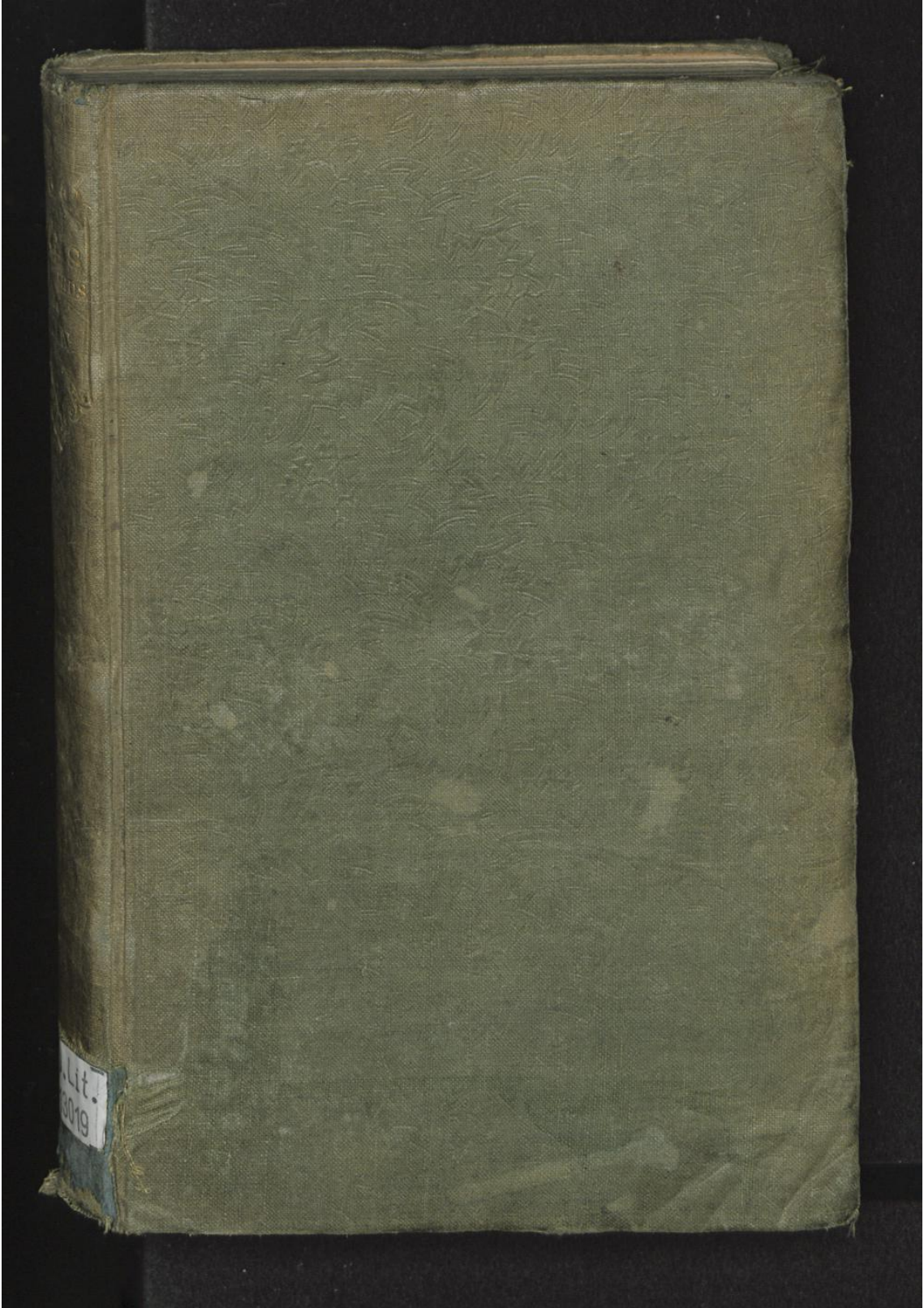

Lit.
3019
Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0001-7
DFG

Enthält nicht 8, sondern nur
4 Tafeln. 28.4.41 K

[Taf. 6: „Heinrich IV. auf Klapp" fehlt]

Nicht ausleihbar

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0002-3

3689/83
40 —
40 F. —

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0003-9
DFG

SAGAS

LÉGENDES DES BORDS DU RHIN

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0005-0
DFG

IMPRIMÉ PAR DUCESSOIS

Quai des Augustins, 55.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0006-5

DFG

Kretschmer del. Baumann sc.

FRÉDÉRIC ET GELA.

SAGAS

LÉGENDES

DES BORDS DU RHIN

ORNÉ DE 8 GRAVURES SUR ACIER.

D'APRÈS

Les dessins des peintres de l'École de Dusseldorf

AIX-LA-CHAPELLE ET COLOGNE

LOUIS KOHNEN, LIBRAIRE

PARIS

LOUIS JANET, LIBRAIRE.

[1838]

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0009-6

DFG

D. Lit. 13019
2

LANDES- UND STADT- BIBLIOTHEK DÜSSELDORF

41.114

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0010-7
DFG

AU LECTEUR

Ce n'est point seulement en Allemagne que le Rhin est un objet d'admiration : le Rhin, avec ses bords pittoresques! Chaque année, quand le printemps vient de nouveau embellir la nature, voyez, de tous côtés,

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0011-3
DFG

accourir cette foule de voyageurs sur des bateaux à vapeur, des nacelles, des gondoles, côtoyant ces rives couvertes de vignes, de rochers escarpés et de ruines moyen âge, ou de vestiges de ces monuments que les Romains semblaient avoir construits pour l'éternité.

Alors le voyageur reflète, dans son âme, des impressions tour à tour douces et terribles. — Ici, une nature luxuriante et sublime remplit son cœur d'étonnement, comme d'un saint respect envers le Créateur ; — là, l'esprit mystérieux de la tradition l'agite d'un léger frisson ; — plus loin, l'histoire dont il retrouve, à chaque pas, les documents irrécusables, l'invite à méditer en sage sur les événements qui ont bouleversé les empi-

res, hâté ou retardé la marche des nations.

C'est en ces lieux, surtout, que la tradition étend son influence multiple et mystérieuse. Le touriste la retrouve dans tous les châteaux, sur chaque ruine, dans des chapelles démolies, sur la cime des rochers, au fond la vallée paisible, dans le sein de chacune des cités qui couronnent les bords du Rhin de sa source à son embouchure.

Avec quel plaisir n'entend-il pas alors le récit des hauts faits d'armes des preux chevaliers, et l'histoire des belles châtelaines, tout en admirant ces lieux enchantés? Et, tout impressionné de ces riantes images, il retourne dans ses foyers; il raconte aux siens ces légendes charmantes, et leur décrit la beauté des sites romantiques.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0013-4

Plüddemann del. Ch. A. Schuler fils 2en. sculp.

LA TOUR DU CYGNE.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0014-0
DFG

SAGAS

LÉGENDES DES BORDS DU RHIN

LA TOUR DU CYGNE

A Nimègue, il y avait grande affluence de chevaliers, d'écuyers, de cavaliers, de varlets, tous superbement vêtus. Sur les balcons des maisons, on voyait, du matin au soir, une foule de belles dames se distraire à regarder les étrangers qui affluaient de toutes parts, avec suivants et chevaux.

Voici la cause de cet étrange concours de monde. La duchesse de Brabant avait à se plaindre de son

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0015-5

beau-frère (nous dirons pourquoi), et le roi Charles se rendait à Nimègue pour juger leur différend.

Godefroy, duc de Bouillon et de Brabant, renommé pour sa sagesse et sa valeur, avait été choisi par les croisés comme chef de l'expédition contre les infidèles. La prise de Jérusalem, délivrée du joug des Musulmans, rehaussa encore sa gloire et fit de lui l'objet de l'admiration de toute la chrétienté. Ce héros, avant de mourir en Palestine, avait, du consentement de ses vassaux, légué ses biens et terres à la duchesse, son épouse, et à sa fille. Mais le frère de Godefroy, s'appuyant sur ce que la loi salique exclut de toute succession au trône les filles et leurs descendants, ne respecta point ce legs et s'empara de vive force du duché. La veuve et l'orpheline, voyant leurs plaintes demeurer sans succès, résolurent de s'adresser au roi lui-même, pour qu'il décidât entre elles et le puissant duc des Saxons.

Ce dernier s'était, de son côté, rendu en personne à Nimègue pour justifier sa conduite. Dans l'assemblée convoquée à cet effet, la plupart des assistants penchaient en faveur de la duchesse et de sa belle fille Béatrice, par ce sentiment naturel de compassion que tout homme bien né ressent à la vue d'une femme opprimée; toutefois, ils doutaient du succès de leur cause assez embrouillée. La séance allait s'ouvrir quand des cris réitérées, partant du rivage, fixèrent l'attention du roi. S'approchant de la fenêtre pour connaître la cause de ce bruit, il vit, à son grand étonnement, un cygne traverser le Rhin, tirant après

lui, par une chaîne d'argent, une petite nacelle où dormait un chevalier. Sa tête reposait sur son bouclier, ses armes étaient près de lui. Le cygne, nageant contre le torrent, s'avança en bon nautonnier, bien que la nacelle n'eût ni mât ni voiles. Charles et toute sa cour ne savaient que penser de cette apparition singulière. Quand la barque aborda, l'étonnement général fit qu'on oublia complétement le procès pour ne songer plus qu'à satisfaire sa curiosité. Le chevalier, réveillé par les cris, avait endossé sa cuirasse et mis pied à terre. Le roi le reçut affectueusement, le prit par la main et le conduisit au château. L'inconnu, s'adressant à son oiseau, le congédia en ces termes : « Pars, retourne, mon cher cygne, quand j'aurai besoin de toi, je te rappellerai. » A peine le cygne eut-il entendu ces paroles qu'il battit des ailes, dressa son cou et disparut incontinent avec la nacelle. Toute l'attention se reporta soudain sur le chevalier; personne, il est vrai, n'osait communiquer à haute voix ses idées; on se chuchotait des mots à l'oreille. Charles rentra dans la haute salle, monta sur son trône; et, après avoir fait asseoir le chevalier parmi les autres princes et grands de l'empire, il fit signe aux parties de plaider leur cause.

La duchesse de Brabant, ayant Béatrice à ses côtés, exposa aussitôt les faits, en montrant le pacte de succession, reconnu et signé par tous ses vassaux. Le duc de Saxe, à son tour, s'appuya sur l'autorité de la loi salique, sur des coutumes respectées depuis des siècles pour justifier l'occupation des domaines

de son frère; puis, voyant que le roi ne savait trop quelle résolution prendre, il lui proposa de permettre que ce différend se vidât par un « *Jugement de Dieu*, » et que la duchesse prouvât la justice de sa cause en lui opposant un champion.

Charles consentit d'autant plus volontiers à cette proposition, qu'il se voyait par là soulagé du fardeau de résoudre une question très-embarrassante; tout dépendait maintenant du sort des armes. Quant à la duchesse, elle fut remplie d'effroi, car le duc était d'une taille gigantesque, d'un courage à toute épreuve. Vainement elle laissait errer ses yeux sur toute l'assemblée : elle ne rencontrait partout que des regards compatissants, mais personne qui osât combattre pour sa cause. La belle Béatrice dit alors en pleurant : « Ainsi donc nos adversaires triompheront, faute d'un chevalier qui tire pour nous son épée! » Là-dessus le jeune inconnu se lève, s'avance vers le roi et prête serment d'être le champion des dames.

Ces paroles généreuses ranimèrent l'espoir de beaucoup d'entre les assistants, quoique le chevalier inconnu fût d'une taille plus déliée qu'avantageuse; les deux dames ne purent le remercier que par leurs regards. A l'instant on dresse des barrières pour le combat, le duc et l'inconnu s'arment de pied en cap et entrent, visière baissée, dans le lice. Une foule innombrable les entoure aussitôt.

Le combat fut long et terrible; tous deux se servaient vaillamment de leurs armes, combattaient

avec le plus grand acharnement. Enfin, un coup d'épée terrible pourfend le casque du duc ; il chancèle et tombe baigné dans son sang. Quand on leva sa visière, il était mort.

De vives acclamations saluèrent le vainqueur ; le roi descendit de son trône et le conduisit auprès des dames qui avaient attendu, en tremblant, l'issue du combat et ne savaient plus maintenant comment remercier le défenseur de leurs droits, car Charles leur adjugea, sans délai, la succession que personne ne réclamait plus. Au moment de la séparation, l'inconnu reçut des dames l'invitation de les accompagner à Clèves, leur résidence ordinaire.

Le Chevalier du Cygne coula des jours heureux au château de Clèves. Le peuple l'adorait, comme le sauveur de la duchesse, et les regards de Béatrice lui avouèrent bientôt de plus tendres sentiments que ceux de la reconnaissance. La mère remarqua avec plaisir cette inclination : elle prévoyait que le bonheur de son peuple serait assuré sous le sceptre d'un chevalier qui marchait sur les traces de Godefroy. Béatrice fut donc la fiancée du chevalier ; mais avant de lui mettre la bague nuptiale, celui-ci la supplia de jurer de ne lui demander jamais d'où il était venu, ni à quelle famille il appartenait, ajoutant : qu'elle le perdrait, sans retour, si elle hasardait jamais cette question.

Des années s'écoulèrent. Le pays était heureux sous le gouvernement du chevalier dont les talents guerriers, renommés en tous lieux, tenaient les en-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0019-1

nemis en respect. Béatrice, devenue mère de deux princes, image de leur père, heureuse d'ailleurs autant qu'on puisse l'être, s'était néanmoins souvent demandé quel motif pouvait porter son époux à lui cacher sa naissance? La parole solennelle qu'elle lui avait donnée, et surtout la crainte de le perdre, avaient jusqu'ici toujours enchaîné sur ses lèvres ce mystère étrange; mais enfin, ne pouvant plus supporter l'idée d'ignorer qui était le père de ses enfants, elle rompit un jour ce fatal silence qu'elle avait juré de garder. Les traits du chevalier prirent soudain l'empreinte d'une profonde douleur; il lui répondit d'une voix troublée : « Notre bonheur est détruit pour toujours! il ne m'est plus permis de rester ici; quelques heures encore, et je serai loin de toi! »

A peine l'aube du jour commençait à poindre que le château de Clèves retentit de lamentations. Béatrice était au désespoir. Son époux, sans proférer une seule parole, parcourut une fois encore les lieux devenus si chers à sa mémoire pour en prendre congé sans retour. Vers le milieu du jour, on vit un cygne fendre les flots, en traînant après lui une nacelle. Le chevalier se revêtit de la même cuirasse qu'il avait portée le jour de son arrivée; il embrassa tendrement ses enfants, son épouse désolée, puis s'avança vers la grève où le cygne l'attendait. Les habitants consternés se rassemblèrent sur le rivage, lui barrant le chemin, se jetant à ses pieds, le conjurant de ne pas les abandonner; ce fut en vain, il n'était plus en son pouvoir de se rendre à leur prières. Il les remer-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0020-3

cia de leur amour et de leur fidélité, jeta un dernier regard sur son château et sur le peuple affligé, puis il se jeta dans la barque et disparut aux yeux de tous.

D'abord Béatrice regarda ce qui venait de se passer comme un rêve ; hélas ! il n'était que trop vrai qu'elle avait perdu à jamais son époux. Alors rien ne put la soustraire à sa douleur ni la consoler ; sa vieille mère eut le chagrin de la voir dépérir et s'éteindre chaque jour. Souvent on la surprenait assise sur le balcon du château, la tête tristement appuyée sur ses mains et les regards fixés du côté où son noble époux avait disparu. La moindre voile blanche qui se montrât au loin la faisait frissonner : l'infortunée n'avait pu renoncer à l'espérance de revoir l'objet de son amour. La douleur qui minait le cœur de Béatrice la conduisit enfin au tombeau.

La duchesse-mère demeura seule, fit élever ses petits-fils dans la crainte de Dieu et en braves chevaliers. De leur souche descendent plusieurs familles nobles : les comtes de Geldern, de Clèves, de Rhincek, qui toutes mêlent « *le Cygne* » dans leurs armes, en mémoire de leur origine. Le château de Clèves a perdu depuis longtemps ses premiers maîtres, mais sa haute tour porte encore le Cygne, et, même de nos jours, la mémoire du chevalier inconnu et de la belle Béatrice se rattache à cette « *Tour du Cygne.* »

Alfred Reumont.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0021-8

Les

ONZE MILLE VIERGES

C'était en l'an 220 de notre ère. Dionest et Daria régnaient dans la Grande-Bretagne. Une seule chose manquait à leur bonheur; ils n'avaient point d'enfants et priaient Dieu tous les jours de leur en accorder un. C'était un fils qu'ils demandaient, afin de perpétuer la race royale de Dionest. Dieu n'exauça leurs vœux qu'à demi : ce fut une fille qu'il leur envoya, et cette fille fut une sainte, qui, dès sa première jeunesse, se donna à Dieu et promit devant ses autels qu'elle n'appartiendrait jamais qu'à lui. Cependant, comme elle croissait chaque jour en grâce,

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0022-4

en beauté, et que le bruit de ses vertus s'était répandu jusque dans les contrées les plus lointaines, Agrippinus, prince germain, la fit demander à Dionest pour son fils. Il envoya des députés avec des présents; ces présents consistaient en armes luisantes, en métaux, en provisions de toute espèce.

Dionest avait vu avec peine sa fille se consacrer à Dieu, et il gémissait secrètement qu'une vierge douée de tant de vertu fût perdue pour le monde. Néanmoins, respectant les serments de sa fille, il répondit aux députés qu'il n'était plus le maître de sa main, et il les pria de reprendre les riches présents d'Agrippinus et de lui porter ses regrets. Les députés ne perdirent pas l'espérance, et ils restèrent quelque temps dans la ville de Dionest. Une nuit que le roi s'agitait sur son lit, tourmenté par le chagrin que lui causait la résolution de sa fille et l'impossibilité de la faire manquer de parole à Dieu, un ange lui apparut, qui permit cette union au nom de Dieu, et Ursule dicta elle-même les conditions du mariage, selon les avis de l'ange.

Dionest ne voulut pas laisser partir sa fille sans la faire accompagner d'une suite digne de son rang. On donna donc à Ursule *onze mille* vierges des meilleures familles de la Grande-Bretagne, pour lui servir de cortége à son arrivée dans le pays des Germains. Le jour du départ fixé, les onze mille vierges, la princesse à leur tête, toutes vêtues de blanc et chantant des cantiques, se rassemblèrent sur le rivage. Les vaisseaux étaient prêts; Ursule, avant d'y mon-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0023-9

ter, exhorta ses compagnes à n'avoir point peur de la mer, mais seulement de Dieu; et comme elle tenait d'en haut le don de la science, elle leur enseigna les manœuvres navales et renvoya des vaisseaux tous les hommes qui y étaient employés. Après ces préparatifs, elles s'embarquèrent. Ce dut être un beau spectacle à voir que ces onze mille vierges répandues sur tous ces vaisseaux, comme un essaim de colombes blanches; les unes tendant les voiles, les autres placées à la proue, celles-ci maniant le gouvernail, et sur le vaisseau principal, la belle fiancée Ursule, commandant à toute la manœuvre, et dans les heures de bon vent, quand la flotte voguait à pleines voiles sur une mer paisible, ces onze mille vierges assises sur les bancs du pont et faisant retentir les airs de leurs cantiques harmonieux.

Après quelques jours de navigation, la flotte miraculeuse, que poussait la main de Dieu, entra dans le Rhin et remonta le grand fleuve jusqu'à Cologne. Aquilinus, préfet romain, qui gouvernait la ville pour l'empereur, reçut, avec de grands honneurs, Ursule et ses compagnes. Mais elles n'y restèrent pas longtemps. Leur dessein étant d'aller en pèlerinage jusqu'à Rome, elles se rembarquèrent bientôt pour remonter le Rhin jusqu'à Bâle. Pantulus, autre préfet romain, les y reçut avec les mêmes honneurs qu'Aquilinus. Elles laissèrent leurs vaisseaux à Bâle, et traversèrent les Alpes et la Suisse à pied. Pantulus, allant plus loin en cela qu'Aquilinus, les accompagnait avec une escorte, ayant résolu de faire le pèle-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0024-5

rinage à Rome dans la compagnie de si saintes filles. Et c'est pour cela que Pantulus a été un saint, et qu'après avoir partagé les travaux des onze mille vierges, il a partagé leur immortalité bienheureuse. Saint Pantulus a un autel dans l'église de Sainte-Ursule.

Arrivées à Rome, le pape Cyriaque les baptisa. Elles visitèrent les tombeaux des saints apôtres, puis se préparèrent à retourner sur les bords du Rhin. Le pape Cyriaque, dit la chronique, renonça au pontificat pour les accompagner avec une grande partie du clergé.

Voilà les onze mille vierges embarquées de nouveau sur le Rhin; elles arrivent à Mayence où les attendait Coman, le fils d'Agrippinus, le fiancé d'Ursule. Coman était païen; mais voyant sa fiancée, si jeune et si belle, avec son cortége de onze mille vierges dont elle semblait la reine, accompagnée d'un pape aux cheveux blancs, et d'un grand train de clergé, Coman sentit naître dans son cœur, en même temps qu'un violent amour pour Ursule, des doutes sur la religion de ses pères. Il est probable que l'ange qui était venu décider Dionest au mariage de sa fille, agissait aussi sur l'âme du jeune barbare. Quoi qu'il en soit, Coman se convertit, se fit baptiser, après quoi les deux fiancés et leur immense suite redescendent le Rhin et arrivent à Cologne.

A peine étaient-ils arrivés, qu'il fondit sur la ville une invasion de Goths. Cologne fut assiégée et prise. Les onze mille vierges furent torturées de mille fa-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0025-1

çons, les unes mises en croix, par une moquerie barbare pour le Dieu mort en croix qu'elles adoraient, les autres assommées à coup de massues ou décapitées. Le pape Cyriaque et tout son clergé moururent dans différents supplices. Les barbares réservèrent Coman et sa fiancée pour couronner cette horrible scène de martyre.

Un des tableaux de l'église représente leur mort d'une manière touchante. Coman est déjà percé de coups; de ses yeux à demi fermés par la mort qui s'approche, il regarde Ursule et semble chercher dans les yeux de sa fiancée la force de mourir en chrétien. Il y a pourtant dans ses yeux plus d'amour que de résignation. Ursule plus sainte, plus détachée des passions de la terre, paraît jouer avec la mort, et elle ne pense qu'à consoler et soutenir Coman de la voix et du geste. Les noces scellées dans les tourments s'achèveront dans les cieux.

Dans une chapelle près du chœur, est le tombeau de sainte Ursule. La sainte est de marbre blanc, couchée sur son tombeau, les mains jointes, selon la pieuse et touchante manière du moyen âge; à ses pieds, on voit une colombe blanche. C'est la colombe qui montra le lieu où étaient les os de sainte Ursule. On raconte que saint Cunibert célébrant la messe, une colombe vint voltiger autour de sa tête, puis s'abattant près de là, se mit à gratter la terre avec son bec. On creusa à l'endroit même, et on y trouva le corps de sainte Ursule.

St. Marc Girardin.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0026-6

ALBERTUS MAGNUS

Vers le milieu du treizième siècle, vivait à Cologne, *Albertus*, vulgairement surnommé *Magnus*, car le bruit de sa haute science s'était répandu dans tous les pays, et avait attiré à son école des adeptes des contrées les plus éloignées. Il était renommé non-seulement par ses connaissances philosophiques, mais il s'était encore adonné, d'une manière toute spéciale, à l'étude des mathématiques appliquées à la mécanique : il avait inventé diverses machines, notamment une statue qui répondait à toutes les questions. Thomas Aguin, l'un de ses élèves, soit

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0027-2

par maladresse, soit par crainte, détruisit ce petit chef-d'œuvre. Albertus possédait en outre différents secrets qui lui avaient valu de la part de ses contemporains le surnom de nécromancien.

L'an 1248, le jour de la naissance de notre sauveur, Guillaume, comte de Hollande, élu, à Verringen, roi des Romains, par le concours de l'archevêque Conrad de Hochsteden, vint d'Aix-la-Chapelle à Cologne, pour y célébrer les fêtes de Noël. La renommée d'Albertus était venue jusqu'aux oreilles de ce monarque, qui témoigna un vif désir de le voir. Il le fit donc inviter à souper : Albertus se rendit à cette invitation, et, sur la demande de Guillaume, se mit en devoir de le faire jouir des effets surprenants de sa science. Albertus prit d'abord une coupe remplie de vin du Rhin, marmota quelques paroles entre ses dents; soudain de petites flammes bleuâtres s'élevèrent de la coupe, le vin jaillit vers le plafond; de sorte que tous les convives baissèrent la tête pour n'être pas atteints par cette pluie de feu. Mais les gouttes en tombant du plafond, s'étaient déjà changées en oiseaux au plumage le plus varié, qui, voltigeant dans l'appartement, firent entendre le plus agréable concert. Ce spectacle étrange divertit singulièrement le jeune roi et les seigneurs de sa suite; mais ces derniers firent une assez laide grimace lorsqu'ils virent s'élever de semblables flammes de leurs coupes, chaque fois qu'ils voulaient les porter à leurs lèvres : ce qui réjouit d'autant plus Guillaume.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0028-7
DFG

Ensuite Albertus fit plusieurs fois le tour de la table, chargée alors des mets les plus exquis qu'on pût se procurer en hiver; et tout à coup les yeux des assistants furent éblouis de l'apparition inattendue des fruits les plus rares que produit l'été. Oubliant le tour que venait de leur jouer le nécromancien, tous se jetèrent à l'envi sur ces fruits; mais Albertus avait disparu, mais tous ces beaux seigneurs et chevaliers de la suite du roi étaient devenus invisibles les uns aux autres. C'était un spectacle des plus risibles que de les voir se tenant mutuellement par le nez, un doigt fourré dans la bouche, ou machant l'un des coins de leurs manteaux : la plus comique figure d'entre elles fut sans contredit celle du fou du roi. Il était fourré sous la table, avec une queue de vache dans la bouche : quelque disposés que fussent les convives à se fâcher, ils finirent cependant, en qualité de bons courtisans, par rire de ce malin tour.

Le lendemain, le roi et sa suite se rendirent au couvent qu'habitait Albertus, pour y admirer ses appareils. Quant tout fut examiné, Albertus invita le monarque à visiter son parterre; à cette proposition, tout le monde se prit à rire, car le froid était si rigoureux, que le Rhin était gelé, et qu'il n'existait alors de fleurs que celles que la glace avait dessinées sur les vitres des fenêtres; on suivit cependant Albertus. Après avoir franchi une petite porte, les assistants se trouvèrent, à leur grand étonnement, au milieu du plus charmant parterre. Personne n'o-

sait faire un pas ; chacun se frottait les yeux, comme pour chasser les visions d'un songe. De tous côtés, les plus belles fleurs étalaient leurs brillantes couleurs, embaumaient l'air de leurs parfums; mille oiseaux des plus rares voltigeaient sur les branches des arbrisseaux en fleurs ou chargés de fruits, placés devant un jet d'eau, dont l'onde jaillissante reflétait toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Tous étaient dans l'admiration : plusieurs des assistants cueillirent même les plus belles fleurs, sans opposition de la part d'Albertus. Le fou du roi, en un moment de gaîté, vint à jeter son bonnet sur un arbre, et se mit en devoir d'y grimper; mais tout à coup, par une métamorphose, ceux qui avaient cueilli des fleurs ne virent plus en leurs mains que des branches desséchées, des pommes de pin, des navets, des carottes, etc. Quant au fou, il se trouva perché sur une fenêtre élevée, pris entre les barreaux de fer qui la garnissaient, et dans une impossibilité complète de reculer ou d'avancer. Tout le monde se prit à rire de cette fantasmagorie extraordinaire, et prit congé d'Albertus, pleinement satisfait de tant de merveilles.

C'est ainsi que se passèrent les fêtes de Noël, en l'an 1248, dans la ville impériale de Cologne.

Albertus mourut en 1280, dans cette même ville où repose sa dépouille mortelle. Quelques années avant sa mort il était devenu tout à fait idiot; on rapporte en effet que, dans sa jeunesse, alors qu'il entra dans l'ordre des prêcheurs, il était si borné,

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0030-8 DFG

qu'il ne pouvait rien retenir des leçons qu'on lui donnait; mais que, sur ses ardentes prières, la mère de notre sauveur lui apparut, et lui demanda de faire un choix entre la science théologique et les sciences humaines : Albertus choisit ces dernières, mais la Sainte-Vierge lui déclara que trois ans avant sa mort il rentrerait dans son premier état. Ce qui eut effectivement lieu, car un beau jour il demeura court au milieu d'une leçon : de là ce dicton populaire : Albertus, par une double métamorphose, d'un âne est devenu un sage, et d'un sage un âne.

E. Weyden.

LE STOLZENBOURG

Le voyageur qui parcourt la fertile vallée de la Urft, de Call à Dahlbenden, aperçoit des sommets de rochers qui s'élèvent au milieu d'épaisses broussailles, quelques murs ruinés, plusieurs enfoncements caverneux, derniers vestiges d'un ancien château. C'était jadis la résidence d'un misérable chevalier, désolation des environs, effroi des voyageurs. S'enivrer et piller, voilà la digne occupation de toute sa vie; son plus grand plaisir était d'opprimer les malheureux habitants de cette contrée. Il était craint

et détesté de tout le monde, même de ses complices. C'est avec de grands éclats de rire, qu'il faisait, par exemple, chasser à coups de fouets, et déchirer même par ses meutes de chiens, les infortunés qui venaient à la porte de son château mendier un morceau de pain pour eux et leurs enfants. Ce barbare se nommait *Stolzenbourg* (l'usage était, au dixième et onzième siècles, de donner aux chevaliers le nom de leurs castels). Ses excès firent maintes fois couler des larmes de sang à ceux qui avaient le malheur de l'approcher. Dominé par la plus sordide avarice, possédé de la fureur d'acquérir des richesses n'importe comment, il amassa de grands trésors; fermant toujours l'oreille aux pieuses sentences de son chapelain, qui lui répétait : « Bien mal acquis ne profite jamais. » Il s'avança de plus en plus dans la voie du mal. Les marchands ne passaient jamais dans le vallon de la Urft qu'en tremblant près de ce nid de brigand, car il n'était pas rare de le voir, embusqué avec ses hommes d'armes, tomber à l'improviste sur ces malheureux voyageurs qu'il dépouillait, et souvent même égorgeait impitoyablement. Au retour de ces expéditions infâmes, le monstre ne trouvait pas de passe-temps plus agréable que celui de tourmenter ses malheureux sujets, qu'il avait réduits à un état si déplorable, qu'ils en étaient venus à ne pouvoir regarder les grossières chemises qui les couvraient comme leur propriété. Rien de sacré pour lui : l'innocence, la foi conjugale n'étaient à ses yeux que des préjugés; l'habit de prêtre ne protégeait pas même

les serviteurs de l'autel contre ses persécutions. Il faisait plus de cas de ses chiens que des hommes, qu'il estimait n'être au monde que pour servir à ses cruels caprices.

La tradition ne nous a conservé que peu de traits de cruauté de ce misérable, mais ils ont suffi pour rendre son nom à jamais odieux.

Un chevalier du nom de Bielstedner, habitait en face de Stolzenbourg; et à l'envi de celui-ci, il blasphémait contre les hommes et contre la divinité. Stolzenbourg fit construire un pont sur le vallon de la Urft; cet emplacement lui servait de jeu de quilles; on y jouait avec des pains en guise de boules, alors que des malheureux l'imploraient pour obtenir de quoi sauver des horreurs de la faim eux et leurs malheureuses familles. Pour amuser ses enfants, il les faisait encore promener sur ce pont dans de petites voitures dont les roues n'étaient autre chose que d'énormes pains, et de malheureux enfants, mourant de faim, contemplaient tout cela d'un œil avide, et le pain était ainsi prodigué par un raffinement de barbarie, alors que de pauvres mères voyaient périr leurs enfants, faute de nourriture; c'était peu encore pour ce monstre de repaître avec délices ses regards du spectacle de ces êtres exténués de besoin; il les faisait fouetter jusqu'au sang, s'il leur arrivait de ramasser quelques bribes de pain foulées au pieds.

C'est ainsi que le chevalier Stolzenbourg passait sa vie sur son rocher, entassant crimes sur crimes, appelant chaque jour sur sa tête la vengeance divine;

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0034-0

elle l'atteignit enfin, mais dans la vigueur de l'âge, car il était indigne de mourir de la mort du juste.

Un soir, après avoir passé tout le jour à inventer de nouveaux moyens de tortures contre ses malheureux sujets, il se mit à table, et là se gorgeant d'aliments et de vins, il commençait selon son usage à se moquer des hommes, à blasphémer contre la divinité, quand tout à coup une troupe de corbeaux, jetant de grands cris, s'abattit devant ses fenêtres : les lumières, qui brillaient dans de superbes chandeliers d'argent, s'éteignirent aussitôt; une obscurité profonde s'étendit sur toute la contrée; la nature entière semblait menacée d'une dissolution totale. Stolzenbourg pâlit, car il eut le pressentiment que ce phénomène était le précurseur de sa mort. Pour la première fois de sa vie il essaya de prier, mais au moment même un bruit épouvantable se fit entendre, qui ébranla la cime des montagnes voisines : le château de Stolzenbourg avait cessé d'exister.

Le lendemain, les habitants de la contrée, après s'être remis de l'horrible frayeur que leur avaient causée les événements surnaturels de la nuit, accoururent en foule au château; mais ils n'aperçurent plus que des sommets épars de murailles englouties dans un immense précipice : le château, et tout ce qu'il renfermait, s'était abîmé dans le gouffre.

On prétend avoir vu plus tard le chevalier, parcourir, sous des formes différentes, les lieux qu'il avait habités, le plus souvent sous celle d'un chien noir, pour veiller, disait-on, sur ses trésors enfouis dans

les entrailles de la terre. Plusieurs tentatives ont même été faites pour découvrir ce trésor; et à une époque récente, on a vu des aventuriers venir de pays étrangers dans ce dessein, mais ils s'en sont retournés, persuadés qu'ils avaient été dupes de folles traditions.

SCHRODER.

ÉGINHARD ET EMMA

Ce fut une grande et belle époque que celle où Charlemagne tenait cour plénière à *Ingelheim*, dans son haut château impérial, où l'on pouvait le contempler au milieu de ses quatorze enfants, trésors les plus précieux de son empire; mais c'était sur sa plus jeune fille, sur Emma, que se reposait, avec une complaisance plus particulière, l'œil paternel du vieil empereur. Emma joignait à une dextérité singulière dans les soins minutieux du ménage, l'amour de l'étude des lettres, jadis encore si peu cultivées.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0037-7

Ajoutez à cela qu'elle réunissait toutes les perfections du corps; si bien qu'à la regarder on eût cru (si le christianisme n'eût été déjà dans toute sa fleur), voir en elle Vénus descendue de nouveau de l'Olympe, pour commander l'admiration des mortels.

Deux qualités surtout la rendaient chère aux yeux de Charlemagne. L'une était son enjouement, l'autre la grâce avec laquelle elle présidait aux soins de l'office et du ménage : elle y maintenait l'ordre et mettait elle-même la main à l'œuvre, surtout quand il s'agissait de satisfaire le palais délicat de son père et seigneur. Entre autres mets, elle savait à merveille lui apprêter un plat de chevreuil; Charles le trouvait si succulent, qu'aucune autre de ses filles n'aurait su le faire à son gré. Et quand il la voyait ainsi tout disposer, tout ordonner dans le cellier et dans l'office, le bon empereur avait coutume de l'appeler sa gentille Imme, petit nom d'amitié paternelle. C'était, dans le langage du pays, comme s'il eût dit : sa gentille abeille.

Mais Emma était encore bien plus affairée que son auguste père n'aurait pu le supposer : ce n'était pas seulement le jour qui réclamait ses soins; la nuit, elle se privait de sommeil pour se livrer à des préoccupations plus douces... C'est que, parmi les conseillers de l'empereur, il s'en était rencontré un plus beau, plus aimable, et aussi bien plus jeune que les autres : ce qui ne l'empêchait pas d'être en même temps le plus savant et le plus sage de tout le conseil... jusqu'à un certain point où venait toutefois

échouer sa sagesse. Ce certain point était l'amour le plus tendre qu'il avait conçu pour Emma, amour que la belle et innocente fille partageait de tout son cœur.

Or, malgré toute la bonté de l'empereur, la distance était par trop forte entre la plus jeune de ses filles et le plus jeune de ses conseillers ; si bien que, pendant la journée, le couple amoureux ne pouvait se voir, se parler qu'avec embarras ; d'un autre côté, il ne lui semblait en aucune façon prudent même de tenter un essai pour pressentir le vieux monarque sur un point aussi délicat.

Cette situation devint bientôt si peu tenable pour les deux amants, qu'ils résolurent de faire de la nuit et de son silence le médecin du jour ; c'est à elle qu'ils laisseront le soin de répandre sa rosée embaumée, là où le soleil aurait dardé trop fortement ses rayons ; ils reporteront leurs pensées à la douce lumière de la lune, là où l'éclat trop vif du jour les eût effarouchées. Aussi (voyez-vous), dans cette petite chambrette dont Emma avait en secret accordé l'entrée à son Éginhard, disparaissait, à la lueur argentée des étoiles, toute distinction entre la fille de l'empereur et l'un de ses serviteurs.

Néanmoins, dans le silence de la nuit, et loin des yeux de tout témoin, leur amour demeura chaste et pur, et ils ne péchèrent pas devant Dieu !

Ils passèrent ainsi plus d'une nuit d'été à s'entretenir dans de douces causeries à la fenêtre, se disant des choses que la cour plénière du grand empereur

eût pu entendre sans en être choquée ; bien plus, ils ne faisaient le plus souvent que répéter les leçons du jour, qu'Éginhard donnait régulièrement à son amante, par ordre de l'empereur. C'était le besoin de s'entretenir l'un et l'autre sans contrainte, qui amena ces réunions nocturnes qui se prolongèrent jusqu'à l'automne. Les brouillards couvrant alors les flots du Rhin et le charmant paysage tout à l'entour, forcèrent nos amants de se retirer dans l'intérieur de l'appartement.

Dans une nuit de novembre, où ils avaient formé mille projets pour l'avenir, où la princesse avait de nouveau juré à son amant un amour et une fidélité inviolables, Eginhard se décidait enfin à retourner dans son pavillon, situé au delà de la cour du château.

Emma le reconduisait jusqu'à la porte, qu'elle ouvrit à petit bruit. Mais quelle fut la terreur des amants ! Tout ce grand espace qu'Éginhard avait à parcourir pour rentrer chez lui, se trouvait couvert d'une couche toute fraîche de neige.

Comment maintenant se tirer d'affaire ? Jamais Emma n'aurait souffert que l'on aperçût des pas d'homme devant le seuil de son appartement. Mais quel moyen d'empêcher cela ? comment faire taire les propos du public ; comment affronter la colère de l'empereur ?

Quelques moments de réflexion, et elle accomplit un acte de courage qu'ont depuis chanté presque tous les poëtes. La forte et vigoureuse jeune fille

porta son amant, qui tremblait pour elle, à l'autre extrémité de la cour; de sorte que la blanche surface ne portait que l'empreinte de petits pieds de femme.

Mais... l'empereur avait aussi passé la nuit à veiller; non dans de tendres causeries d'amour, mais préoccupé par les soins importants de l'empire. Et lorsqu'enfin il voulut s'aller reposer, il ouvrit encore une fois sa fenêtre, et voyant la cour couverte de neige, il se réjouissait d'avance de la trace que laisserait le gibier. Tout à coup il aperçoit sa chère enfant traverser la cour, en portant un homme sur son dos; et, après l'avoir déposé, regagner son appartement de toute la vitesse de ses pas. O grand empereur, quel fut ton sommeil après cette étrange apparition?

Le lendemain, l'empereur siégeait sur son trône au milieu de ses conseillers grandement effrayés de la sévérité qui obscurcissait le front de Charlemagne... Après un long silence, celui-ci jeta de son trône, au grand étonnement de ses ministres, la question suivante: « Que mérite la fille d'un roi qui, dans sa nuitée, a reçu un amant dans ses appartements? »

Les conseillers réfléchirent et débattirent cette question inattendue entre eux; mais connaissant la bonté de leur maître, ils déclarèrent, à l'unanimité, qu'en affaires d'amour le parti le plus sage était de pardonner.

L'empereur ne répondit rien, mais il continua: « Que mérite un obscur gentilhomme qui, dans la

nuitée, se serait glissé dans la chambre de la fille d'un roi? »

Et les conseillers, qui se doutaient de qui il parlait et qui aimaient tous le jeune Éginhard, répondirent encore : « Dans les affaires d'amour, le parti le plus sage est de pardonner. » Éginhard seul, dont les joues étaient incarnates de rougeur, dont le cœur était serré d'un vif repentir, s'efforça de donner quelque fermeté à sa voix et dit modestement : « Il a mérité la mort! »

L'empereur le regarda longtemps et répliqua : « Non, pas la mort! Mais que ceux qui ont commis un tel crime s'éloignent de nos yeux et quittent, pour toujours, ceux qui les ont aimés. »

Quand Emma eut connaissance de ce jugement, elle pleura à se briser le cœur; pourtant elle sentit bien qu'elle ne pouvait s'attendre à une sentence plus douce. Elle ôta ses vêtements de princesse et les pierreries qui ornaient ses beaux cheveux blonds, revêtit une robe d'une étoffe grossière et prit tendrement congé des lieux qu'elle aimait le plus, des animaux qu'elle avait nourris. Son pigeon favori s'abattit sur son épaule et réclama sa nourriture; elle l'embrassa en pleurant et le laissa s'envoler. Puis s'éloignant du haut château impérial, et, la poitrine oppressée, elle suivit un sentier qui conduisait à la grand'route. De ses longs cheveux, elle essuyait les larmes qui inondaient son visage, quand, de l'autre côté de la route, elle aperçut un homme absorbé dans la douleur, dont la tête se penchait sur la

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0042-5

poitrine. Quand elle le vit, ses sanglots redoublèrent. Ainsi marchèrent-ils tous deux jusqu'à l'endroit où les deux sentiers aboutissaient à la grand'route. Là, elle lui tendit la main. Il s'en empara, la pressa contre son cœur sans mot dire, puis ils poursuivirent leur chemin, tristes et silencieux; mais ils ne pleurèrent plus.

Vers le soir, ils atteignirent l'épaisseur d'une forêt et se dirigèrent vers un feu lointain. Épuisés, affamés, ils arrivèrent à une cabane de charbonniers. Un regard que ces bonnes gens jetèrent sur Emma les attendrit tellement que non-seulement ils partagèrent avec les nouveaux-venus leur simple nourriture, mais qu'ils leur préparèrent encore une couche sur des herbes sèches. Éginhard, après avoir fait coucher son amante, vint s'asseoir près du feu qu'il attisa jusqu'à ce qu'enfin le sommeil lui fermât les paupières. Ils dormirent longtemps du sommeil des innocents : les fatigues, les émotions de la journée réclamaient ce repos. Quand ils se réveillèrent, les charbonniers étaient déjà partis, mais ils leur avaient laissé de la nourriture pour plusieurs jours. En sortant de la cabane, Emma vit Éginhard qui n'osait approcher; elle l'appela tendrement : « Que me reste-t-il au monde, lui dit-elle, si ce n'est toi, et qui t'aimera si ce n'est moi? » Et les infortunés s'embrassèrent en pleurant.

Bientôt le couple amoureux se bâtit une cabane; Éginhard alla à la chasse et rapporta du gibier dont la peau servit à garantir leur demeure des intempé-

ries de l'air. Cette construction finie, Éginhard osa hasarder près sa compagne la question suivante : « Qui nous donnera maintenant la bénédiction du Seigneur. » Emma conduisit son amant près d'un arbre auquel elle avait su donner la forme d'une croix. Là ils s'agenouillèrent, en priant Dieu de bénir leur mariage qu'ils ne voulaient plus différer. Quand ils se relevèrent, ils s'embrassèrent tendrement pour la première fois depuis leur départ d'Ingelheim : ils étaient mariés devant Dieu!

Cependant l'empereur passait ses jours dans la douleur, car il n'aimait personne au monde tant que sa chère Emma, dont le départ avait banni la joie de son cœur. A la vérité, il allait presque tous les jours à la chasse, mais quand il rentrait, il n'y avait personne qui le reçût comme faisait autrefois sa chère fille. Ses cheveux blanchirent, ses joues se décolorèrent. Quiconque ne l'aurait vu depuis l'époque fatale où il perdit sa fille bien-aimée, n'aurait pu le reconnaître. Et les conseillers désiraient en soupirant le retour du malheureux couple, et ils envoyaient secrètement des messagers pour découvrir la retraite qu'ils avaient choisie, mais ce fut en vain. On ne put parvenir à découvrir leur trace.

Déjà cinq fois l'automne était revenu depuis qu'Emma avait dû quitter le château paternel. Cette fois la saison était douce, le soleil éclairait une plaine encore verte. L'empereur, allant chasser dans l'*Odenwald* et poursuivant avec acharnement un cerf, se trouva tout à coup séparé de sa suite. Le son de son

cor, qu'on montre par parenthèse encore de nos jours, éveilla en vain les échos du bois; personne n'y répondit, et il se vit en définitive forcé de s'étendre sur le gazon pour se remettre de sa fatigue et de se passer pour cette fois de souper. Il était à peine couché depuis quelques minutes, qu'un cerf, se faisant jour à travers les broussailles, le fit changer d'attitude; il se retourne et aperçoit un petit garçon qui semblait vouloir atteindre le cerf à la course. Mais quand celui-ci vit un homme assis sur le gazon, il parut renoncer de suite à son projet, s'approcha de l'étranger et lui tendit la main. L'empereur se sentit singulièrement ému à la vue de cet enfant qui se prit de suite à jouer avec ses armes et courut incontinent dans l'épaisseur du bois, en traînant après lui la lourde épée de l'empereur. En vain Charles lui criait de s'arrêter, il ne lui resta d'autre parti que de le suivre, comme le cerf apprivoisé l'avait déjà fait de son côté.

Bientôt l'empereur arriva à une clairière où se trouvait une cabane, devant laquelle était assise une femme, belle comme un ange, qui allaitait un enfant, et derrière laquelle vint se blottir le petit fuyard. Sitôt que celle-ci aperçut le noble étranger, elle se leva, lui demanda ce qu'il désirait. Mais à peine eut-il parlé qu'elle se retira avec son nourrisson dans la cabane. L'empereur la suivit de l'œil avec étonnement; mais il ne la reconnut pas. Un intervalle de cinq ans, son costume et le bonheur d'être devenue mère deux fois, l'avaient tellement embel-

lie et changée! Bientôt cette femme revint seule avec des fruits et un goûter froid, et lia conversation avec son hôte qui ne pouvait revenir de sa surprise de trouver un tel oiseau dans une telle cage. A la nuit tombante survint un chasseur, à la longue chevelure, portant sur ses épaules un chevreuil qu'il venait de tuer. Il tendit également la main à l'étranger et s'entretint avec lui, tandis que la belle femme découpait le chevreuil et préparait le souper, et que le petit garçon jouait à leurs pieds et amusait le vieil empereur par sa gaîté. Déjà il faisait tout à fait nuit quand la femme les appela tous dans la cabane. Charles s'émerveilla de l'élégance de la chambre, recouverte de peaux, ornée de belles pierres et de plumes d'oiseaux. Mais qui peindrait son émotion quand il vit que tout était disposé pour le festin, comme sur sa propre table, quand l'odeur des mets lui rappela des jours plus heureux. Il leva les yeux, et reconnut Éginhard et Emma.

Toutes ses forces l'avaient abandonné; Emma se laissa tomber en pleurant aux pieds de son père... et Éginhard sortit doucement avec l'enfant pour ne pas troubler une pareille entrevue. Cependant il n'eut pas longtemps à demeurer dehors; l'empereur l'appela bientôt et le pressa avec effusion sur son cœur.

En ce moment, on entendit le son des cors et les aboiements de la meute. La suite du prince s'approcha au clair de lune. « Ma chasse, leur dit-il, a été plus heureuse que la vôtre, » et il leur présenta sa

royale fille, son gendre bien-aimé et les deux aimables enfants.

Emma eut encore à quitter une seconde fois une demeure chérie. Avec son père et son époux, elle se rendit à Ingelheim, puis à Aix-la-Chapelle où Éginhard écrivit et immortalisa les nobles exploits de son beau-père. Et à cette *place bienheureuse*, où Emma vécut cinq ans avec son époux, fut fondé le cloître dit la *place bienheureuse* (dans la langue du pays *Seligenstatt*). C'est dans ce cloître que, plus tard, le beau corps d'Emma fut rendu à la terre.

A. F. Beer.

LE COMTE PALATIN ET LA PRINCESSE

A l'époque où Othon III, de la maison de Saxe, monté sur le trône de ses ancêtres, portait la couronne d'Allemagne, Théophanie, princesse grecque, veuve d'Othon, et mère de ce roi, trop jeune encore pour gouverner lui-même, tenait les rênes du gouvernement. Ce fut la sagesse consommée de cette reine, qui conserva à Othon l'empire, menacé par deux ennemis redoutables : le consul romain Crescence Nomentanus, et le duc de Bavière Henri qui depuis régna sous le nom de Henri II. Ce dernier alla

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0048-8

même jusqu'à s'emparer de la personne du jeune roi et le tenir en prison. L'intervention des états-généraux put seule rendre la liberté au jeune monarque.

Théophanie choisit pour gouverneur du dauphin, le savant Gerber, élevé plus tard au siége pontifical sous le nom de Sylvestre II. Ce grand homme, en formant le cœur et l'esprit de son élève, lui inspira les vertus qui font l'ornement de la royauté. Il fit plus, il prêcha toujours d'exemple. Malheureusement une mort prématurée enleva Othon avant qu'il eût eu le temps d'exécuter ses projets de réforme; il n'en fut pas moins sincèrement regretté.

Parmi les conseillers intimes de l'impératrice, Ezzo, comte palatin d'Aix-la-Chapelle, homme à la fleur de l'âge, d'un esprit actif et mûr, s'était montré son plus zélé partisan. Par ses conseils, il était parvenu à faire évacuer sans coup férir la Lorraine à Lothaire, qui s'était emparé déjà de Verdun. C'est lui encore qui s'était déclaré le plus ouvertement contre Henri de Bavière, lors de l'emprisonnement d'Othon. Aussi Théophanie l'honora-t-elle de toute sa confiance; en un mot, Ezzo se trouvait être le premier conseiller de l'impératrice, le favori d'Othon, et l'ami de tous les seigneurs de la cour.

Au delà du Rhin, dans le monastère d'Essen, était un jour assise, dans une chambre en cintre et décorée avec goût, la dame Adélaïde, abbesse et sœur du roi défunt. A ses côtés se trouvait une jeune fille, dont les cheveux blonds tombaient en tresses sur ses épaules. Ses yeux étaient fixés sur l'ouvrage

qu'elle tenait à la main, alors que les rayons d'un soleil levant perçaient à travers les vitraux coloriés, et répandaient un reflet prestigieux sur les deux femmes. Une image de la Vierge, artistement sculptée, ornait un petit autel entouré d'images de saints dans de beaux cadres dorés.

La jeune fille était Mathilde, sœur du roi Othon, confiée aux soins de l'abbesse, qui la destinait à la vie claustrale. Celle-ci, poussée par une dévotion ardente, désirait voir sa nièce tenue à l'abri du tumulte du monde, derrière les murs sacrés d'un cloître. Et la pauvre Mathilde qui aimait sa parente jusqu'à l'adoration, n'osait lui avouer qu'elle ne sentait aucune vocation pour ce genre de vie. — Elle aimait, et sans espoir.

Lors du dernier séjour de la princesse à Aix-la-Chapelle, la courtoisie et les nobles sentiments du comte palatin avaient éveillé en elle le souffle du premier amour. Les louanges qui sortaient de toutes les bouches au seul nom d'Ezzo, accrurent cette passion et lui inspirèrent la résolution de n'accorder jamais sa main qu'à ce héros. De son côté, le comte se trouva également épris des charmes de Mathilde. Mais, quoique issu d'une des familles les plus nobles, il n'osait pourtant arrêter ses regards sur la sœur de l'empereur. Il tâcha donc de réprimer cet amour dont le secret était souvent prêt à s'épancher, quand il se trouvait près de la femme qu'il adorait. Les deux amants ne s'entretenaient donc de leur flamme qu'en échangeant de tendres regards.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0050-9

Quand Mathilde fut retournée à Essen, l'abbesse s'aperçut bientôt du changement qui s'était opéré en elle : souvent distraite, absorbée dans ses pensées, la princesse avait tout à fait perdu son caractère enjoué.

Le jour dont nous parlons, Mathilde regardait par la fenêtre qui donnait sur le jardin du cloître, sans jeter un regard sur les mille fleurs qui s'épanouissaient au soleil, sans prêter l'oreille au gazouillement des oiseaux. Son travail inachevé reposait entre ses mains, sur ses genoux. L'abbesse, étonnée, la regarda quelque temps, puis rompit le silence :

— Qu'avez-vous donc, Mathilde? vous contemplez le ciel ; votre ouvrage vous est tombé des mains !

— Je pensais, dit celle-ci bien vite ; puis s'arrêtant tout à coup, confuse, elle baissa les yeux.

La tante se détourna en hochant la tête, et se dit en approchant de l'autel, sur les marches duquel la vénérable dame s'agenouilla pour prier : « J'ai beau faire, elle ne sera jamais une bonne religieuse. Que la volonté du ciel s'accomplisse.

Othon se trouvait, une après-midi, dans son château d'Aix-la-Chapelle, en société avec ses deux sœurs aînées, plusieurs seigneurs de sa cour, et notamment avec le comte palatin. Or il advint que le jeune roi qui aimait passionnément les échecs et se croyait grand joueur, offrit une partie au comte qui excellait dans ce jeu. Un varlet apporta un échiquier. Les deux champions ayant pris place, le roi lui imposa cette condition : que celui qui vaincrait son ad-

versaire en trois parties consécutives, aurait le droit de demander un prix quelconque, et que le vaincu serait tenu de l'accorder, toutefois si la demande n'excédait pas son pouvoir.

Ezzo savait déjà quel prix exiger, si la fortune le secondait; il regardait ce hasard comme un jeu de la déesse inconstante qui souvent se plaît à exaucer inopinément les vœux les plus chers des mortels. En commençant, d'abord la main lui trembla; pourtant sa présence d'esprit ne l'abandonna pas. L'espoir de gagner peut-être la main de Mathilde, le rendit circonspect au point qu'Othon, malgré les plus belles attaques, ne put parvenir à le déconcerter. Le dieu d'amour veillait sur Ezzo; il joua visiblement de bonheur. A la fin de la première partie, le roi avait perdu.

Ezzo, flottant entre la crainte et l'espoir, rendit grâces au ciel; mais il lui restait encore de plus grands obstacles à vaincre: le roi pouvait redoubler d'attention et d'efforts pour éviter une seconde défaite. La deuxième partie s'engagea. Othon, piqué de son premier échec, n'en joua qu'avec plus de chaleur, et se mit plusieurs fois à découvert: fautes dont le comte ne manqua pas de profiter toujours. A la fin de la troisième partie, Ezzo sortait victorieux du combat. Le roi avait été mat trois fois de suite.

Quelle plume saurait décrire les sensations d'Ezzo! c'était à lui de fixer le prix de sa victoire; le nom de Mathilde errait sur ses lèvres, sans qu'il osât le prononcer.

Ne serait-il pas possible, se dit-il, à lui-même,

que le roi, malgré l'engagement qu'il a contracté vis-à-vis de moi, me refusât la main de sa sœur, sous prétexte que telle n'avait pas été son intention en proposant ce défi? Et quel serait mon malheur si je perdais ainsi tout espoir, en m'exposant à un refus outrageant en présence de toute la cour.

Cependant tous les regards étaient fixés sur lui. On s'attendait à l'entendre demander un présent considérable en or, peut-être même une ville, un duché. Enfin la confiance qu'il avait en lui-même et dans la parole du roi, triompha. Il s'approcha du monarque, se mit à genoux et dit d'une voix mal assurée :

« Sire, accordez-moi la main de Mathilde, votre sœur; je l'aime depuis longtemps : vous ferez son bonheur et le mien. »

Les courtisans demeurèrent stupéfaits d'étonnement; le comte, attendant l'arrêt de son sort, restait dans la même attitude. En ce moment, Théophanie entra dans la salle. Dès qu'on lui eut expliqué le motif de la scène qui se passait, elle résolut d'embrasser la cause du comte. Elle s'approcha du monarque indécis et lui dit : « Mon fils, il vous faut dégager votre promesse; le comte a bien mérité le noble prix qu'il vous demande. Ma bénédiction maternelle sanctionnera les liens qui vont l'attacher désormais à notre famille. » Et Othon, qui respectait et aimait sa mère, n'hésita plus à confirmer ces paroles, de sorte qu'il semblait n'avoir attendu que l'arrivée de Théophanie pour faire le bonheur du comte palatin.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0053-6

« Prenez-la donc, dit-il en relevant Ezzo, prenez-la, et soyez heureux avec elle. Restez toujours fidèle à votre roi, à votre frère ; lui aussi vous comblera des témoignages de son amitié. »

A peine Ezzo pouvait-il contenir sa joie ; il n'osait presque en croire ce qu'il venait d'entendre ; les paroles lui manquaient pour exprimer sa gratitude et son dévouement. Ses amis l'entourèrent en le félicitant sur le dénouement imprévu de cette scène.

Le comte, muni d'une lettre de la main du roi, vole aussitôt à Essen, pour faire part à son amante d'un si heureux événement et pour l'emmener sur-le-champ à Aix-la-Chapelle.

L'office du matin était fini. Les religieuses s'étaient retirées dans leurs cellules, quand deux cavaliers arrivèrent à toute bride devant la porte du cloître. L'un d'eux sauta promptement de cheval. Ayant demandé à parler à la princesse, il fut introduit au parloir, où Mathilde se rendit peu de temps après. A la vue inopinée du comte, car c'était lui, elle ne put cacher son émotion. Elle prit en rougissant une lettre qu'Ezzo lui présentait respectueusement, l'ouvrit et lut ce qui suit :

« Ma chère sœur,

» Cette lettre vous sera remise par notre bien-aimé et fidèle comte palatin messire Ezzo, que nous vous avons destiné pour époux. Revenez donc avec lui près de nous, près de votre mère, à Aix-la-Chapelle. Nous laissons à votre futur époux le plaisir de vous raconter en détail ce qui s'est passé depuis votre absence,

et de vous assurer de notre amour fraternel, toujours,

Votre fidèle frère Othon. »

Mathilde porta ses regards autour d'elle; la pauvre enfant croyait rêver. Elle parcourut une fois encore la lettre, pour s'assurer de la réalité de son bonheur, puis elle jeta sur son amant un regard tendre et timide où se dévoilait toute son âme.

— Mathilde, ma bien-aimée Mathilde! s'écria Ezzo, et ses yeux étincelaient de joie et de félicité. Il s'avança vers son amante, la pressa tendrement contre son sein, et scella, par le premier baiser, les liens qu'ils venaient de nouer pour toujours.

Puis le couple heureux se rendit auprès de l'abbesse. Quand la princesse lui eut déclaré qu'elle se rendait à Aix-la-Chapelle pour épouser le comte Palatin, la pieuse dame l'interrompant, lui déclara qu'elle ne consentirait jamais à son départ. La princesse, les yeux baissés, écoutait avec résignation tout ce qu'une sainte colère inspirait à sa tante. Tranquille, elle s'appuyait sur son amant qui se garda bien d'interrompre le discours de l'abbesse, puis enfin lui présenta la lettre du roi comme sa pièce justificative. Après l'avoir lue, la bonne dame vit bien qu'il n'y avait plus d'obstacle à leur opposer; elle se résigna donc à leur donner son consentement. Son premier refus n'étant fondé que sur son zèle religieux, elle se consola par l'idée qu'une autre princesse du sang profiterait mieux de ce bonheur que refusait Mathilde. Elle ne s'était pas trompée,

car Adélaïde devint abbesse de Quedlinburg, et Sophie, supérieure de Gandersheim.

Ezzo et Mathilde partirent donc sitôt après avoir reçu la bénédiction de leur tante. Le voyage fut de courte durée. On les accueillit avec transport à la cour, et bientôt ils furent unis à Brauweiler par la main du prêtre.

Telle est la très-véridique histoire du *comte palatin* et *de la princesse*, comme les chroniques de ce temps la racontent.

Alfred Reumont.

Herrm. Kretschmer inv. E. d. Schuler sc.

GERMAIN JOSEPH.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0058-4
DFG

GERMAIN JOSEPH

Dans la ville de Cologne sur le Rhin, cité ancienne et célèbre, existe un temple magnifique, ombragé par des tilleuls; il est placé sous l'invocation de sainte Marie du Capitole, dont il porte le nom, parce que c'est, dit-on, sur cette place que s'élevait le Capitole des Romains. Au sud-ouest de cette église, se trouve une jolie porte bâtie en ogive, surmontée de quatre niches, dans lesquelles d'anciennes images représentent l'adoration des trois rois sculptée en pierre. Près de cette porte, connue sous le nom de

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0059-3

Dreikonigenthorchen (la petite porte dédiée aux trois rois) habitaient, il y a de longues années, de pauvres gens, mais braves et craignant Dieu. Le père, simple cordonnier, faisait vivre sa petite famille du travail de ses mains. La félicité des parents était tout entière dans leur unique enfant Germain Joseph; car pieux, doux et vertueux, le petit garçon, par son amour filial, cherchait à récompenser ses parents de la tendresse et des soins dont il était l'objet.

Germain Joseph fut envoyé à l'école, et jamais il n'y alla sans faire d'abord sa prière devant une image en pierre de la mère de Dieu, placée sous le porche de l'église. Les jours de congé, quand les autres petits garçons jouaient et couraient sur les places et dans les rues, il allait vite s'agenouiller devant son image de la mère de Dieu, et racontait au gracieux enfant Jésus, que la mère de Dieu portait sur les bras, tout ce qu'il avait appris et voulait encore apprendre. Le petit enfant Jésus souriait à ses récits, et l'engageait souvent à monter pour jouer avec lui; mais le pauvre petit ne pouvait atteindre jusqu'à l'image de la mère de Dieu. Alors quand il regardait en haut d'un air triste, la mère de Dieu lui disait, pour le consoler, qu'un jour, il serait plus grand, et qu'alors il pourrait jouer avec l'enfant Jésus.

Un jour que sa mère lui avait donné une pomme admirablement belle, transporté de joie, il courut à son image de la mère de Dieu, et l'offrit à l'enfant Jésus en disant: « Tiens, voilà ma pomme! » L'en-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0060-5

façon le regarda d'un air affectueux et prit la pomme. La joie de l'enfant fut inexprimable, et quoi que ce fût, fruits ou gâteaux, dont on lui fit présent, il n'avait rien de plus pressé que de les porter à l'enfant Jésus, qui les acceptait toujours en le remerciant d'un air gracieux.

Germain Joseph, étant devenu grand, devait aussi se faire cordonnier, car ses parents, hors d'état de subvenir aux frais de son éducation, ne pouvaient plus l'envoyer à l'école. Tout désolé, car il aurait tant souhaité s'instruire encore davantage, il prit secrètement, une après-dînée, le chemin de l'église pour conter ses peines à l'enfant Jésus. Lorsque, les larmes aux yeux, il levait ses regards vers la mère de Dieu et le petit enfant Jésus, la glorieuse Vierge Marie lui demanda : « Qu'as-tu, Germain Joseph? » et Germain Joseph dit combien il avait de chagrin, et combien il désirait aller encore à l'école; mais que cela coûtait trop à ses parents, et qu'alors il fallait qu'il se fît cordonnier. « Tu ne le seras pas, Germain Joseph, » dit pour le consoler la mère de Dieu; puis elle ajouta : « Va dans le cloître, à gauche, près de la porte, tu verras une pierre; lève-la, et tu trouveras ce qui te fait faute. »

Germain Joseph, les larmes aux yeux, remercia sa gracieuse protectrice, courut à l'endroit, leva sans peine la pierre assez pesante, et, en effet, trouva dessous ce qui lui faisait faute. Il put alors continuer ses études sans être aucunement à charge à ses parents, car ce qui lui faisait faute, il le trouva sous la

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0061-0

pierre. Mais alors, il ne cessa jamais de remercier sa protectrice ; sa place favorite fut toujours vis-à-vis de l'image de la mère de Dieu, sous le porche de sainte Marie du Capitole.

Germain s'appliqua bientôt avec ardeur à ses études, et tout ce qu'il entreprit lui réussit avec l'assistance de la Mère de Dieu.

Étant arrivé à l'âge d'embrasser un état, il résolut de se vouer à la vie religieuse et d'entrer dans l'ordre des bénédictins. Il choisit leur couvent à Steinfeld dans l'Eifel, où le pieux jeune homme fut en effet bien accueilli. Alors, il se consacra à l'étude de la philosophie et de la théologie, et l'application avec laquelle il ne cessa d'étudier, jour et nuit, lui fit presque oublier celle qui intercédait pour lui : la Mère de Dieu. Mais, hélas! tous ses efforts étaient vains, il ne pouvait faire aucun progrès dans les sciences, quelles que fussent les peines qu'il se donnât. Il recourut donc de nouveau à la prière, et une nuit que, dans le chœur, il adressait à la Vierge Marie une prière fervente, épuisé par les travaux de la journée, un doux sommeil lui ferma les yeux, et il eut un beau songe. Alors, il se trouva dans un jardin où éclataient toutes les merveilles de la nature. Les plantes les plus délicates exhalaient les parfums les plus suaves, les fruits les plus beaux pendaient aux arbres, et, sur les branches, voltigeaient des oiseaux de toute espèce. A une mélodie extatique, qui retentissait dans les airs, se mariaient des voix séraphiques, chantant des cantiques à la gloire du Seigneur, et de

petites sources murmuraient en ruisselant sur des tapis émaillés de fleurs. Enfin parut la Mère de Dieu à sainte Marie du Capitole, conduisant par la main, le petit enfant Jésus qui, par un geste gracieux, l'invita alors à manger une fois avec lui, en mémoire de maintes belles pommes et d'autres bonnes choses, dont il lui avait fait présent. Germain Joseph accepta avec reconnaissance cette invitation, et lorsqu'assis à la table splendide, servie par de petits anges, pleins de douceur et de grâces, il savourait avec délices la nourriture céleste, il s'éveilla : et ce qu'il avait vu en songe avait disparu. Mais il sentit en lui une animation et une force nouvelle ; un changement total s'était opéré dans son être. Dès lors il fit des progrès rapides dans ses études. Généralement aimé, estimé, et particulièrement célèbre à cause de son érudition, Germain Joseph vécut encore longtemps dans l'abbaye à Steinfeld, où il mourut, et où l'on voit encore sa tombe.

Dans l'église de sainte Marie du Capitole, à droite, au bout du bas-côté de la nef, est placée l'image sculptée en pierre de Germain Joseph, qui, plus tard, fut canonisé ; en le réprésentant à l'âge où, comme écolier, il offrait sa pomme à l'enfant Jésus, cette sculpture perpétue le souvenir de cet homme pieux.

E. Weyden.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0063-1
DFG

Notburga

Il y a plus de mille ans, un empereur tenait sa cour sur le mont Horn. Ce lieu, maintenant désert, retentissait alors de fêtes joyeuses; et souvent les étoiles pâlissaient devant l'astre du jour, que les banquets tumultueux duraient encore. Notburga, fille unique de l'empereur, n'y prit jamais part. Son esprit religieux, sa pudeur virginale, se trouvaient tout à la fois blessés des propos libres des convives et de leur joie bruyante. Ces fêtes, à demi païennes, avaient d'autant moins d'attrait pour elle que son

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0064-7

cœur était pris d'amour pour un noble chevalier. Celui-ci, parti en pays étranger pour mériter la main de la princesse par des exploits, n'avait, depuis un an, donné de ses nouvelles.

Forcée de cacher la douleur où la plongeait cette cruelle incertitude sur le sort de son amant, Notburga tomba dans un profond abattement; rien ne pouvait l'en tirer; elle dépérissait à vue d'œil.

Cependant son père s'aperçut du changement qui s'était opéré en elle; son silence même l'avait trahie. Mais croyant trouver la cause de cette tristesse dans cette langueur, à la fois douce et pénible, dont l'attente d'un bonheur vague remplit souvent le cœur d'une jeune fille, il lui parla un jour en ces termes: « Je ne saurais plus voir couler tes larmes, elles me fendent le cœur. Sèche-les, reprends ta gaîté: je t'ai choisi un époux qui fera le bonheur de ta vie. Dans trois jours, il sera dans tes bras. »

Cette nouvelle remplit Notburga d'un effroi mortel; comment oser avouer à son père qu'elle en aimait un autre, et que le mariage avec un prince païen la réduirait au désespoir?

A l'approche de la nuit, elle se mit à la fenêtre, et fixa ses regards sur les nuages qui obscurcissaient parfois l'éclat de la lune, dont la lumière se réfléchissait dans les ondes scintillantes du Necker. L'obscurité mystérieuse des bois, le silence de la nuit, le calme qui régnait partout, contrastaient trop avec les sentiments qui l'agitaient! Elle se prit à pleurer amèrement.

Enfin sa douleur s'exhala en ces termes : « Ah! cher amant, » dit-elle à mi-voix, « où es-tu maintenant? As-tu oublié Notburga? Ton amour s'est-il refroidi sous le ciel de la terre étrangère? Non, non, tu es tombé sous les coups de l'ennemi. Que ne puis-je alors partager la tombe qui renferme ce que j'avais de plus cher au monde! Encore s'il m'était permis de passer le reste de ma vie dans la retraite à pleurer ta mort. Mais devenir l'épouse d'un autre, l'épouse d'un païen!... »

Le vieux Gaspard, serviteur fidèle, avait entendu ces plaintes. Comme il avait pour Notburga l'amour d'un père, il l'appela à voix basse et lui promit de l'accompagner jusqu'à la chapelle de Saint-Michel. « Là, » lui dit-il, « vous trouverez appui, consolation. Un vénérable vieillard y vit loin des hommes. L'esprit de Dieu l'éclaire; il vous guidera de ses conseils et vous donnera les moyens de vous soustraire à des nœuds qui vous rendraient malheureuse. »

Notburga suivit l'avis du vieux Gaspard. A la faveur de la nuit, ils sortent secrètement du château; déjà ils étaient près de la forêt, quand le bruit de pas redoublés les frappa de terreur. S'était-on aperçu de leur fuite, les poursuivait-on? Notburga n'osait presque se retourner, tant la crainte l'avait glacée. Mais quelle fut sa joie quand elle reconnut le cerf blanc apprivoisé dont son amant lui avait fait présent. Les yeux de l'animal étincelaient, pour ainsi dire, d'une joie humaine. Il s'approcha de sa maîtresse et lui offrit son dos. Notburga monta dessus

comme de coutume. Le cerf, partant alors avec la vitesse de l'éclair, disparut bientôt entre les arbres du bois.

Avant que Gaspard, tremblant, eut trouvé le temps de prendre une résolution quelconque, le cerf avait déjà traversé le fleuve à la nage, et s'était enfoncé, avec son fardeau, dans l'épaisseur de la forêt sur la rive opposée.

L'empereur s'aperçut, mais trop tard, de la fuite de sa fille. Personne ne sachant où elle avait porté ses pas, les recherches, bien qu'il les dirigeât lui-même, demeurèrent infructueuses. On ne parvint à découvrir la moindre trace de la fugitive.

Le lendemain de l'événement, le vieux Gaspard se tenait à la fenêtre, quand tout à coup le cerf blanc se présente à lui, en le regardant d'un œil suppliant. « Oh! si tu avais le don de la parole! » dit Gaspard, en lui présentant un morceau de pain. Mais le cerf ne voulut pas le manger; il baissa son bois comme pour inviter le vieux serviteur à y attacher le pain. Gaspard le fit. Aussitôt l'animal docile s'éloigna avec la plus grande rapidité.

Le jour suivant il revint encore. Une feuille de chêne était attachée à ses bois avec une jarretière, que la femme de Gaspard reconnut pour être celle de la princesse. Sur la feuille il y avait ces mots : « Sois béni, toi, dont la main charitable a apaisé la faim de Notburga. »

Les deux époux, après avoir déchiffré ces mots, s'écrièrent en pleurant : « Oh! la pauvre princesse!

comment pourra-t-elle vivre seule et délaissée dans la solitude, elle, accoutumée à se voir entourée des plus tendres soins! et elle a mangé de notre pain noir! « Et la femme alla vite quérir ses meilleures provisions, en fit un paquet et l'attacha aux bois du cerf. De cette manière, Notburga eut des vivres, et ces bonnes gens reçurent de temps à autre des signes de vie et de reconnaissance de la jeune solitaire.

Ainsi se passa le printemps. Le ramage du rossignol ne se faisait plus entendre; déjà l'automne commençait à joncher la terre de feuilles, quand le père de Notburga vint enfin à découvrir les allées et venues étranges du cerf; l'apercevant un jour sous la fenêtre de Gaspard, qui croyait n'être pas observé, il remarqua avec surprise que le vieillard attachait un mouchoir rempli de pommes aux cornes du cerf. Soudain il se présente devant Gaspard, le presse, l'intimide, et lui arrache enfin son secret.

Aussitôt l'empereur se jette sur son meilleur coursier, et, entouré de ses chevaliers et varlets, suit la course fugitive du cerf; s'élance avec lui dans le fleuve, et pénètre à pied dans l'épaisseur des bois.

Mais frappé d'étonnement il s'arrête. Il a vu le bras de sa fille sortir de la cavité d'un rocher et délier le mouchoir des bois du cerf.

Il se rassure, s'avance sans bruit. Saisissant alors sa fille par le bras, il la fait avancer hors de l'antre. Une pâleur mortelle était répandue dans tous ses traits.

« Ma chère enfant, dit-il, d'une voix émue, redeviens ma fille! suis-moi au château. »

Notburga lui répondit : « Je n'appartiens plus à cette terre. J'ai voué le peu de jours qui me restent au ciel, qui seul possède ce qui aurait pu me rendre heureuse ici-bas. »

En vain son père la conjure de nouveau de venir avec lui. Notburga demeure inébranlable dans sa résolution première. Cette résistance allume la colère de l'empereur, il veut entraîner sa fille de force. Mais celle-ci, tâchant de se dégager, embrasse la croix de bois devant laquelle elle priait. Le père l'attire alors de toutes ses forces... O horreur ! le bras se détache du corps de la vierge.

Une terreur panique s'empare de l'empereur et de sa suite ; ils fuient épouvantés, n'osant regarder derrière eux. Notburga tombe baignée dans son sang.

Mais Dieu lui envoya, par un serpent, des herbes qui la guérirent.

Depuis ce temps, la princesse fut regardée comme une sainte par le peuple ; et quand des pécheurs pénitents se rendaient auprès de l'ermite de la chapelle de saint Michel, il les renvoyait à Notburga, qui priait pour eux : et ils s'en retournaient absous.

En automne, lorsque les dernières feuilles tombèrent des arbres, Notburga vint à mourir. Au moment où elle allait rendre le dernier soupir, les anges descendirent du ciel et la portèrent hors de l'antre. Elle leva encore une fois les yeux vers le ciel : « Tu es déjà là-haut, dit-elle, d'une voix touchante, tu me tends les bras ; je viens, je viens ! »

Et son âme s'était envolée.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0069-8

Les anges enveloppèrent alors son corps de vêtements royaux, mirent une couronne sur sa tête et placèrent son cercueil sur un char attelé de deux génisses blanches. Alors le peuple du voisinage, qui assistait à ces obsèques, se mit en marche, et les anges chantèrent un chœur céleste.

Là, où les génisses s'arrêtèrent, on creusa le tombeau de Notburga. L'empereur fit bâtir à cette place une église, et dresser un monument à sa fille.

On ne revit plus le cerf.

N. Vogt.

LA
TOUR DES LUTINS

Il existait jadis, en l'ancien pays du Limbourg, là où le château d'Emmabourg s'élève sur un roc escarpé, des allées souterraines creusées dans les rochers; la plus grande partie de ces souterrains est aujourd'hui comblée. C'est là que la tradition place le séjour d'une race de lutins, nommés par le peuple *Hinzenmœuchen*. Ils ne se montraient pas dans le jour, mais ils n'en étaient que plus bruyants la nuit. Au coup de minuit, ils se répandaient partout, et faisaient une telle rumeur, un tel tapage aux por-

tes des maisons, que les habitants étaient persuadés que Satan et son cortége parcouraient les rues et les champs. Ce tintamarre durait jusqu'au moment où l'horloge sonnait une heure : alors il cessait insensiblement, puis se perdait dans les antres des rochers, d'où l'on pouvait conclure que les lutins étaient rentrés dans leurs demeures. Alors commençaient de joyeux festins, et les souterrains étaient subitement illuminés. Plus d'un berger, d'un voyageur égaré, attiré par cette clarté singulière, vit avec étonnement ce petit peuple gaîment rangé autour de longues tables bien garnies, se régaler de mets choisis, de vins exquis. Il arriva même un jour, qu'un hardi chasseur s'aventurant dans l'intérieur des rochers, entendit la chanson suivante, répétée par l'écho de ces lieux.

Au sein des roches,
A minuit,
A l'éclat des torches
Quand la nuit
Clot tous les yeux,
Commencent nos jeux;
Mais, quand du coq la vigilance
Chasse sommeil et silence,
Adieu festins et jeux : tout est fini,
Houpsessa, tout est fini !

Alors notre chasseur téméraire vit les joyeux convives trinquer à la ronde avec leurs petites timbales d'or, jusqu'à ce que l'aurore donnât ainsi le signal de la retraite :

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0072-1

Faites circuler la coupe
Kling, klang, kling.
Profitons du moment
Ting, tang, ting.
Ce que la lumiere du jour
Sépare, klang, kling,
Doit se réunir à l'ombre de la nuit,
Buvons donc, tang, ting!

Et, en effet, à peine la dernière syllabe fut-elle prononcée, que tout s'évanouit.

Mais l'indiscret chasseur paya cher sa curiosité, car du moment où il fit à ses voisins le récit de cette aventure, son physique et son moral s'altérèrent sensiblement. Les chants des lutins étaient sans cesse présents à sa mémoire : un soir, au moment où le crépuscule commençait à étendre ses voiles, il fredonnait encore le refrain des lutins; il s'enfonça d'un pas rapide dans l'intérieur des rochers, et jamais il ne reparut.

Cependant les habitants de cette contrée étaient excédés de ces tapages nocturnes; ils prirent donc unanimement la résolution de se débarrasser des lutineries de ces farfadets. Les conjurations, faites par les prêtres, n'avaient produit encore qu'un effet médiocre. Il est vrai que, de prime abord, les lutins se tinrent tranquilles, puis bientôt ils recommençaient de plus belle. Il fut donc résolu qu'une chapelle serait construite tout près du rocher sur lequel le château d'Emmabourg est situé. Bientôt la croix orna le faite de la chapelle, et du moment où, pour

la première fois, les cloches eurent appelé les fidèles au saint sacrifice de la messe, les lutins disparurent de toute la contrée.

Mais à peine les villageois eurent-ils informé les magistrats de la ville libre d'Aix-la-Chapelle, de la disparition des lutins des rochers d'Emmabourg, que les lutineries commencèrent en cette cité.

Il existait jadis, sur le rempart extérieur, entre les portes de Cologne et de Saudkaul, une tour élevée, dont les souterrains s'étendaient au loin dans la campagne. Personne jusqu'alors n'avait osé pénétrer dans ces profondeurs, parce que la tradition en racontait des choses effrayantes. C'est dans ce souterrain que les lutins établirent leur résidence, et tout le vacarme des rochers d'Emmabourg s'y reproduisit.

Ce fut particulièrement les habitants de la rue de Cologne qui eurent le plus à se plaindre de ce nouveau voisinage. A certains jours de l'année, un léger bruit à la porte de la maison, une espèce de pétillement dans le foyer, ou bien encore un certain charivari parmi les ustensiles de cuisine, annonçaient que les lutins allaient célébrer une de leurs fêtes, et chaque ménage était obligé de déposer devant sa porte un vase en cuivre, s'il voulait jouir du repos de la nuit.

On était bien certain de ne pouvoir fermer l'œil, de la nuit, dans les maisons où, à la dixième heure, il ne se trouvait pas déposé à la porte un de ces vases, ou dont le maître s'était permis des propos

qui prouvaient son incrédulité. C'était un fracas sur les escaliers, des sifflements dans les cheminées et corridors; en un mot, un tapage infernal. Celui qui s'était permis de plaisanter des lutins était plus mal traité encore : des mains invisibles le tournaient et retournaient dans son lit, au point que souvent on le trouvait à demi mort le lendemain matin. Il advint même un jour, que deux braves soldats logés à l'*auberge du Sauvage*, se moquant de ce qu'ils appelaient la bonhomie de leur hôte, à placer un vase devant sa porte, s'engagèrent à faire trouver aux lutins, au lieu d'un vase bien fourbi, leurs lames bien affilées. Ces soldats tinrent parole; à dix heures, ils se placèrent devant la porte, l'épée d'une main, un verre de l'autre. Bientôt on cessa d'entendre leurs chants joyeux; une violente dispute leur avait succédé : un combat sanglant aux cris de *hinz*, *hinz*, s'ensuivit et se prolongea dans toute la longueur de la rue qui conduit à la tour des remparts, au pied de laquelle on les trouva le lendemain morts, percés de coups qu'ils s'étaient mutuellement portés.

Ce terrible événement fut une leçon pour les habitants, qui ne songèrent plus à résister aux invitations des lutins; aussi chaque soir, les portes furent garnies de vases de cuivre ou de terre; chaque nuit, à la douzième heure, un grand fracas se faisait entendre dans la petite rue qui porte aujourd'hui le nom de *Hinzengass*. Ce bruit se prolongeant jusque vis-à-vis l'*hôtel du Sauvage*, dans la rue de

Cologne, prenait alors deux directions différentes : à droite et à gauche; et les lutins, après avoir ainsi parcouru les divers quartiers de la ville, revenaient prendre les ustensiles qui les attendaient aux portes des maisons, et les portaient à la *tour des lutins ;* alors commençaient les orgies nocturnes qui duraient jusqu'au point du jour. Le lendemain, chaque habitant retrouvait à sa porte ses vases bien nettoyés, à l'exception de ceux qu'on n'avait pas eu l'attention de déposer propres; ces vases étaient non-seulement rendus bien sales, mais encore toute la maison était couverte d'ordures et de boue.

Les turbulents lutins continuèrent à mener cette vie durant plusieurs générations : ce ne fut qu'après la dédicace des couvents de chanoines réguliers, qu'ils disparurent tout à fait.

Depuis ce temps, on n'a plus entendu parler de ces êtres mystérieux; mais quoique leur disparition date de plusieurs siècles, que la tour où ils avaient élu domicile ne présente plus que des ruines, le nom de la petite rue qui conduit à ces ruines *Hinzen Geeschen* (*ruelle des lutins*) a transmis leur souvenir jusqu'à nos jours.

Alfred Reumont.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0076-3

LE WISPERTHAL

Au levant du village de Lorch, se trouve un vallon solitaire, où sont éparses quelques misérables cabanes ; il fut longtemps inhabité, car bon nombre de malavisés, que la curiosité y avait conduits, avaient été mystifiés ; quelques-uns même n'avaient pas reparu. Adonc il advint (il y a de cela plusieurs siècles) que trois jeunes godelureaux, pourchassés par le désir de voir du pays, visitèrent les verdoyantes contrées que borde le Rhin : c'étaient les fils de riches commerçants de Nuremberg. Dans l'hôtellerie de Lorch,

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0077-9

ils ouïrent parler du vallon aux prodiges, et nos joyeux drilles prirent incontinent la résolution d'aller juger, par leurs propres yeux, de ce qu'il en était. S'étant frayé un chemin à travers les ronces et les épines, les jeunes étourneaux parvinrent, au bout d'une demi-heure, à une masse énorme de rochers qui avait presque la forme d'un château, et surmontée, dans le haut, de fenêtres étroites terminées en ogive, comme au pourtour d'une cathédrale. A l'une d'elles étaient groupées trois têtes de femmes, gracieuses et folâtres. Ces mignonnes firent entendre à plusieurs reprises, *aux gentilz compaignons* un tz, tz, provocateur, et les égrillards se dirent entre eux : « Ceci n'a pas l'air aussi effrayant qu'on nous l'avait dit. Les jeunes poulettes s'ennuient peut-être, nous allons monter et les aider à passer le temps. » Près du rocher se trouvait pratiquée une porte étroite; nos écervelés entrèrent, et, après avoir suivi une galerie longue et obscure, arrivèrent à un escalier qui conduisait à un porche spacieux. Mais l'obscurité était si grande qu'on n'y pouvait voir les cinq doigts de la main. Après avoir cherché longtemps à tâtons, un des goguenards trouva enfin une porte et l'ouvrit. Les feux de mille bougies projetèrent sur les trois compagnons une lumière flamboyante et les éblouirent. Ils étaient à l'entrée d'un vaste portique dont les murs étaient de bas en haut couverts de grandes glaces ornées de riches bordures. Entre ces glaces étaient groupés un nombre infini de candelabres chargés de bougies. » *Cy entrez, et bien*

soyez venuz. » dirent les gracieuses châtelaines en leur tendant la main; mais les damoiseaux restèrent tout pantois, car, au lieu de trois, ils virent plus de cent belles galloises. De chaque glace, quelques unes regardaient les galantins, en les saluant de la main, et riaient de les voir ainsi tout ébaubis. En ce moment, s'ouvrit une porte à glace, pratiquée dans le mur, et parut un vieillard d'une haute stature, vêtu d'une robe noire, et portant une barbe d'une blancheur éblouissante. Le vieillard alla vers les mirliflores et dit : « Salut et honneur à vous qui venez assurément demander mes filles en mariage. Je ne veux pas lésiner, car je ne suis pas marchand et je donnerai à chacun de vous mille livres d'or pour la dot. »

Alors les perronnelles rirent aux éclats, et nos godelureaux ne surent plus que penser et dire. — Allons que chacun prenne la sienne, cria enfin, d'une voix de tonnerre, le vieux malandrin. Chacun alla vers l'une des jeunes damoiselles, et cuidant lui donner la main, ne toucha qu'une glace. Le maucinge se prit à rire à son tour, et dit. « Je vais arranger cela; » puis il mena un des tendrons vers chacun des amadis, et malgré l'agitation à laquelle nos jeunes muqueteaux étaient en proie, les charmes de la beauté triomphèrent de leur crainte, et tous trois s'enflammèrent d'un funeste amour pour les filles du bonhomme. — « Je vous permets de donner un baiser à vos futures, » dit le barbon. Les jeunes grivois ne se le firent pas dire deux fois; ainsi les bai-

sers achevèrent de les enivrer, et mirent le comble à leur délire. « Il faut aussi que vous me donniez une preuve de votre amour, continua le vieux rocquentin. Depuis hier, mes filles ont perdu leurs oiseaux favoris : l'un est un sansonnet, l'autre un corbeau, le troisième une pie. Ils sont vraisemblablement là-bas dans la forêt. Vous pouvez les reconnaître à telles enseignes que le sansonnet sait une énigme, le corbeau une chansonnette, la pie raconte l'histoire de sa grand'mère, dès qu'on l'en prie. — Allez donc, vaillants chevaliers d'amour, et apportez-nous ces chères petites bêtes, qui sont moult douces et se laissent prendre facilement. »

Les trois croque-lardons firent ce que demandait le vieux Cassandre. A un quart de lieue environ du château, ils trouvèrent les trois oiseaux perchés l'un près de l'autre sur la branche d'un vieux chêne.

— Bon sansonnet, dis-moi ton énigme, lui cria le premier d'entre eux.

Le sansonnet vola sur son épaule, et dit ces paroles énigmatiques :

« Dis-moi ce que tu as sur le visage et que tu ne vois pas dans le miroir? »

— Corbeau, corbeau, chante ta chansonnette, cria le deuxième, et le corbeau d'une voix un peu enrouée dégoisa mirifiquement, en langage lanternois, cette moult plaisante sosie ou farce, mise en lumière à force de labeur et ci-translatée en prose drolatique :

« Un jour trois badauds chevauchaient sur la même haquenée dans le pays de Cocagne, et les poulets

leur volaient tout rôtis devant le nez sans leur tomber dans le bec. Ils étaient trop gros et leurs bouches trop petites. Les nicodèmes s'en retournèrent chez eux mourant de faim, et jurèrent que, dans le pays de Cocagne, il n'y avait pas un brin d'esprit ; qu'autrement les poulets rôtis seraient plus petits ou les bouches beaucoup plus grandes. »

A peine l'oiseau eut-il achevé sa chansonnette, qu'il s'abattit sur la tête du deuxième niquedouille.

— Margot la pie, conte-moi l'histoire de ta grand'mère, cria alors le troisième.

La pie se rengorgea et raconta à la façon de Turlupin : « Ma grand'mère était une pie et pondait des œufs, et de ces œufs éclosaient aussi des pies ; et si elle n'était pas morte, elle serait encore en vie. »

Après avoir dit ces mots, elle battit des ailes, et vint se percher sur la main du troisième goguelu-chon.

Nos trois sots ne furent pas médiocrement réjouis d'avoir si facilement subi l'épreuve, et accoururent à toutes jambes au château des rochers, où ils arrivèrent à la nuit tombante. Mais lorsque les jeunes gars furent entrés sous le portique, ils ne virent plus ni ornements, ni glaces sur les murs, et leurs yeux cherchèrent en vain les jeunes sirènes. Les murs étaient grisâtres, les piliers de la large voûte, tout à fait nus, et, dans trois niches, étaient placées trois tables chargées de mets délicats et de vins exquis. Trois vieilles édentées vinrent en trébuchant au-devant d'eux, et leur tendirent une main sèche et dé-

charnée : « Ah ! chers prétendus, s'écrièrent à la fois, d'une voix de crécerelle ces vieilles pernelles ; et elles étreignirent si tendrement *les plaisants mignons*, que ceux-ci ressentirent un froid qui les glaça. Alors les poulettes se mirent à caqueter à tort et à travers, le sansonnet à répéter son énigme, la pie à raconter l'histoire de sa grand'mère. — Bref, ce fut un caquet, une piaillerie dont aucun ne put comprendre un mot. Chaque vieille chattemitte bien mijaurée, experte en momerie, piperie, prit alors son bien-aimé par le bras, et, avec force simagrées, à grand renfort de coquetterie, minauderie, et mignardises, l'entretint de la félicité qu'ils goûteraient ensemble au château des rochers, où s'abandonnant aux transports d'une passion éternelle leurs jours s'écouleraient en joie et en liesse. Les trois oiseaux aussi ne cessèrent de chanter et jaser. Les damerets n'avaient ni faim ni soif, toutefois chacun se vit forcé d'accepter une coupe d'un vin délicieux, et à peine l'avaient-ils vidée qu'ils s'endormirent profondément.

Le soleil était déjà fort élevé sur l'horizon quand les pauvres diables s'éveillèrent. Ils se trouvaient couchés dans d'épaisses broussailles, au pied d'un pan de rocher crevassé ; ils eurent quelque peine à se remettre sur pied et à en sortir. Tout honteux et désappointés, les béjaunes reprirent leur chemin à travers le vallon ; mais, de tous côtés, les arbres répétaient le maudit *tz*, *tz*, et les faquins cuidaient que, de chaque sommet, la tête d'une vieille femme

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0082-7

leur lançait une grimace. A la sortie du vallon, pour entrer dans la plaine, les trois oiseaux étaient perchés sur un vieil orme, et le corbeau chantait sa chansonnette, le sansonnet disait son énigme, et la pie racontait son histoire. Un des trois malcontents à qui l'air en pleine campagne avait remis le cœur au ventre, demanda à un paysan qui passait : « Hola! ho! l'ami, peux-tu bien nous dire ce que ces maudits oiseaux nous chantent là? » Pourvu que ça ne vous offusque pas, répondit le truand, j'vas vous expliquer la gaudisserie. « L'énigme du sansonnet est une croquignolle sur le bout du nez, telle que maint en a reçu, mais qu'heureusement personne ne peut voir; le corbeau, avec sa chansonnette veut dire que c'est plutôt avec la main qu'avec la bouche qu'il faut prendre les poulets rôtis; et la pie raconte une historiette que vos petits enfants diront aussi un jour en parlant de vous. »

Les trois imbéciles se regardèrent tout penauds, et jurèrent par les os de leurs grands pères de ne jamais se laisser piper par aucun *tz*, *tz*, lors même qu'il sortirait de la plus belle bouche.

A. Schreiber.

LA

Cathédrale de Cologne

L'archevêque Conrad de Hochstedten, voulant faire bâtir une cathédrale qui effaçât toutes les églises de l'Allemagne et de la France, demanda un plan au plus célèbre architecte de Cologne. Le nom de cet architecte est resté inconnu : n'allez pas croire que ce soit par un sort commun à presque tous les architectes qui couvrirent l'Europe du moyen âge de monuments gothiques ; il y a une autre cause que vous verrez. C'était en 1248 que l'archevêque Con-

rad eut ce dessein; et deux cents ans plus tard, en 1499, on travaillait encore à la cathédrale.

Un jour donc que l'architecte, à qui s'était adressé l'archevêque Conrad, se promenait sur le bord du Rhin, rêvant à ce plan, il arriva, toujours rêvant, jusqu'à l'endroit qu'on appelle *la Porte des Francs*, et où se trouvent encore aujourd'hui quelques statues mutilées. C'est là qu'il s'assit. Il tenait à la main une baguette, et dessinait sur le sable des plans de cathédrale, puis les effaçait, puis recommençait à en dessiner d'autres. Le soleil allait bientôt se coucher, les eaux du Rhin réfléchissaient ses derniers rayons. Ah! disait l'artiste, en regardant ce coucher de soleil, une cathédrale dont les tours élancées vers le ciel garderaient encore l'éclat du jour quand le fleuve et la ville seraient déjà dans la nuit, ah! cela serait beau. Et il recommençait ses dessins sur le sable.

Non loin de lui était assis un petit vieillard qui semblait l'observer avec attention. Une fois, l'artiste ayant cru trouver le plan qu'il cherchait, et s'étant écrié : « Oui, c'est cela! » le petit vieillard murmura tout bas : Oui, c'est cela, c'est la cathédrale de Strasbourg. Il avait raison. L'artiste s'était cru inspiré; il n'avait eu que de la mémoire. Il effaça donc ce plan, et se mit à en dessiner d'autres. Chaque fois qu'il se trouvait content, chaque fois qu'il avait fait un plan qui lui semblait répondre à son idée, le petit vieillard murmurait en ricanant : Mayence, Amiens, ou quelque autre ville fameuse par sa ca-

thédrale. « Parbleu, mon maître, s'écria l'artiste, fatigué de ces ricanements ; vous qui savez si bien blâmer les autres, je voudrais vous voir à l'œuvre. » Le vieillard ne répondit rien, et se contenta de ricaner encore. Cela piqua l'artiste. « Voyons, essayez donc ! » Et il lui présentait la baguette qu'il avait à la main.

Le vieillard le regarda d'une façon singulière ; puis, prenant la baguette, il commença à tracer sur le sable quelques lignes, mais cela avec un tel air d'intelligence et de profond savoir, que l'artiste s'écria aussitôt :

— Oh ! je vois que vous connaissez notre art ! Êtes-vous de Cologne ?

— Non, répondit sèchement le vieillard ; et il rendait la baguette à l'artiste.

— Pourquoi ne continuez-vous pas ? dit celui-ci ; de grâce, achevez.

— Non, vous me prendriez mon plan de cathédrale, et vous en auriez tout l'honneur.

— Écoute, vieillard, nous sommes seuls (et de fait, le rivage, en ce moment, était désert ; la nuit devenait de plus en plus sombre) ; je te donne dix écus d'or si tu veux achever ce plan devant moi.

— Dix écus d'or ! à moi ? Et le vieillard, en disant ces mots, tira de dessous son manteau une bourse énorme qu'il fit sauter en l'air : au bruit qu'elle fit, elle était pleine d'or. L'artiste s'éloigna de quelques pas, puis, revenant d'un air sombre et agité, il saisit le vieillard par le bras, et, tirant en même

temps un poignard: « Achève-le, dit-il, ou tu mourras ! »

— De la violence contre moi ! Et le vieillard se débarrassant de son adversaire avec une force et une agilité surprenantes, le saisit lui-même à son tour, l'étendit à terre, et levant aussi un poignard : Eh bien ! dit-il à l'artiste consterné ; eh bien ! maintenant que tu sais que ni l'or ni la violence ne peuvent rien sur moi, ce plan que j'ai ébauché devant toi, tu peux l'avoir, tu peux en retirer l'honneur.

— Comment ? cria l'artiste.

— « Engage-moi ton âme pour l'éternité. » L'artiste poussa un grand cri et fit le signe de la croix. Le diable aussitôt disparut.

En reprenant ses sens, l'artiste se trouva étendu sur le sable : il se releva et revint à son logis, où la vieille femme qui le servait et qui avait été sa nourrice, lui demanda pourquoi il revenait si tard. Mais l'artiste ne l'écoutait pas : elle lui servit à souper, il ne mangea point ; il se coucha. Ses rêves furent remplis d'apparitions, et dans ces apparitions toujours se représentaient à sa vue ce vieillard et les lignes admirables du plan qu'il avait commencé de tracer. Cette cathédrale, qui devait surpasser toutes les autres, ce chef-d'œuvre qu'il rêvait, il existait, il y en avait un plan! Le lendemain, il se mit à dessiner des tours, des portails, des nefs ; rien ne le pouvait satisfaire. Le plan du vieillard, ce plan merveilleux, c'était la seule chose qui le pût contenter.

Il alla à l'église des Saints-Apôtres et essaya des

prières. Vains efforts! cette église est petite, basse, étroite. Que serait-ce auprès de l'église mystérieuse du vieillard? Le soir, il se retrouva, sans savoir comment il y était venu, sur le rivage du Rhin. Même silence, même solitude que la veille. Il s'avança jusqu'à la porte des Francs. Le vieillard était debout, tenant à la main une baguette avec laquelle il semblait dessiner sur la muraille. Chaque ligne qu'il traçait était un trait de feu, et toutes ces lignes enflammées se croisaient, s'entrelaçaient de mille manières, et pourtant, au milieu de cette confusion apparente, laissaient voir des formes de tours, de clochers et d'aiguilles gothiques qui, après avoir brillé un instant, s'effaçaient dans l'obscurité. Parfois, ces lignes ardentes semblaient s'arranger pour faire un plan régulier; parfois, l'artiste croyait qu'il allait voir resplendir le plan de la cathédrale merveilleuse, mais tout à coup l'image se troublait sans que l'œil pût rien y reconnaître.

— Eh bien! veux-tu mon plan? dit le vieillard à l'artiste. Celui-ci soupira profondément. — Le veux-tu? parle! Et, en disant ces mots, il dessina sur la muraille, en traits de feu, l'image d'un portail qu'il effaça aussitôt.

— Je ferai ce que tu veux, dit l'artiste hors de lui.

— A demain donc, à minuit!

Le lendemain, l'artiste se réveilla, l'esprit vif et joyeux. Il avait tout oublié, excepté qu'il allait avoir enfin le plan de cette cathédrale invisible qu'il rêvait depuis si longtemps. Il se mit à sa fenêtre : il faisait

le plus beau temps du monde. Le Rhin s'étendait en forme de croissant avec ses eaux qui brillaient des rayons du soleil, et sur ses bords, Cologne semblait descendre et glisser doucement de la colline sur le rivage, et du rivage dans les flots où se baignait le pied de ses remparts. Voyons, se disait l'artiste, où placerai-je ma cathédrale? Et il cherchait des yeux quelque endroit convenable. Comme il était ainsi occupé de ces pensées d'orgueil et de joie, il vit sa vieille nourrice sortir de sa maison; elle était vêtue de noir. — Où vas-tu donc, ma bonne, cria l'artiste, où vas-tu donc, ainsi vêtue de noir? — Je vais aux Saints-Apôtres, à une messe de délivrance pour une âme du purgatoire. Et elle s'éloigna.

— Une messe de délivrance! Et aussitôt fermant sa fenêtre et se jetant sur son lit, et fondant en larmes : — Une messe de délivrance, s'écria-t-il. Mais moi, il n'y aura ni messes ni prières qui me puissent délivrer! Damné, damné à jamais! damné, parce que je l'ai voulu. C'est dans cet état que le trouva sa nourrice quand elle revint de l'église. Elle lui demanda ce qu'il avait, et comme d'abord il ne lui répondait pas, elle se mit à le prier avec tant de tendresse et de larmes, que l'artiste, ne pouvant plus résister, lui conta ce qu'il avait promis. La vieille femme resta immobile à ce récit. Vendre son âme au démon, cela était-il possible? Il ne se souvenait donc plus des promesses de son baptême et des prières qu'elle lui avait enseignées autrefois! Il fallait aller de suite se confesser.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0089-9

L'artiste sanglotait. Tantôt l'image de la cathédrale merveilleuse, passant devant ses yeux, fascinait son esprit, et tantôt l'idée de sa damnation éternelle se réveillait si vive et si poignante qu'il tressaillait sur son lit. La nourrice, ne sachant que faire, résolut d'aller consulter son confesseur. Elle lui conta l'affaire. Le prêtre se mit à réfléchir. — Une cathédrale qui ferait de Cologne la merveille de l'Allemagne et de la France! — Mais mon père... — Une cathédrale où l'on viendrait de tous côtés en pèlerinage! Après avoir pensé et médité : — Ma bonne, dit le prêtre, en lui donnant un reliquaire d'argent, voici une relique des onze mille vierges. Donnez-la à votre maître; qu'il la prenne avec lui en allant à son rendez-vous. Qu'il tâche d'enlever au diable le plan de cette merveilleuse église, avant d'avoir signé aucun engagement, puis qu'il montre cette relique.

Il était onze heures et demie quand l'artiste quitta sa demeure, laissant sa nourrice en prières, et lui-même ayant prié pendant une bonne partie de la soirée. Il avait sous son manteau la relique qui devait lui servir de sauve-garde. Il trouva le diable à l'endroit convenu. Ce soir-là, il n'avait pas pris de déguisement.

— Ne crains rien, dit-il à l'architecte qui tremblait, ne crains rien et approche.

L'architecte approcha.

— Voilà le plan de la cathédrale, et voilà l'engagement que tu dois signer.

L'artiste sentit que c'était de ce moment que dé-

pendait son salut. Il fit une prière mentale pour se recommander à Dieu, puis, saisissant d'une main le plan merveilleux, et de l'autre tenant la sainte relique : « Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, s'écria-t-il, et par la vertu de cette sainte relique, retire-toi, Satan! retire-toi ! » Et, en disant ces mots, il redoublait ses signes de croix.

Le diable resta un instant immobile.

— C'est un prêtre qui t'a conseillé, dit-il à l'artiste, c'est une ruse d'église. Il demeura encore quelques instants, semblant chercher s'il ne pouvait pas reprendre son plan, ou se jeter sur l'artiste et le frapper de mort. Mais celui-ci se tenait sur ses gardes, tenant son plan contre la poitrine et se couvrant de la sainte relique comme d'un bouclier.

— Je suis vaincu, cria Satan, mais je saurai me venger, malgré les prêtres et tes reliques. Cette église, que tu m'as volée, elle ne s'achèvera pas. Et quant à toi, j'effacerai ton nom de la mémoire des hommes. Tu ne seras point damné, architecte de la cathédrale de Cologne, mais tu seras oublié et inconnu. Et, à ces mots, le diable disparut.

Ces dernières paroles avaient fait une singulière impression sur l'artiste : oublié et inconnu! Il revint chez lui triste, quoique maître du plan merveilleux. Cependant, il fit dire le lendemain une messe d'actions de grâces. Ensuite on commença les travaux de la cathédrale. L'artiste, en la voyant chaque jour s'élever davantage, espérait que les prédictions du démon seraient trompées, et, quant à son nom, il se

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0091-1

promettait de le faire graver sur une plaque de cuivre scellée dans le portail.

Vaine espérance. Bientôt les dissensions, entre l'archevêque et les bourgeois de Cologne, interrompirent les travaux. L'artiste mourut subitement, et avec des circonstances qui firent croire que le diable avait hâté sa mort. Depuis ce temps, c'est en vain que l'on a essayé, à diverses reprises, d'achever la cathédrale de Cologne, et c'est en vain aussi que les savants d'Allemagne ont fait des recherches pour découvrir le nom de l'architecte. La cathédrale est restée imparfaite et ce nom inconnu.

St.-Marc Girardin.

L'Echelle du Diable

Parmi les noms que l'histoire a conservés de nobles familles qui habitaient le Rheingau au moyen âge, celui de Gilgen de Loreh était l'un des plus distingués. Un gentilhomme de cette famille, à l'époque où toute la noblesse allemande était conviée à prendre la croix, promit de se joindre aux croisés. Il ne prit toutefois cette détermination qu'à contre-cœur, après de longues instances. Et ce fut moins par piété qu'il s'y résolut, que par la crainte de voir son nom flétri par un tel refus. Cette répugnance à quitter le

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0093-2

sol paternel, avait d'ailleurs un motif non moins puissant. Il venait d'être fiancé avec une belle et noble damoiselle, et il ne pouvait se résoudre à se séparer d'elle. Aussi, lorsqu'il prit la croix, bien des gens doutèrent de la sincérité de son vœu.

Ce qu'on avait prévu se réalisa. L'armée des croisés n'avait pas encore franchi les frontières de l'Allemagne, que Gilgen, sous prétexte de maladie, demeura en arrière : sa passion fit taire en cette circonstance, la voix de sa conscience : le désir de revoir sa fiancée, après une si courte absence, devint si impérieux, qu'il l'emporta sur le sentiment de son devoir, et la crainte du déshonneur.

Mais de tristes nouvelles l'attendaient à son retour : celle pour qui il s'était imprudemment compromis, qu'il se flattait de l'espoir de presser dans ses bras, était disparue. Les premières personnes auxquelles il s'adressa, dans un premier moment de consternation, lui montrèrent les rochers escarpés de Kederich, qui dominent Loreh, et au sommet desquels était situé un château inexpugnable. Ce castel était habité par un chevalier félon qui avait en vain sollicité la main de Gertrude. Saisissant le moment où cette damoiselle était privée de l'appui de son fiancé, il était parvenu par une attaque audacieusement calculée, à se rendre maître de sa proie. Quand le bruit de cet enlèvement se répandit parmi les habitants du village, il était trop tard ; ils voyaient, au sommet des rochers, flotter les vêtements de la malheureuse Gertrude, qui, malgré ses

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0094-8

efforts pour échapper aux mains de ses ravisseurs, était entraînée alors dans le castel.

Les premiers jours, Gilgen parcourut les environs comme un homme totalement privé de sa raison. Il invoqua le secours de ses voisins contre le brigand qui lui avait enlevé sa fiancée; mais tous lui firent observer que toute volonté, toute force humaine, resterait impuissante contre une telle tentative, et ils l'engagèrent à prendre patience, dans l'espoir que l'héroïque résistance de Gertrude finirait par lasser son persécuteur; mais prêcher la patience et la résignation à Gilgen, c'était pures billevesées. De toutes parts d'ailleurs on lui répétait que le malheur qu'il déplorait, n'était que la juste punition de la rupture de son vœu, et ce reproche, loin de lui inspirer du repentir, ne fit qu'accroître la soif de vengeance dont il était dévoré.

Il était en ces dispositions, lorsqu'un soir, au retour d'une course à cheval dans les vallées qui se croisent aux environs de Loreh, il s'arrêta près des rochers de Kederich. Après avoir mesuré quelques instants avec rage les hauteurs inaccessibles, et s'être de plus en plus convaincu de l'impossibilité de délivrer, à force ouverte, sa bien-aimée, une pensée vint glisser dans son âme avec la rapidité de l'éclair, pensée indigne d'un chrétien. Il tourna bride, prit le chemin de sa demeure, en murmurant un serment affreux: soudain, un inconnu se présenta devant lui, dans l'étroit sentier qu'il parcourait. A sa vue, une secrète horreur s'empara de Gilgen, qui

soupçonna aussitôt quel était cet inconnu; aussi, maîtrisé par la terreur que ce soupçon fit naître en lui, voulut-il poursuivre son chemin, mais l'étranger ne le permit pas, et le coursier du chevalier demeura immobile, comme par enchantement. — Chevalier, dit l'inconnu d'une voix sourde, puis-je vous assister? — Gilgen ne répondit pas. — Je sais ce que vous désirez, continua l'étranger; mais élevez vos regards vers ces rochers : essayez de les faire franchir par votre cheval; rien ne doit paraître impossible à un aussi brave chevalier que vous. — Retourne aux enfers, esprit maudit, s'écria Gilgen outré du ton de raillerie de ce suppôt de Satan, et lui lançant un coup de cimeterre, qui semblait devoir lui fendre le crâne. — Mais un rire goguenard se fit entendre, et l'esprit malin se montrant sur la cime du roc le plus avancé, dit au chevalier : — Soyez donc raisonnable, et convenez que moi seul puis vous aider : ayez confiance, aujourd'hui même votre bien-aimée sera dans vos bras.

Le chevalier tremblait de tous ses membres, en songeant qu'il se trouvait sur le bord d'un abîme : dans son indécision, il piqua des deux son coursier, pour fuir le tentateur; mais celui-ci élevant la voix : — Demain ta fiancée sera perdue sans retour pour toi, il ne te reste qu'une heure peut-être pour la sauver.

A cette nouvelle, Gilgen, en proie à la plus furieuse des passions, devint sourd à la voix de la raison, et son pacte avec le démon fut conclu. La

lune épanchait alors sa pâle lumière sur les flancs divers des rochers. — En avant, hardi cavalier, fit entendre une voix! — Tout à coup Gilgen se trouva seul ; le vent chassait les nuages au-dessus de sa tête ; son cheval se mit à hennir avec force et franchit d'un saut le périlleux sentier. Le chevalier tenait les rênes d'une main vigoureuse; dans l'autre brillait son cimeterre : cependant le coursier semblait emporté toujours sur les ailes du vent et ses pieds se posèrent en des lieux praticables à peine aux chamois; Gilgen se tenait ferme sur les arçons, sans manifester la moindre crainte, même dans les passages où une chute paraissait inévitable. Le bruit que faisait Gilgen et son coursier avait attiré sur les remparts, le peu de monde qui se trouvait au château : immobiles d'effroi à l'aspect du chevalier, ces hommes d'armes en croyaient à peine leurs yeux, lorsqu'ils virent celui-ci s'avancer vers eux comme un fantôme, l'heure de la délivrance avait sonné : Gilgen ayant apperçu sa bien-aimée sur le haut d'une tour, avait d'un bond qui semblait le menacer d'une mort certaine, atteint la cime du rocher, et franchi la tourelle; en un instant le ravisseur de Gertrude fut étendu à ses pieds, nageant dans son sang, et le chevalier pressa sa bien-aimée sur son sein.

Mais que ce bonheur, acheté au prix du plus grand sacrifice, fut de courte durée! à peine réuni à l'objet de son amour, Gilgen vit celle pour qui il avait tout renié, se faner comme une tendre fleur

au souffle glacé du vent du nord. Après sa mort, Gilgen, ne voulant pas survivre à sa maîtresse, mit, de sa propre main, fin à ses jours.

Les habitants de Loreh ne montrent, encore de nos jours, qu'avec une secrète horreur, ce sentier presque impraticable, qui depuis reçut le nom d'*Échelle du diable*, et ils conservent précieusement dans leur Hôtel de ville, la bride du coursier du chevalier Gilgen.

Alfred Reumont.

L'IMPÉRATRICE HILDEGARDE

L'empereur Charlemagne, à la tête de ses chevaliers et suivi d'une nombreuse armée, s'était mis en campagne pour aller combattre les Saxons ; il avait confié la garde de son épouse Hildegarde à son frère, le bâtard Taland.

Taland avait passé une partie de sa jeunesse à la cour de l'empereur grec, dont les mœurs relâchées avaient fortement vicié son cœur ; grâce à la société de femmes sans mœurs, il avait perdu toute confiance en la vertu de ce sexe ; à ses yeux, il n'existait

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0099-9

ni vierge ni épouse capable de résister à ses moyens de séduction. L'impératrice Hildegarde effaçait toutes les dames de sa cour, autant par sa beauté que par ses vertus : fille d'un simple chevalier, elle avait attiré les regards de Charles, qui la tira de l'obscurité de l'humble castel de son père pour la placer sur le trône impérial.

Le bijou le plus précieux est aussi le plus convoité. Parmi toutes les beautés qui faisaient l'ornement de la cour de Charlemagne, Hildegarde fut donc celle vers qui Taland osa élever ses coupables désirs. Le départ de l'empereur fut regardé, par ce chevalier félon, comme l'événement le plus heureux pour le succès de son attentat contre celle que le trop confiant monarque avait commise à sa protection. Taland, profitant de sa position, mit en œuvre toutes les ressources de la plus fine galanterie, mais Hildegarde ne parut ni remarquer ses empressements, ni en deviner l'objet. Taland eut alors recours aux déclarations les plus passionnées; mais Hildegarde, espérant que le temps et la raison finiraient par éteindre cette flamme criminelle, se contenta d'opposer une froide dignité à de pareilles tentatives. Hélas! elle était dans l'erreur, et ce qui n'était primitivement qu'un simple désir de plaire, un mouvement de vanité, finit par devenir une passion véritable.

Un jour, Taland parvint à éloigner les femmes de Hildegarde : il se jette aux pieds de l'impératrice, la conjurant de répondre à son amour, lui déclarant

qu'il se tuerait si elle persistait dans ses dédains cruels. Cette vertueuse princesse resta muette d'abord à l'aspect de tant d'audace, puis se remettant de son émotion, elle représenta au chevalier l'énormité de sa faute, le menaça du courroux de l'empereur, s'il continuait à l'importuner de sa passion coupable. Mais ni les prières ni les menaces ne purent vaincre l'obstination du chevalier ; Hildegarde prit donc la résolution de recourir à la ruse, pour se débarrasser une fois pour toutes, de ces odieuses poursuites. Elle feignit d'être touchée de la constance du chevalier : sa défense devint chaque jour plus faible ; un beau soir, elle finit par consentir à un rendez-vous dans un des appartements les plus reculés du château.

Taland, brûlant de désirs, ne manqua pas de se trouver, au jour et à l'heure fixés, chez l'impératrice. Hildegarde le conduisit par un couloir obscur jusqu'à une porte qu'elle ouvrit ; mais à peine le chevalier en eut-il franchi le seuil, que cette porte se referma sur lui, et ces mots froidement ironiques retentirent à son oreille. « J'espère que la fraîcheur de ces murailles humides, rafraîchira votre sang ; attendez ici le retour de l'empereur. » En achevant ces mots, Hildegarde s'éloigna, laissant son perfide beau-frère en proie à sa fureur, et ne respirant que vengeance.

Une demoiselle de la suite de l'impératrice, apportait chaque jour au prisonnier sa nourriture ; elle la lui faisait parvenir par un tour pratiqué dans le

mur. Cette confidente raconta, un jour, à sa maîtresse, que le chevalier la faisait prier instamment de vouloir bien l'honorer un instant de sa présence, pour recevoir l'aveu de sa faute, et l'expression d'un repentir aussi vif que sincère. Hildegarde heureuse du retour de son beau-frère à des sentiments vertueux, se hâta de se rendre à ses vœux. Taland fit un tableau si poignant de la douleur que lui faisait éprouver l'oubli de ses devoirs, de la sincérité du repentir qu'il en éprouvait, il supplia si bien la princesse à deux genoux, de ne pas l'exposer au terrible courroux de l'empereur, que la trop confiante Hildegarde, touchée de ces remords hypocrites, le rendit à la liberté.

Taland reparut à la cour; pour justifier son absence, il prétexta une mission secrète qui l'avait contraint à s'éloigner; personne ne soupçonna le véritable motif de sa disparition. Peu de temps après, des courriers expédiés par l'empereur annoncèrent son retour : tout fut préparé à la cour pour la réception du souverain; mais Taland, suivi de quelques serviteurs, se hâta d'aller à sa rencontre. Après avoir salué son frère, il lui demanda la faveur d'un entretien secret, dans lequel il fit un tableau énergique des prétendus désordres auxquels s'était livrée l'impératrice, malgré ses vives représentations, et il appuya cette accusation par le récit de fables astucieusement ourdies. Pénétré de la plus vive douleur, et dans le premier transport d'une colère aveugle, Charles donna l'ordre à Taland de faire périr

l'impératrice. Celui-ci pour ne pas donner le temps à Charles de se remettre de la première impression qu'il avait reçue, et d'écouter la voix de la raison, précipita ses pas vers le palais, et fit arrêter sans délai l'impératrice : heureusement la confidente d'Hildegarde, prévoyant le sort qui lui serait réservé, parvint à s'échapper, et à se cacher dans la forêt, voisine du palais.

Taland, après avoir publié à la cour les crimes prétendus de sa belle-sœur, et la volonté de l'empereur, remit cette infortunée princesse aux mains de deux de ses affidés avec ordre de lui ôter la vie. Hildegarde fut conduite par ses bourreaux dans la forêt. Une fois arrivée là, dans l'endroit le plus solitaire, ils lui signifièrent de se préparer à la mort. Hildegarde, à genoux, recommandait déjà son âme à son créateur, déjà le glaive était levé sur sa tête, quand de la cime de l'arbre, au pied duquel la victime était agenouillée, une voix étrange fit entendre ces mots : — Arrêtez, impies; la vengeance céleste est suspendue sur vos têtes.

Ces hommes, aussi superstitieux que cruels, furent soudain frappés de terreur; leurs bras prêts à porter le coup fatal, se trouvèrent paralysés par ces paroles menaçantes; ils fixèrent des regards effrayés vers l'arbre d'où la voix s'était fait entendre : n'y apercevant aucune créature humaine, ils ne doutèrent pas un instant qu'une puissance surnaturelle ne protégeât leur victime; ils s'enfuirent donc avec toute la vitesse que donne la frayeur.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0103-4

Hildegarde, dans sa pieuse extase, n'osait élever ses regards vers l'arbre merveilleux; et elle adressait à la Vierge de vives actions de grâces, quand les branches s'agitèrent, et avant qu'elle eût pu se rendre compte du bruit qu'elle entendait, elle se sentit pressée dans les bras de sa fidèle confidente; celle-ci avait erré longtemps dans la forêt; c'est en entendant les voix rauques des émissaires de Taland, que, tremblante, elle s'était refugiée derrière les branches touffues du chêne, de la cime duquel, par une grâce particulière de la Providence, elle avait réussi à sauver ainsi sa maîtresse.

Les deux infortunées, après avoir adressé au ciel une ardente prière, se couchèrent sur un lit de feuillage au pied du chêne tutélaire, s'y endormirent, bercées de doux rêves, pour ne se réveiller qu'au chant des oiseaux qui célébraient le lever du soleil par leurs ramages; quelques fruits et des fraises, qui croissaient là en abondance, furent toute leur nourriture, et pleines de confiance en l'être suprême, elles s'enfoncèrent plus avant dans la forêt.

Cependant les émissaires de Taland étaient retournés au palais; redoutant la vengeance de leur maître, ils lui donnèrent l'assurance que ses ordres étaient exécutés, lui montrant, en preuve de leur sincérité, leurs glaives teints du sang d'un chevreuil qu'ils avaient tué dans la forêt. Taland loua leur zèle, les récompensa, et dit à Charlemagne, qui fit le jour suivant son entrée, que la honte imprimée à son front impérial venait d'être lavée dans le sang de sa

coupable épouse. Charles ne répondit que par un signe de tête, mais dès ce moment toute joie parut bannie de son âme.

Hildegarde et sa compagne, errèrent plusieurs jours dans la forêt; enfin elles découvrirent un ermitage, habité par un respectable et vieil anachorète; celui-ci leur accorda l'hospitalité sous son toit; elles y demeurèrent quelque temps remplissant les heures par la prière et les bonnes œuvres. Hildegarde mit à profit les loisirs de cette retraite en étudiant les vertus des plantes, étude à laquelle elle s'était livrée dans sa jeunesse. Hildegarde fit le récit de ses malheurs à ce bon vieillard qui lui conseilla de se rendre à Rome, pour s'y placer sous la protection du Saint Père, ajoutant d'une voix prophétique que, dans cette capitale du monde chrétien, son innocence serait proclamée.

Hildegarde, et son amie, revêtirent des habits de pèlerins, et entreprirent courageusement le voyage de Rome; elles entrèrent dans cette ville avec le sentiment d'une pieuse admiration, en visitèrent toutes les églises, participèrent à la bénédiction que le pape donne annuellement à la chrétienté. Hildegarde, afin de pourvoir à leurs besoins, et aussi pour obéir aux mouvements d'un cœur compatissant, mit à profit les connaissances qu'elle avait acquises dans sa jeunesse, et perfectionnées depuis par l'expérience du bon anachorète. Bientôt un grand nombre de malades eurent recours à elle, et ceux que ses remèdes ne pouvaient guérir, voyaient leurs derniers

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0105-5

instants adoucis par ses pieuses et touchantes exhortations. Bientôt il ne fut plus question à Rome que des vertus et de la science de dame *Dolorosa* (c'est le nom qu'Hildegarde avait adopté dans son exil). La renommée de cette sainte parvint jusqu'aux oreilles du pape Adrien, qui la voyant un jour agenouillée à la porte de l'église, se disposant à baiser le bas de sa robe pontificale, s'arrêta pour lui donner particulièrement sa bénédiction.

A cette époque, des pèlerins de retour de Rome, racontèrent à la cour de Charlemagne, les merveilles opérées par la science et les prières de dame Dolorosa. Taland accueillit avec avidité ces récits, car il avait perdu la vue à la suite d'une maladie aiguë; il reconnaissait, quoique tardivement, l'énormité de sa faute; il regardait l'infirmité qui l'affligeait comme une juste punition du ciel; mais la crainte du terrible ressentiment de Charles, l'empêchait de confesser sa faute, et d'en implorer le pardon. Vers ce temps, Charles se détermina à faire un voyage à Rome; Taland demanda la permission de l'accompagner, espérant sa guérison de la vertu des remèdes et des prières de sainte Dolorosa, et l'empereur accueillit sa demande.

La nouvelle de la venue prochaine de l'Empereur à Rome, se répandit bientôt dans toute la ville et parvint aux oreilles d'Hildegarde; bien vive alors fut son émotion: un secret pressentiment lui disait que la prophétie de l'anachorète allait s'accomplir, et que son innocence serait reconnue. Elle s'agenouilla

au pied de l'autel de la mère du Sauveur, et des pleurs abondants soulagèrent sa poitrine oppressée.

Charles fit son entrée à Rome, accompagné de son frère : celui-ci fit savoir le jour même à la dame Dolorosa, qu'il se rendrait le lendemain près d'elle. Hildegarde l'attendit avec toute la fermeté que donne une bonne conscience, et lorsqu'elle vit devant elle son ennemi mortel, frappé de cécité, visible punition du ciel, elle lui adressa ces mots : — Avant que j'entreprenne, au nom de Dieu, de son fils, et de la Vierge sainte, de vous guérir de votre infirmité, il est indispensable que vous soulagiez votre conscience par un aveu sincère de vos fautes : agenouillez-vous donc, confessez vos péchés, manifestez votre repentir.

— Je reconnais, répondit Taland, que je suis un grand pécheur, mais aucun de mes nombreux péchés ne pèse aussi lourdement sur ma conscience, que celui qui m'a fait bassement calomnier la plus pure et la plus vertueuse des femmes, mise à mort par suite de cette calomnie : la miséricorde divine peut-elle accorder un pardon à cet affreux forfait. — En avez-vous fait l'aveu à celui qui, après Dieu, a eu le plus droit de s'en plaindre? reprit Hildegarde. — Je ne l'ai point osé, repliqua Taland, après un instant d'hésitation : la crainte d'un châtiment terrible a lié ma langue, celui que j'ai offensé est mon seigneur et maître : — Le courroux du ciel, répliqua Hildegarde, est plus à redouter qu'une punition temporelle, et je ne saurais opérer votre guérison, si

vous n'avez d'avance purgé votre conscience par un aveu sincère : faites cet aveu publiquement, et je vous promets d'intercéder pour vous, et d'obtenir votre pardon.

Après quelques moments de réflexion, Taland dit : — Votre conseil est bon; mieux vaut faire ici-bas le sacrifice de sa vie, que de souffrir éternellement dans l'autre monde : suivez-moi donc, sainte dame; soyez témoin de la confession que je vais faire, et, s'il est possible, obtenez mon pardon.

Taland se fit conduire devant l'empereur, qui s'entretenait alors avec le pape. Hildegarde, et son amie, se tinrent voilées, près de la porte. Taland se jeta aux pieds de son frère; confessa son crime, en implorant son pardon. Charles resta muet de surprise et d'indignation à la nouvelle d'un si horrible attentat, et portant la main à son glaive, il allait, dans le premier mouvement de sa fureur, punir de sa propre main ce trop coupable frère. — Arrêtez, cria Hildegarde en rejetant son voile, et se précipitant aux pieds du monarque, arrêtez, Dieu a déjà puni le coupable, votre rôle à vous est de pardonner! — Ces traits, cette voix, qui lui rappelaient une épouse qu'il croyait morte, frappèrent l'empereur de stupéfaction. Hildegarde, aidant Taland à se relever, lui recommanda la plus grande immobilité, puis lui faisant l'application du remède convenable, elle lui rendit l'usage de la vue. — Le premier objet qui frappa les regards de celui-ci fut la femme qui venait de lui rendre la lumière, et croyant à une appa-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0108-2

rition de l'autre monde, il se précipita à ses pieds. — Juste ciel! que vois-je devant moi? l'ombre de celle que j'ai fait lâchement assassiner! s'écria-t-il : — Ce n'est pas son ombre, dit l'impératrice, c'est Hildegarde elle-même, que le bras du Très-Haut a arrachée au fer des assassins, et qu'il a conservée à son seigneur et maître, ajouta-t-elle en se tournant vers l'empereur, qui la pressa dans ses bras.

Le pape bénit les époux que la grâce divine venait de réunir; Charles pardonna à son coupable frère : bientôt il reprit le chemin de l'Allemagne, où l'avait précédé le bruit de cet heureux événement qui remplit tous les cœurs de joie.

Charles jouit pendant une longue suite d'années encore du bonheur d'avoir retrouvé une épouse fidèle et chérie. Il ne pouvait se lasser d'entendre le récit de sa délivrance miraculeuse, des souffrances qu'elle avait endurées depuis leur séparation; il maudissait chaque jour sa déplorable crédulité, remerciait Dieu de l'assistance qu'il en avait reçue en cette circonstance. La fidèle compagne d'Hildegarde ne fut pas oubliée; sa fidélité et son dévouement furent récompensés; elle devint première dame de l'impératrice, et l'épouse d'un haut dignitaire de l'empire.

FRIEDHEIM.

L'ANNEAU

DE BASTRADE

Le riant vallon, dans lequel Aix-la-Chapelle enserre entre des éminences, sa gloire des temps anciens, sa splendeur des temps modernes, conserve mainte place silencieuse, où la poésie des siècles passés revit encore, où la tradition du moyen âge semble avoir trouvé un refuge. C'est là que de chers souvenirs s'attachent aux pierres grisâtres, couvertes de mousse; que les jours du jeune âge sortent pour ainsi dire de la tombe, que le sentiment s'élance avec ardeur vers l'idéal, regrette la réalité

Alfred Rethel del: Ernst Rauch sc:

L'ANNEAU DE FASTRADE.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0111-8

dont il ressaisit l'image, et qu'il se plaît à voir dans l'avenir.

Quel est celui qui s'étant épris d'enthousiasme au souvenir des temps anciens, n'est pas demeuré plongé dans une touchante méditation, à l'aspect des ruines de Frankenberg? on voit debout encore, assez bien conservée, la portion habitée de ce paisible château, dont les tours sont à moitié écroulées. Leurs ruines éparses couvrent le penchant de la colline, plantée d'arbres, couverte de broussailles, à laquelle on arrive en traversant, sur le pont en arcades, l'étang plein de roseaux; il est entouré de prairies émaillées de fleurs, ce riant monticule, que bordent à plusieurs endroits, des massifs parés de frais ombrages. C'est dans une belle matinée de printemps qu'il faut voir cette contrée, pour en apprécier le charme, alors que brillent les perles de la rosée, que l'alouette s'élève dans les airs, que la frondaison laisse entrevoir les anciennes tours de la ville à travers la brume du matin. On conçoit alors comment Charlemagne, cet empereur tout-puissant, couronné de gloire, devant qui s'ouvrait le monde entier, fit choix de ce vallon qu'il aimait par-dessus tout, qu'il préférait à tous les domaines, à tous les palais qu'il possédait dans la vaste étendue de son empire.

Au nombre des particularités intéressantes de la vie de ce grand empereur conservées dans d'anciennes chroniques, dans des chants et des traditions populaires, il en est peu de plus connues, de plus tou-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0113-9

chantes que celles de l'amour qui l'attachait à sa belle épouse Fastrade. Usant parfois de son pouvoir sur Charles, si elle avait excité maint trouble, suscité des ennemis dans l'empire, il ne cessait cependant d'avoir pour elle l'affection la plus tendre. Au faîte du bonheur, elle tomba gravement malade à Francfort-sur-Mein. L'affliction de l'empereur fut extrême, et quand cette épouse, tendrement chérie, rendit le dernier soupir, son désespoir le plongea dans un affreux délire. Il ne quitta plus l'appartement où elle était morte : un charme inexplicable semblait s'être emparé de lui. Il ne la croyait qu'endormie, s'agenouillait près de son lit, faisait mille efforts pour la réveiller, l'appelait des noms les plus tendres.

Les conseillers de l'empereur et ses courtisans ne savaient quel parti prendre. Charles ne voulait pas qu'on lui parlât d'enterrer la dépouille mortelle de Fastrade ; il répondait impérieusement à quiconque osait émettre cette idée qu'elle s'éveillerait bientôt de son long sommeil. Tout le monde craignit pour la raison, même pour la vie du souverain, si cet état se prolongeait. Alors que toute la cour était en proie à l'anxiété la plus pénible, Turpin, le pieux archevêque de Reims, eut une vision qui lui expliqua tout ce ce mystère. Il vit un anneau passé dans les cheveux de l'impératrice. En effet c'est cet anneau qui tenait secrètement Charles enchaîné à la défunte : la résolution du bon archevêque fut bientôt prise. Le lendemain il pénétra dans l'appartement, et enleva

l'anneau en question, sans que l'empereur s'en aperçoive. A peine ce larcin eut-il été opéré que Charles se leva, et se jetta dans ses bras. Alors il parut ouvrir les yeux, frissonna, comme ne sachant ce qui lui était arrivé, puis se laissa emmener par l'archevêque, monta à cheval, prit la route du Rhin, d'où il se rendit bientôt à son délicieux Ingelheim. Là, il se livra avec une ardeur nouvelle aux affaires de l'empire, ne conservant qu'un vague souvenir de tout ce qui s'était passé depuis la mort de Fastrade. Toutefois le corps de l'impératrice recouvert de pourpre, chargé d'or, suivi d'un cortége funèbre fut solennellement transféré de Francfort à Mayence, et y fut enterré dans l'abbaye de Saint-Alban; Charles ordonna d'ériger en ce lieu un tombeau magnifique en commémoration des vertus de son épouse et de son amour pour elle.

Depuis ce jour, l'empereur voulut avoir constamment près de lui le pieux prélat, ne fit rien sans son conseil, ne put vivre sans lui. L'archevêque profita de ce mystérieux attachement à sa personne pour faire le bien de l'empire et de l'église, car ses intentions étaient nobles, et il possédait une haute sagesse. Cependant sa piété se sentit enfin blessée de ce qui lui semblait être un charme impie, il résolut de se défaire de l'anneau magique. Il méditait cette pensée, alors qu'il accompagnait l'empereur dans un voyage à Aix-la-Chapelle, où ce souverain avait coutume de faire sa résidence. Se promenant un jour dans le vallon où jaillissent les sources d'eaux ther-

males qui avaient décidé Charles à bâtir en cet endroit un palais, Turpin arriva au bord d'un petit lac silencieux, ombragé d'arbres et tapissé de verdure; c'est dans ses eaux qu'il jeta le fatal anneau.

Dès ce moment, l'empereur à qui ses palais splendides sur les bords du Haut-Rhin ne rappelaient que de tristes souvenirs de bonheur ne quitta plus désormais ce riant vallon. Un charme indicible l'y captivait; les affaires de l'empire le forçaient-elles à des absences, à des voyages : il ne s'éloignait de ce lieu favori, que pour y revenir dès qu'il se trouvait libre. Et non-seulement il embellit la ville de palais, y fonda des églises, mais il fit encore bâtir un château magnifique près du lac. C'est dans cette solitude, cachée à tous les yeux, qu'il demeurait assis chaque jour des heures entières le regard fixé sur le miroir des eaux, vivant, dans sa vieillesse, de la félicité des temps passés.

Alfred Reumont.

DRACHENFELS ET ROLANDSECK

Les sept montagnes qui élèvent jusqu'aux nues leurs cimes majestueuses sur la rive droite du Rhin, et sur une hauteur en face le château de Roland, jadis fort et somptueux, sont ce qui frappe d'abord le voyageur qui visite la belle vallée du Rhin, en remontant ce fleuve. Là cesse, comme par enchantement, l'uniformité des plaines et chacun, à l'aspect de ce spectacle prestigieux, reconnaît que c'est avec justice que le Rhin a été nommé le père des légendes.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0117-2

Le voyageur qui, porté sur les vertes ondes du fleuve, s'avance vers le nord à travers ce paradis, aperçoit dans l'éloignement ces monts pittoresques, avec leurs cimes verdoyantes, couronnées par les ruines d'antiques castels, se sent attiré d'une manière irrésistible vers leurs sommets, et s'empresse de visiter au moins le *Drachenfels*. C'est le nom que porte cette gigantesque masse de rochers sur la rive droite du Rhin et qui, avec ses sombres cavernes et son front couronné de ruines, s'élève sur les bords du fleuve. La riante et petite ville de Kœnigswinter, s'appuie sur la partie septentrionale de ce mont, dont le flanc méridional abrite contre le vent du nord le joli village de Rhœndorf; le pampre verdoyant et des groupes d'arbres, pittoresquement semés, embellissent le pied et la partie sud de la montagne.

Dans une des cavernes, qui en cette partie du Drachenfels se présentent à l'œil du voyageur, existait, à une époque reculée, un dragon monstrueux; les habitants de la contrée le vénéraient comme une divinité et avaient donné son nom aux rochers qui lui servaient de demeure : *Drachenfels*. (Rocher du dragon.)

Les peuplades de cette contrée étaient cruelles et sauvages : le combat, le pillage faisaient leur unique passe-temps ; l'espoir d'un riche butin les conduisit un jour sur la rive gauche du Rhin, où ils enlevèrent une jeune vierge chrétienne, belle comme une belle nuit de mai.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0118-7
DFG

Deux chefs, les plus puissants de ces hordes, à la vue de cette chaste vierge, se sentirent embrasés du feu d'un brutal amour ; mais ni le violent Harswick, ni le souple Rinbod, ne parvinrent à toucher son cœur : cette résistance à leurs désirs en redoubla la violence ; bientôt une horrible jalousie éclata entre ces rivaux : ils résolurent d'enlever de force ce que leurs instances n'avaient pu leur faire obtenir ; mais chacun d'eux voulait s'approprier cette part du butin ; la discorde agita donc ses flambeaux au sein de la peuplade, qui, partagée bientôt en deux camps ennemis, proposa de vider le différend par la voie des armes : alors les anciens de cette horde sauvage se levèrent et firent entendre leurs voix.— Quel opprobre pour notre nation, dirent-ils, si les plus nobles d'entre nous allaient faire couler le sang pour une fille, qui n'a pas même l'honneur de lui appartenir : les dieux ont sans doute fait choix de cette victime pour leur être offerte : obéissez donc à la voix de la divinité, et que la fille de l'étranger soit livrée au dragon !

Les deux chefs furent obligés de faire céder leurs désirs à la volonté de leurs dieux, proclamés par les anciens.

Le lendemain, à la pointe du jour, la jeune vierge fut conduite et enchaînée sur un rocher, au-dessus de la grotte du dragon, pour devenir la proie du monstre.

La jeune fille, pieusement résignée à la volonté du Très-Haut, les yeux fixés vers l'orient, ne laissa

pas échapper une seule plainte, et toute la peuplade, assemblée sur le plateau de la montagne, attendait avec impatience l'issue du sacrifice. Le dragon s'éveilla aux premiers rayons du soleil, et se déroulant à longs replis hors de sa caverne, il se prépara à saisir sa proie.

Le moment fatal semblait arrivé; déjà le dragon, l'œil étincelant, la gueule enflammée allait s'élancer sur la victime, lorsque la jeune fille, tirant un crucifix de son sein, le présenta au monstre, qui, à la vue de ce signe de la rédemption qui fait trembler les esprits malins eux-mêmes au fond de leur sombre demeure, se replia sur lui-même, se précipita par une ouverture du rocher, dans le fleuve, au fond duquel il disparut à jamais.

La horde païenne fut frappée d'étonnement et d'admiration à l'aspect de ce miraculeux événement, et en croyait à peine le témoignage de ses yeux; ces hommes étaient revenus à peine de leur stupeur, qu'ils aperçurent, au milieu d'eux, la jeune vierge que Rinbod avait portée dans ses bras nerveux sur le plateau, après avoir brisé ses chaînes.

Bientôt la voix de l'innocence se fit entendre et amollit ces cœurs endurcis : la peuplade se convertit, et Rinbod, devenu chrétien, devint l'heureux époux de la jeune vierge.

Sur le sommet du Drachenfels fut élevé, pour le nouveau couple, une habitation qui reçut le nom de Drachenburg (le château du dragon) : les ruines, que l'on voit de nos jours sur cette montagne, appartien-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0120-8

nent, il est vrai, à une époque plus récente ; mais le voyageur ne s'empresse pas moins de gravir ce rocher, attiré par la vue ravissante dont on jouit de cette hauteur : sur le premier plan, se montre le riant paysage qui s'étend vers le sud ; plus loin, les îles de *Grafen* et *Nonnen-Werth*, où l'on aperçoit à travers le feuillage des arbres et les haies fleuries, les blanches murailles, reste d'un couvent de religieuses ; enfin, sur la rive gauche et escarpée du Rhin, les ruines de l'antique château de Roland.

Ce château était habité, il y a bien des années, par un jeune chevalier, nommé Roland, qui jouissait de l'amitié de toute la contrée. On le voyait souvent au château de Drachenfels ; chaque jour ses visites, à ce château, devinrent plus fréquentes : l'aimable *Hildegunde*, fille unique du comte de Drachenfels, était l'objet qui l'attirait dans cet antique manoir. Bientôt les cœurs de ces jeunes gens s'entendirent, et ce fut avec une joie bien vive que le père d'Hildegunde entendit le jeune Roland lui faire part de son amour pour sa fille, et de son désir d'unir son sort au sien.

Déjà le jour des noces était fixé, lorsqu'un ami implora le secours de Roland dans un danger pressant où il se trouvait ; Roland n'hésita pas à obéir à la voix de l'honneur et de l'amitié.

Une larme brillait sur la paupière de Hildegunde, lorsque son bien-aimé prit congé d'elle par un brûlant baiser, en lui promettant d'être promptement de retour. Hildegunde ne trouvait pas de paroles pour

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0121-4

exprimer l'amertume et le secret effroi qui remplissaient son âme. Roland avait déjà parcouru une partie de la montagne, lorsque la voix de Hildegunde le rappela, pour le prier avec instance, de ne pas exposer imprudemment ses jours dans les combats qui se préparaient et de se ménager pour l'amour d'elle.

Roland fit à sa bien-aimée toutes les promesses qu'elle exigea, et la quitta le cœur non moins oppressé de sombres pressentiments. Le théâtre des combats où l'honneur l'appelait était éloigné; il signala son courage par de brillants faits d'armes, et l'amour sembla le protéger au milieu des plus grands périls. Cependant les hostilités se prolongèrent; mais, malgré le désir ardent qu'il éprouvait de retourner sur les rives du Rhin, Roland demeura fidèle à la parole donnée à son ami.

Mais sitôt que la paix fut rétablie, et sans attendre les remercîments de son ami, sans même paraître dans son propre château, Roland prit le chemin de celui du Drachenfels.

Enfin, il arriva un soir, à une heure avancée déjà, dans le voisinage du lieu où l'amour l'attendait; un bruit sourd de cliquetis d'armes, et des cris de combattants, frappe tout à coup ses oreilles : il presse aussitôt la marche de son coursier. Ce qu'il avait soupçonné se trouva vrai : un de ces chevaliers félons, qui, à cette époque, déshonoraient la chevalerie, avait attaqué à l'improviste le château de Drachenfels : cependant le combat durait encore dans

les cours, mais tout annonçait le prochain triomphe du brigand. Roland, prompt comme l'éclair, s'élance au milieu des combattants; aucun ennemi ne peut résister à sa puissante épée : déjà il avait repoussé l'ennemi hors de l'enceinte extérieure, et son exemple avait rendu, aux hommes d'armes de Drachenfels, leur courage et leur vigueur, prêts à les abandonner. Le cri de guerre de Roland fut répété par les échos des montagnes et porta l'effroi au sein des ennemis.

En ce moment, un chevalier se présente au milieu des combattants que la nuit avait complétement enveloppés de son ombre : le nouveau venu, renversé par un vigoureux coup d'épée, alla mesurer la terre où le poignard mit fin à ses jours. Les brigands fuirent en désordre, et les cris de victoire des hommes d'armes de Drachenfels firent retentir les montagnes; Roland poursuivit vivement les fuyards, mais quel spectacle, grand Dieu, s'offrit à ses regards à son retour! Les hommes d'armes de Drachenfels plongés dans un morne silence, et Hildegunde faisant retentir l'air des gémissements que lui arrachait la mort de son père, dont elle pressait le cadavre sanglant dans ses bras défaillants. Roland, oubliant tout autre soin, se précipita vers Hildegunde pour lui porter secours; mais il fut saisi d'un mortel effroi, lorsqu'à la lueur des flambeaux, il reconnut que le chevalier inconnu, auquel sa redoutable épée avait fait mordre la poussière, était le père de sa bien-aimée!

— Je suis son assassin, s'écria-t-il, en se précipi-

tant auprès du cadavre! Oh! mon Dieu, pardonnez-moi! Et toi, Hildegunde, mon crime trouvera-t-il grâce devant toi?— « Toi, Roland, l'assassin de mon père! » s'écria Hildegunde, en reconnaissant la voix de son amant. Et, en achevant cette exclamation, un profond évanouissement lui ravit l'usage de ses sens.

Mais le moment n'était pas encore arrivé où la mort devait se saisir de cette belle proie : Hildegunde, rendue à la vie, fut aussi rendue à la douleur que lui faisait éprouver la perte de ce qu'elle avait de plus cher au monde, et cela par la main de son amant, de celui que son père se plaisait à nommer son fils. Des pleurs abondants coulèrent de ses yeux et tempérèrent les premiers transports de son désespoir; mais une douleur muette et profonde s'empara bientôt de toutes les puissances de son âme, et lui fit prendre la résolution de renoncer au monde, à ses joies, et même à son amant.

Roland, en apprenant de la bouche même de Hildegunde cette résolution funeste, mit tout en usage pour la ramener à d'autres sentiments; mais tous ses efforts, ses instantes prières, ne peuvent empêcher Hildegunde d'aller chercher, à l'ombre du cloître de *Nonnenwerth*, la paix de l'âme et la seule consolation qu'elle pût espérer dans ce monde.

— Je penserai à toi dans mes prières, mais j'oublierai ce que tu fus pour moi, lui dit Hildegunde; dans la paisible cellule qui m'attend, je trouverai ce que le monde ne peut plus me donner : là, j'implo-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0124-0 DFG

rerai Dieu pour qu'il te pardonne ton crime involontaire, comme je te le pardonne moi-même.

Roland vit alors s'évanouir tout ce que l'avenir lui promettait de bonheur ; les murs d'un cloître et une étroite cellule renfermaient celle qui seule pouvait donner du prix à sa vie : les armes, les instruments de la chasse, furent repoussés loin de lui, et une sombre douleur s'étendit sur son château, jadis le théâtre de la joie et des plaisirs. Depuis le moment où l'aurore étendait son voile de pourpre à l'orient jusqu'à celui où le crépuscule annonçait le retour de la nuit, on le voyait assis sur un balcon, d'où la vue plongeait sur le paisible asile que la piété avait ouvert, dans l'isle de Nonnenwerth, aux pieuses filles qui renonçaient au monde pour se consacrer à Dieu. Un rapide sentiment de plaisir se peignait dans ses regards quand il parvenait à entrevoir Hildegunde, qui se montrait au milieu de ses compagnes, comme le lis pâle au milieu des fleurs du jardin.

Plusieurs mois s'écoulèrent ainsi ; un jour le son funèbre et mesuré de la cloche du couvent vint frapper ses oreilles : un noir et secret pressentiment lui disait que celle qui seule l'attachait encore à la vie, avait cessé d'appartenir au monde, et une larme vint encore une fois humecter ses paupières, depuis longtemps séchées par la douleur, lorsqu'il vit déposer, au sein de la terre, la dépouille mortelle de celle qu'il avait tant aimée. Depuis ce moment, ses regards restèrent constamment attachés sur la tombe silencieuse, que l'amitié des compagnes de Hildegunde

avait transformée en un riant jardin, orné des plus belles fleurs. Enfin, Dieu eut pitié des souffrances du pauvre chevalier, et on le trouva un matin, sans vie, les regards attachés sur la tombe de sa bien-aimée.

Les châteaux de Drachenfels et de Rolandseck sont depuis longtemps détruits; leurs ruines attestent seules leur existence passée. Sur la cime du Rolandseck subsistent cependant encore les restes du cintre d'une fenêtre, tapissée de lierre, où Roland passa de si tristes heures en contemplant la tombe d'Hildegunde; mais la chronique et la poésie célèbrent toujours, et célébreront, jusqu'à la postérité la plus reculée, les fidèles amours de Roland.

E. Weyden.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0126-1

LES

MUSICIENS BOSSUS

Le jour de saint Mathieu, l'an de notre Seigneur 1549, un pauvre musicien bossu rentrait à Aix-la-Chapelle, revenant d'un village, où il avait fait danser toute une noce. Encore étourdi du bruit de la fête, sans souci de l'heure, ni du lieu où il se trouvait, cet homme passait gaîment près de la cathédrale, lorsque la cloche sonna la deuxième heure de nuit; en même temps il entendit dans les airs un bruit semblable aux battements d'ailes de hiboux, de chauve-souris. Effrayé, il se dirigea en doublant le

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0127-7

pas, vers la rue des Maréchaux, pour gagner vivement sa demeure. Mais quel spectacle s'offrit à ses regards, en arrivant au parvis[1].

Tous les bancs des marchands de poissons brillaient de l'éclat d'une innombrable quantité de lumières. Les mets les plus exquis étaient servis dans des plats d'or et d'argent, les vins les plus rares pétillaient dans des vases de cristal; autour de ces bancs se trouvaient assises un grand nombre de dames, richement costumées, dont l'appétit faisait honneur au festin. Le bossu épouvanté se réfugia en un coin, car alors il se rappela, plein d'une secrète horreur, la nuit des quatre-temps, et les ébats des sorcières. Mais il était trop tard. Une dame assise près de l'endroit où il s'était blotti, le conduisit vers la table. — Ne crains rien, lui dit-elle, et fais entendre les sons d'une musique joyeuse, nous serons reconnaissantes des peines que tu te donneras.

En achevant ces mots, la dame présenta au bossu une coupe d'un vin parfumé; celui-ci la vidant jusqu'à la dernière goutte, se sentit tout à fait ranimé; et, prenant son violon, il commença à en faire gaîment vibrer les cordes.

En ce moment, les tables furent mises de côté, et les dames, parmi lesquelles le bossu crut reconnaître quelques-unes des plus distinguées de la ville, se levèrent à la fois, et se mirent à danser. Ce mouvement devint insensiblement de plus en plus vif, et,

[1] Marché aux poissons.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0128-3

comme entraîné lui-même par une force invisible, notre musicien faisait voler l'archet de manière à lui faire craindre de briser les cordes de son violon. Toutefois les couples joyeux continuaient à pirouetter, alors que le musicien passait involontairement d'un mode à un autre, et cela de façon si bruyante qu'il lui semblait parfois qu'un orchestre entier était placé derrière lui. Au moment où la cloche sonna une heure moins un quart, tous les danseurs s'arrêtèrent comme épuisés de fatigue. Le musicien ne sachant s'il devait ou non se retirer, demeurait immobile à sa place, quand la même dame, qui déjà lui avait adressé la parole, lui dit : « Brave ménestrier, tu nous as divertis de ton mieux, tu vas être récompensé. » En achevant ces mots, elle le dépouilla de son habit, et avant qu'il fut revenu de sa surprise, lui enleva sa bosse d'un tour de main. Quel fut l'étonnement du pauvre musicien de se sentir tout à coup débarrassé du poids incommode qui pesait sur ses épaules; pénétré de la plus vive reconnaissance, il allait se jeter aux genoux de sa bienfaitrice, quand une heure sonna : les lumières, les tables et les dames disparurent au premier son de cloche, et le musicien se retrouva seul au milieu des ombres de la nuit. Il porta la main à son dos, car il croyait encore avoir été dupe d'un songe, mais sa joie fut bien plus grande encore, lorsque réendossant son habit, il le trouva d'un poids inaccoutumé, ses poches étaient pleines d'argent; le ci-devant bossu, doublement heureux, s'empressa donc de regagner son logis.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0129-2

Cependant sa femme qui attendait impatiemment son retour, hésita à le reconnaître ainsi métamorphosé; il fallut, même, pour qu'elle se persuadât bien que c'était là son mari qu'il lui racontât son aventure nocturne. L'étonnement de la pieuse épouse fut au comble, et elle remercia le ciel de ce bonheur inattendu. Le lendemain, le violon, instrument d'une telle bonne fortune, fut suspendu sur l'image du patron du musicien, pour témoigner de cet événement jusqu'à la postérité la plus reculée.

La singulière aventure de notre musicien excita l'envie dans le voisinage; et parmi ces curieux se faisait surtout remarquer par ses propos envenimés, certain autre ménestrier, bossu comme il était naguère. La pensée du bonheur de son ci-devant confrère, ne lui laissait de repos ni jour ni nuit; et son unique ambition était de chercher un moyen de l'égaler et même de le surpasser s'il était possible. Il se mit donc à s'exercer sans relâche sur son violon, et, la veille du jour de saint Gérard, il se rendit à minuit sur le parvis. Il trouva la même réunion que celle qui avait eu lieu l'année précédente, il fut de même invité à faire danser la mystérieuse compagnie. Mais quelle différence! à peine plein de confiance en son talent, eut-il préludé, et les dames venaient-elles de se mettre en place pour la danse, que son violon, au lieu d'un air joyeux, fit entendre un accord funèbre; les sons que rendait son instrument devinrent insensiblement même si tristes et si lugubres, qu'un sifflement infernal se fit entendre. Tou-

tefois l'insensé, persuadé de la mélodie de ses accords, continuait à faire vibrer vigoureusement les cordes de son violon. Et la danse une fois finie, se flattant de recevoir une plus belle récompense que son rival, notre bossu ôta sans façon habit et veste, et s'approcha de la table. — Ah! ah! noble dame, dit-il en ricanant à la dame, richement parée, qui présidait le festin, croyant la reconnaître d'ailleurs pour la femme du bourgmestre, que dirait monsieur votre mari s'il vous surprenait à cette fête de manche à balai? Je vous prie, au surplus, ma chère dame, de ne pas me faire attendre plus longtemps ma récompense, la nuit est froide, et je tremble de tous mes membres. Vous aurez, je l'espère, trouvé mon jeu bien supérieur à celui de cette mazette qui vous a, l'an dernier, écorché les oreilles!—Pour toute réponse, la dame saisit un plat d'argent, dans lequel la bosse de son camarade avait été conservée et la lui appliqua sur la poitrine; notre envieux, maintenant bossu par devant et derrière, pouvait à peine en croire ses yeux; et lorsqu'au premier son de cloche toute l'apparition se fut évanouie, il ne lui resta plus qu'à retourner chez lui bien triste et bien penaud, avec sa double bosse.

Le pauvre diable traîna pendant de longues années, cette double bosse, fatale récompense de sa basse jalousie; et les vieillards de son temps, en le voyant passer, ne manquaient jamais de raconter son histoire à leurs enfants.

Alfred Reumont.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0131-9

Le

FOSSÉ DE LA POULE

Non loin du donjon de Windeck, se trouve une métairie appelée le *Fossé de la Poule*. Entre des vignes riantes et de grands et sombres marronniers, vous pourriez reconnaître encore les vestiges d'un fossé qui ceignait jadis le rempart du château. A l'époque où le doyen du chapitre métropolitain de Strasbourg était prisonnier à Windeck, une femme fort âgée demeurait en bas, au fort du Loup, habitant une cabane couverte de mousse; les gens du pays l'appelaient la petite femme de la futaie. Elle connaissait beaucoup de choses cachées, notamment

les vertus secrètes des plantes et des simples; les bêtes féroces de la forêt ne lui faisaient aucun mal; au contraire, elles semblaient obéir à sa voix. Toute sa richesse consistait en quelques poules blanches d'une grosseur extraordinaire qui erraient çà et là dans la futaie.

Un jour que la vieille était assise devant sa cabane, deux jouvenceaux, beaux comme le jour, vinrent à passer par là. Ils étaient tristes, fatigués; ils demandèrent le chemin du château. La vieille leur fit un doux accueil, et leur offrit pour collation, du pain, du laitage et des fruits. Le plus jeune des deux, âgé de treize ans, mangea de fort bon appétit, mais l'autre, qui pouvait avoir de dix-sept à dix-huit ans, tout chagrin, tenait sa pomme dans sa main et ne mangeait pas, et des larmes coulaient de ses yeux. Toutefois chercha-t-il à les dérober; et dans cette intention il alla se laver le visage dans une petite source qui coulait, non loin de là, des fentes d'un rocher. Semblables à la fleur qu'a rafraîchie la rosée, ses joues brillèrent alors de l'incarnat de la jeunesse, et la petite femme de la futaie, après avoir jeté sur lui un regard à la fois doux et pénétrant, lui dit : Tu n'es assurément pas un garçon, mais une jeune fille. Cependant ayez tous deux confiance en moi, mes enfants, et dites où demeurent vos parents? que venez-vous chercher à Windeck!

Les deux enfants se prirent à pleurer, et le plus âgé répondit.

« Il est vrai que je suis une jeune fille; j'ai nom

Imma d'Erstein, et voici mon frère. Notre oncle, le doyen du chapitre de Strasbourg, nous a élevés comme un père, et, maintenant, il est prisonnier là-haut dans ce donjon, et nous allons prier le seigneur châtelain de le rendre à la liberté. »

— Est-ce que vous lui portez une rançon? demanda la vieille.

— Ah! reprit avec simplesse la jouvencelle, en tirant de son sein une croix en diamants : hélas! voilà tout ce que je possède; mais nous prierons le châtelain de Windeck de nous garder pour otages jusqu'à ce que notre oncle ait acquitté sa rançon.

— Eh bien! alors, c'est moi qui rachèterai le doyen, répliqua la petite femme de la futaie, en relevant les boucles de cheveux qui retombaient sur le visage d'Imma d'Erstein. Écoutez-moi, mes enfants; les Strasbourgeois se mettront, au premier jour, en marche pour assiéger le donjon. Encore cette nuit, j'ai surpris deux espions qui se tenaient cachés dans le hallier. Ils ont bien exploré la situation du donjon, et surtout son côté faible, là-haut à la sapinière, où s'élève la croix en pierre du mort. Allez trouver sir Reinhard, le jeune chevalier de Windeck, et dites-lui de faire creuser en toute hâte un fossé profond, d'y travailler aujourd'hui même, car je crains que l'ennemi ne l'attaque cette nuit.

— Mais alors le chevalier mettra-t-il notre oncle en liberté? demandèrent les enfants.

— Oui; car je vais vous donner une rançon, répondit la vieille. En disant ces mots, elle frappa

dans ses mains, et, de toutes parts, ses poules blanches arrivèrent en volant. Elle en prit une, la donna à Imma, et lui dit : « Porte cette poule au chevalier Reinhard de Windeck, afin qu'il rende la liberté au doyen d'Ochsenstein. »

Les enfants regardèrent la petite femme avec stupéfaction. — Faites ce que je vous dis, continua celle-ci. Aujourd'hui, dès que le soleil sera couché, le chevalier devra placer la poule près de la croix, là où les ennemis veulent effectuer leur attaque. Il n'a point assez de bras au château pour faire creuser le fossé large et profond qui peut seul le sauver; mais ma bonne poule en fait son affaire. En proférant ces derniers mots, elle passa doucement la main sur la poule, puis, à voix basse, lui donna ses instructions ainsi qu'il suit : « Écoute-bien ce que je vais te dire. Quand le jour baissera, quand la chouette hululera, tu creuseras la terre, la relèveras en talus, fouilleras jusqu'au cercueil du mort, jusqu'à l'épée du héros que la rouille ne ronge pas; va, et qu'avant minuit la besogne soit faite. »

Imma, en prenant la poule, sentit un frémissement involontaire; mais la vieille lui témoignait tant de bienveillance et de cordialité qu'elle gagna sa confiance. Son frère, loin de ressentir la moindre crainte, se réjouit du spectacle merveilleux que devait lui donner la poule. Ils avaient à peine gravi la moitié de la montagne, sur la cime de laquelle s'élevait le donjon, qu'ils rencontrèrent un jeune chevalier. Il avait un port noble, et quoique son air grave et sé-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0135-1

vère intimidât la jouvencelle, cependant elle fut bientôt rassurée par le doux son de sa voix.

Aux questions diverses qu'il lui fit pour savoir qui ils étaient et pour quel motif ils se rendaient à son château, Imma répondit :

« Noble chevalier, vous retenez prisonnier notre oncle, le doyen du chapitre de Strasbourg. Il est aussi notre père, car nous sommes orphelins ; c'est pourquoi nous vous prions de lui rendre la liberté et de nous garder en otages. »

Le chevalier ne put cacher son émotion. Il examina les enfants l'un après l'autre, puis son regard s'arrêta involontairement sur la poule blanche que portait Imma. Celle-ci rougit et lui conta, de son mieux, tout ce qui avait rapport à cette aventure.

Le châtelain de Windeck l'écoutait fort attentivement. Ses regards devinrent de plus en plus scrutateurs, et la jeune fille fut visiblement troublée. Ses paroles étaient embrouillées ; son frère s'en aperçut et voulut aider sa mémoire.

— Imma, ce n'est pas comme cela que la femme a dit.

A ces mots, Imma rougit comme si le feu lui était monté au visage. — Noble bachelette, reprit le chevalier, vous êtes venue en ces lieux sous la conduite de Dieu, et vous serez ici sous la protection de mon bras, et vous vous en retournerez dès qu'il vous plaira. Maintenant venez, et préparez à votre oncle une joyeuse surprise.

Pendant qu'Imma et son frère étaient près du

doyen, le chevalier fit les préparatifs de défense de son château. Il connaissait bien le côté faible à l'endroit de la sapinière, et, depuis quelques jours, il y faisait creuser un fossé. Mais, comme le temps pressait, le message de la petite femme de la futaie lui vint fort en aide.

Dès que les premières étoiles brillèrent au ciel, il porta la poule à la croix du mort, là où son grand-père avait été tué en combat singulier, et enterré. Au moment où la cloche sonna minuit, il retourna vers l'endroit; et, à son grand étonnement, il trouva un fossé large et profond avec un parapet; puis, à la lueur des étoiles, il vit briller l'épée de son grand-père qu'on avait placée dans sa tombe. La poule avait disparu.

Vers le matin, les Strasbourgeois arrivèrent en effet, divisés en trois détachements : ils étaient tout préparés à donner l'assaut; mais le fossé de la poule fit échouer leur entreprise, et ils furent forcés de se retirer avec une perte considérable.

Cependant Imma avait fait une grande impression sur le cœur du chevalier de Windeck, et, de son côté, la bachelette ne le voyait pas avec indifférence. Mais le doyen, prisonnier, ne voulait pas entendre parler de mariage; enfin, on en vint à tomber d'accord : Imma devint l'épouse du châtelain, et le doyen les unit dans la cathédrale de Strasbourg.

Le *Fossé de la poule* a conservé son nom, mais la tradition paraît s'en perdre de jour en jour.

A. Schreiber.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0137-2

Ulrich

— Ote-toi de devant mes yeux ! Rends grâces au ciel de ce que, par commisération pour ta femme et tes enfants, je ne te fais point partager le juste châtiment infligé aux autres brigands qui ont, comme toi, déshonoré le titre de chevalier ! Retourne dans ton castel ; mais malheur à toi, si je te retrouve jamais en faute ! Dès ce jour, je te défends de te parer du casque et des éperons ; j'ordonne que l'écu de tes ancêtres soit brisé ; et, puisque tu as été le *fléau*

du pays, tu en porteras désormais le terrible surnom, comme éternel souvenir de tes méfaits.

C'est ainsi qu'au sein de la diète de Francfort apostrophait d'un ton sévère, l'empereur Rodolphe de Habsbourg, certain chevalier qui, désarmé, les regards baissés vers la terre, attendait debout un arrêt bien autrement rigoureux que celui qu'on venait de prononcer contre lui.

Les remontrances et les menaces de l'empereur étaient demeurées sans résultat. Pour rétablir l'ordre dans l'empire, il se vit donc contraint de faire tomber tout le poids de sa colère sur les perturbateurs de la paix publique. Aux rives du Rhin, comme en d'autres contrées de l'Allemagne, les flammes qui s'élevèrent soudain des châteaux bâtis sur la cime des rochers, annoncèrent enfin la destruction de ces repaires de brigands, et plus d'un expia ses méfaits par la corde ou la hache. — « Ne cherchez point à arrêter le cours de la justice, disait l'empereur à ceux qui imploraient sa clémence en faveur de ces malfaiteurs; ceux pour lesquels vous m'implorez ne sont plus des chevaliers, mais de vils misérables qui oppriment les faibles, troublent la paix publique, foulent aux pieds les saintes lois de l'empire : le véritable chevalier respecte les lois, donne l'exemple des vertus, soutient la justice, n'offense personne et verse jusqu'à la dernière goutte de son sang pour la défense du faible, sans jamais souiller son nom par le meurtre et le pillage. Cessez donc de m'importuner de vos prières en faveur de scélérats qui,

fussent-ils comtes ou ducs, n'échapperont pas à la peine qu'ils ont encourue, aussi vrai que je suis leur juge ? »

A peine l'empereur eut-il cessé de parler que Bligger de Steinach sortit des rangs des nobles qui entouraient le souverain, s'éloigna en silence, sans oser lever les regards vers son prince, ni jeter les yeux sur son écu et son épée qui gisaient brisés à ses pieds : il quitta la ville, suivi d'un seul varlet, pour retourner à son castel qui dominait le petit village de Steinach du haut d'une de ces sombres montagnes qui retrécissent le cours du Necker.

Pas un bateau, venant de Heilbroun, ne pouvait descendre la rivière, pas un voyageur se rendre à Heidelberg sans être arrêté, pillé par Bligger et ses suppôts. Lorsqu'il eut enfin poussé les choses à la dernière extrémité, les villageois s'armèrent, s'emparèrent de sa personne et le livrèrent, pieds et poings liés, à l'empereur. Bligger fut du petit nombre de ceux qui échappèrent à la hache du bourreau. Depuis ce jour, soit honte de sa vie passée, soit crainte de voir se réaliser la menace de l'empereur, Bligger se convertit. Les pillages cessèrent et tout devint paisible dans ce castel, dont naguère on n'osait contempler les donjons sans terreur. Toutefois, le surnom donné par le peuple à Steinach, et qu'avait confirmé l'empereur, lui resta ; et on ne le nomma plus que le *Fléau du pays*.

Plusieurs années s'étaient écoulées depuis cet événement : Bligger, entouré d'enfants brillant de santé

et de jeunesse, avait vu ses cheveux blanchir; son fils, Ulrich, venait d'atteindre l'âge de l'adolescence : il ressentait vivement le déshonneur dont les méfaits de son père avaient flétri sa famille : les nobles des environs évitaient sa rencontre; le château de Schadeck, sa résidence, restait déserte. Ulrich ne supportait cet isolement qu'avec une affliction bien vive : il avait été instruit dans toutes les pratiques de la chevalerie; il brûlait du désir d'acquérir de la gloire; mais cette occasion ne se présentait pas, car tout le monde fuyait le Fléau du pays; et le fils de l'homme, que Rodolphe avait déclaré déshonoré, ne pouvait espérer jamais ni le titre ni les droits de chevalier. Ulrich tomba dans une profonde mélancolie : on le vit passer souvent des jours entiers sur le donjon du château, d'où la vue plonge dans le vallon : il avait appris la musique et cherchait parfois à faire diversion à ses tristes pensées par ses chants; mais l'écho seul de la montagne répondait à sa voix plaintive.

Enfin, n'étant plus maître de dompter les élans de son âme, et cette soif ardente de gloire qui le dévorait, Ulrich quitta secrètement un jour le toît paternel, suivi d'un seul domestique. Ses excursions le menèrent dans les fertiles plaines de la Souabe : inconnu dans cette contrée, il cacha son nom, sa naissance; mais son air noble, ses manières distinguées, lui valurent un gracieux accueil dans un grand nombre de châteaux : il apprit ainsi à connaître le pays et les hommes; partout il se fit des amis. Un long

temps fut employé à ces voyages : le hasard lui fit un jour rencontrer un de ses compatriotes ; il ne s'en fit pas reconnaître. Celui-ci lui apprit que Bligger, le *Fléau du pays*, venait de mourir, et que son château n'était plus habité que par des femmes, son fils unique ayant subitement disparu, sans avoir donné depuis lors de ses nouvelles. Ulrich prit alors la résolution de reconquérir, par de nobles exploits, l'honneur que son père avait perdu par ses excès.

Cet élan religieux et guerrier, qui, durant un siècle, avait fait courir les peuples de l'Europe vers l'Asie, n'était pas éteint encore, malgré le peu de succès des premières croisades ; déjà les croisés songeaient moins au salut de leur âme qu'aux honneurs, aux richesses, lorsqu'ils faisaient à main armée le pèlerinage de Jérusalem ; on ne voyait plus de princes tels que les Conrad, les Frédéric, les Richard, les Godefroy à la tête des nouveaux croisés ; toutefois, quelques nobles chevaliers se réunirent entre eux pour faire une croisade nouvelle. L'occasion parut favorable à Ulrich ; il la saisit avec empressement et se joignit à la première troupe qui prit le chemin de la Terre-Sainte ; il entraîna même, par son exemple, un grand nombre de croisés à sa suite.

« Quel est ce brave guerrier qui, de retour de l'Asie, où il s'est signalé par maints exploits, est admis devant l'empereur? » Chacun, de toutes parts, se faisait cette question, car personne ne connaissait cet homme à la noble figure, brunie par le soleil du midi,

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0142-0

à l'air distingué. On ne voyait sur lui ni collier, ni insigne de chevalerie : son écu était noir et simple comme le reste de son armure; parmi les trophées apportés par ces braves de la Terre-Sainte, il en était un, mais hideux, effrayant : c'était la tête du chef des infidèles mis à mort sous les murs de Smyrne, par la redoutable épée de l'inconnu.

L'empereur, d'un ton plein d'affabilité, fit approcher l'inconnu de son trône : « Ulrich de Steinach, dit-il, tu as réparé par une conduite sans reproches, par un courage chevaleresque, les torts de ton père : tu as voulu demeurer inconnu jusqu'à ce que tes nobles exploits eussent enfin lavé la tache dont ton nom était souillé, je crois donc de mon devoir de te rendre ce que Rodolphe, mon prédécesseur de glorieuse mémoire, s'était vu jadis forcé d'enlever à Bligger de Steinach : mets un genou en terre, et reçois l'accolade de chevalier. »

Ulrich plia le genou devant l'empereur, et se releva annobli de nouveau de la main de son souverain; tous les assistants prirent le plus vif intérêt à cette scène touchante. Ulrich ne fit pas un long séjour à la cour : il retourna à sa vallée du Necker où il avait passé si tristement les jours de sa jeunesse. Il y vécut en paix, considéré des nobles et du peuple, qui rendirent constamment justice à ses vertus et aux éminentes qualités qui le distinguaient. Une vierge, de noble race, lui donna son cœur et sa main, et le rendit père de nombreux enfants : il plaça dans ses armes la tête du Sarrazin tombé sous ses coups; il y

joignit une harpe, en mémoire des jours mélancoliques de sa première jeunesse : il conserva en même temps le surnom de *Fléau du pays*, qu'il a transmis à ses descendants.

Alfred Reumont.

A. Rethel inv. X. Steifensand i. Ddorf sc.

LORELEY.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0146-2
DFG

LORELEY

Le Rhin, entre Wesel et Saint-Goar, bouillonne avec fracas sur les roches et bancs de sable, dont son lit est semé en cet endroit; une masse de rocs gigantesques, qui bordent ses rives en se rapprochant toujours de plus en plus, semble vouloir, mais en vain, lui fermer le passage que ses flots ne franchissent qu'avec courroux. Aussi n'est-ce pas sans un secret effroi que le batelier, même le plus expérimenté, navigue en ce parage; parvenu en ce lieu, vous le voyez joindre ses mains, adresser une fer-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0147-8

vente prière au ciel. L'étranger, que le bateau à vapeur amène au milieu de ce labyrinthe de rochers, éprouve à son tour un frémissement involontaire.

Si, placé près du plus escarpé de ces rocs, vous élevez la voix, l'écho vous est renvoyé, mille fois répété avec un accent moqueur, car c'est là que réside la *fée Lore*. On ne la voit plus, il est vrai, s'offrir aux regards sous la forme la plus séduisante; elle ne fait plus entendre ces sons ravissants dont le charme fit jadis un si grand nombre de victimes; là, stationnent quelques barques de pêcheurs; quelquefois encore ces hommes, bons et crédules, au retour d'une pêche abondante, vous renouvelleront le récit des charmes décevants de la *fée Lore* et des malheurs sans nombre que ses appas séduisants ont causés; mais le fait est que personne ne l'a vue, et qu'elle est depuis longtemps exilée au fond du Rhin; car c'est dans les flots de ce fleuve qu'elle rencontra celui qui fit le premier battre son cœur et l'ouvrit à l'amour.

Le comte Palatin du Rhin se voyait avec bonheur revivre dans son fils unique, qui surpassait en beauté, en force, en agilité, toute la jeunesse de la vallée. La fée Lore aperçut un soir ce jeune homme, alors que, sous la conduite de son précepteur Walter, il se baignait dans le Rhin et fendait, d'un bras vigoureux, les ondes que la lune éclairait de sa pâle lumière; Lore se disposait à faire entendre ses chants doucereusement perfides, puis à se montrer à ses regards dans tout l'éclat de sa beauté; mais, pour la première

fois, la compassion trouva place en son cœur, quelque vif désir qu'elle eût d'avoir ce beau jeune homme en sa puissance.

On fut bien longtemps sans entendre parler de la fée Lore : les pêcheurs pouvaient désormais aborder, sans crainte, les lieux qui promettaient la plus riche pêche ; en un mot, la fée Lore était tout à fait oubliée. Cependant, le fils du comte palatin avait un bonheur constant dans tout ce qu'il entreprenait : les chevaux les plus fougueux, les plus indomptables, devenaient, sous sa main, doux comme des agneaux : ils le portaient à travers les rochers et les fondrières que nul cavalier, même le plus intrépide, n'eût osé franchir. Ses flèches atteignaient l'aigle au point le plus élevé de son vol ; les faucons, qu'il dressait, étaient les plus audacieux et les plus fidèles : aucun gibier n'échappait à ses meutes, et quand, dans ses courses, il se dirigeait sur le rocher où la fée avait établi sa résidence, des sons d'une merveilleuse douceur se faisaient tout à coup entendre ; en suivant la direction, il ne manquait jamais de rencontrer un gibier qui tombait sous les coups de sa lance, ou qu'atteignait une de ses flèches.

Etait-il altéré, une source s'offrait à sa vue là où il n'en avait jamais vu, ou bien un lit de fraises vermeilles l'embaumait de leur parfum là où on n'était accoutumé à ne rencontrer que des plantes sauvages.

Rarement il lui arrivait, quand accablé de fatigue le repos lui était devenu nécessaire, de ne pas rencontrer, pour rafraîchir ses sens, une jolie grotte ta-

pissée de mousses. Souvent alors il croyait entendre au loin une musique mélodieuse, qui lui procurait un doux sommeil.

Un soir notre chasseur s'égara d'aventure, en suivant, pour gagner le château de son père, un chemin qu'une longue habitude lui rendait cependant bien familier : il avait beau escalader les rochers pour se rapprocher du fleuve, chaque pas qu'il faisait semblait l'en éloigner : tantôt le bruissement des vagues, tantôt le son d'une harpe frappaient ses oreilles : les sons qu'il tirait de son cor, pour appeler ses compagnons de chasse, lui étaient renvoyés par un écho moqueur. Enfin, après des peines infinies, il parvint à gravir un roc élevé, espérant de ce point découvrir le fleuve; mais, parvenu sur la cime de ce rocher, il fut ébloui d'une clarté semblable à l'aurore, et quelle fut sa surprise en voyant devant lui une jeune beauté qui surpassait en attraits tout ce qu'il avait vu jusqu'alors : un voile léger couvrait sa figure, l'inconnue lui souriait, et ce sourire semblait lui promettre la jouissance de tout ce que la volupté a de plus enivrant ; le jeune chasseur avait déjà fait un pas au-devant de la beauté qui l'avait charmé, quand il se rappela soudain tout ce qu'il avait entendu raconter de la *fée Lore*; il fit dévotement le signe de la croix ; et à l'instant même la lumière disparut; et, comme se réveillant d'un rêve fantastique, il se trouva sur le chemin qui conduisait au château de son père.

Depuis ce jour, le souvenir de cette délicieuse apparition ne cessa d'obséder le jeune comte : éveillé

ou endormi, l'image de l'enchanteresse était toujours là devant ses yeux; maintes fois, il se rendit au rocher pour y voir une fois encore celle qui s'était emparée de toutes les facultés de son âme; mais toujours ce fut en vain; celle qu'il cherchait demeurait invisible; parfois seulement un chant mélodieux frappait son oreille; et, s'il en suivait la direction, il ne le conduisait que sur la piste d'un gibier qu'il dédaignait, n'ayant plus qu'une seule pensée, celle de la beauté qui captivait son âme. Walter devint le confident de son premier amour, et ce fidèle serviteur, hochant la tête à ce récit, fit à son jeune élève un effrayant tableau des dangers qui le menaçaient s'il se fiait à cette fée perfide : il énumérait tous les seigneurs, tous les gentilshommes dont les perfides amorces de l'enchanteresse avaient causé la perte. Mais rien ne pouvait effacer l'image de *Lore* du cœur du jeune comte.

Ce fut avec une joie bien vive que Walter apprit que son élève devait se rendre, prochainement, à la cour impériale pour y gagner ses éperons; quelques jours plus tôt, le jeune comte eut hâté de tous ses vœux l'heure de ce départ. Enfin le jour fut fixé, et Walter, qui devait accompagner le jeune comte, ne douta pas que son élève ne brillât entre tous les gentilshommes réunis à la cour du monarque allemand : mais celui-ci ne partageait pas cette joie, et l'idée d'abandonner les rives du Rhin, sans avoir revu l'idole de son cœur, lui causait un chagrin mortel. Walter remarqua la tristesse du jeune homme, lui

seul en connaissait la cause, mais il n'était point en son pouvoir de la bannir. Enfin, la veille même de son départ, le jeune comte le supplia si instamment de l'accompagner à une partie de pêche sur le Rhin, qu'il ne put s'y refuser, bien qu'un noir pressentiment le poursuivît et que l'idée de la *fée Lore* le fît frémir.

C'était par une belle soirée de mai : une verdure nouvelle parait la terre, une légère brise d'orient glissait sur les ondes du fleuve ; tout dans la nature semblait saluer le retour du printemps. Le jeune comte poussa insensiblement son bateau vers les rochers, sans que Walter, uniquement préoccupé du riche butin qu'ils venaient de recueillir, s'en aperçût. Mais quand la lune, s'élevant au-dessus de *Ley*, commença de répandre sa douce lumière sur les eaux, trop tard il reconnut le danger où l'ardeur de la pêche l'avait entraîné : — Monsieur, s'écria-t-il en laissant tomber son filet, ne voyez-vous pas Lore-Ley ! de grâce, ramons en toute hâte vers l'autre rive ! Mais le jeune comte, les yeux attachés sur le sommet du roc que la lune éclairait, demeura sourd à sa voix. En ce moment un doux murmure se fit entendre sur les eaux; et, sur la cime du rocher, apparut la beauté dont le souvenir l'enivrait depuis si longtemps : toute la nature parut alors se confondre en un sentiment de volupté indéfinissable, quand la fée fit entendre sa douce voix, et, qu'étendant les bras, elle sembla les ouvrir à son bien-aimé pour le presser sur son sein. Le jeune comte demeure comme

fasciné ; Walter ne peut plus articuler une seule parole ; et, cependant, la nacelle glisse légèrement sur l'onde, elle s'approche de plus en plus du Ley, dont les flots battaient les flancs couverts d'écume : une vague terrible s'élève tout à coup, qui enveloppe la nacelle : étourdis par une mélodie perfide, éblouis par l'éclat d'une beauté plus perfide encore, ils ne s'étaient point aperçus du danger au-devant duquel ils couraient.

Une vague jeta soudain Walter sur la rive opposée, et lorsqu'il reprit ses sens, il lui sembla sortir d'un long rêve. Il appela à grands cris le jeune comte, mais l'écho du rocher répondit seul à sa voix, et il reconnut que ce qu'il avait pris pour les terreurs d'un songe, était une affreuse réalité. Des larmes amères coulèrent des yeux du vieillard ; quel message de mort allait-il porter au malheureux père ? pourquoi les flots ne l'avaient-ils pas choisi de préférence pour victime. Enfin il reprit courage, se présenta devant le comte, et lui annonça le malheur affreux qui l'avait frappé. Dans le premier moment d'amère douleur, ce malheureux père resta muet, pas une larme n'humecta sa paupière ; mais, après quelques moments de silence : « Celui qui me livrera cette infernale fée, morte ou vive, s'écria-t-il, recevra de moi une récompense toute royale ! »

— Ah ! monsieur le comte, dit Walter, accordez-moi la grâce de diriger cette périlleuse entreprise, dussé-je y perdre la vie.

Le comte lui fit signe de le laisser seul.

Le lendemain soir, au moment où la lune commençait à éclairer l'horizon, les hommes d'armes du comte palatin se mirent en campagne, ayant Walter à leur tête, pour chercher à découvrir la fée. Tout le Ley fut investi, et Walter, avec les plus déterminés de sa troupe, s'établit sur la cime du rocher. Bientôt Lore parut avec toute la beauté d'une belle nuit de mai.

— Au nom de Dieu, s'écria Walter, suivez-moi, la fée n'aura aucun pouvoir sur nous en invoquant ce saint nom! Mais les jeunes soldats demeurèrent comme pétrifiés à la vue de la fée. — Qui cherchez-vous ici, leur dit Lore? — Toi, sorcière maudite, répondit Walter, et, se signant, il marcha vers elle en lui criant de nouveau: « Où est le jeune comte? » La fée, pour toute réponse, montra le fleuve dont les flots, battus par la tempête, s'élevaient contre le rocher. En ce moment de sombres nuages voilèrent la lune et les étoiles, la fée seule parut éclairée, quand toute la nature était ensevelie dans les ombres d'une nuit profonde : le vent soufflait avec violence, les flots s'élevaient avec fureur contre la rive du fleuve.

Walter lui-même, par un mouvement involontaire, recula d'effroi.

Alors la fée jeta dans le fleuve le brillant collier qui ornait son cou, et les flots s'apaisèrent aussitôt. On vit les perles, détachées du collier, flotter comme une vaste couronne sur le fleuve, dont les eaux avaient pris l'immobilité d'une glace; ensuite elle déploya en l'air son voile qui brilla de l'éclat d'un ciel étoilé;

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0154-7

puis, faisant entendre sa douce voix, elle conjura les flots : soudain deux vagues énormes s'élevèrent jusqu'à elle; elle se plaça en chantant sur ces vagues qui, s'abaissant peu à peu, la descendirent mollement jusqu'au fond du fleuve : le voile s'enfonça de même lentement dans les ondes, répandant au-dessus de la fée une douce clarté, semblable à celle d'un ciel étoilé; cette lumière dura jusqu'à ce que Lore eut entièrement disparu.

Walter crut apercevoir dans les flots le jeune comte qui recevait Lore dans ses bras, et disparut avec elle. Aucun mortel n'a revu la fée depuis cet événement; mais, de nos jours encore, aucun batelier n'approche sans crainte du rocher où elle avait fixé sa résidence.

E. Weyden.

LE TEINTURIER

Dans une petite ville de la forêt noire, appelée Miltau, s'est passée une histoire qui rappelle celle de Roméo et Juliette.

Il vivait, dans cette ville, un peintre qui ne manquait pas de talent. Il avait une fille unique qu'il faisait élever avec beaucoup de soins, afin de la rendre digne de la main d'un grand seigneur. Il arriva qu'un teinturier se présenta au père pour demander sa fille en mariage. Mais le peintre ne sachant pas que le jeune couple s'aimait déjà, la lui refusa, sous le pré-

texte que sa fille était trop jeune encore. Le jeune homme résolut donc, en attendant, de partir pour l'étranger, afin de se perfectionner dans son art. Il laissa à son amante un médaillon en or, comme gage d'une fidélité éternelle, et lui promit de revenir avant que le temps de son exil fût expiré; puis, il alla prendre congé du peintre qui, satisfait de se défaire à si bon marché de ce prétendant, l'accompagna un bon bout de chemin, en lui réitérant sa fausse promesse.

Deux ans se passèrent ainsi. Le peintre avait tout à fait oublié le jeune homme, lorsqu'il se présenta un aspirant à la main de sa fille. C'était un homme veuf, sur le retour de l'âge; mais il possédait une immense fortune, et croyait gagner facilement le cœur de la jeune fille, en étalant devant elle la pompe de ses richesses. L'artiste l'eût volontiers agréé pour gendre, mais sa fille ne voulut pas en entendre parler. Cependant, il parvint à vaincre sa résistance à force de prières et de menaces : la jeune fille était trop timide, avait trop de religion pour s'opposer ouvertement à la volonté de son père. Mais celui-ci devait bientôt s'en repentir.

Du moment où elle eut prononcé le « *Oui* » fatal, elle tomba malade, et, malgré le secours des médecins son mal empirait tous les jours : car c'était son âme qui souffrait : son parjure lui suscitait des remords cuisants, et elle n'avait personne à qui communiquer ses peines ; bref, son corps succomba, elle mourut entre les bras de son père et de son époux

La même nuit, son fiancé eut une vision. Il lui sembla voir sa bien-aimée pâle, défigurée, revêtue d'un drap mortuaire; elle lui tendait les bras, des torrents de larmes s'échappaient de ses yeux; le jeune homme se réveilla tout effrayé, bien résolu de partir à l'instant pour Miltau.

Mais il arriva trop tard. La tombe renfermait déjà le corps de sa fiancée.

Poussé par un désir immodéré de revoir du moins une fois encore les traits de son amante, il s'arme d'une pioche et d'une bêche, se glisse dans le cimetière, et, à la faveur d'une nuit obscure, se met aussitôt à l'œuvre. Bientôt il parvient au cercueil, le fait sortir de la fosse et l'ouvre. Tout à coup la nouvelle mariée, qui n'était que tombée en léthargie, se dresse sur son séant : « O mon Dieu! dit-elle, où suis-je? qui est-ce qui me tourmente encore? » — « C'est votre fiancé, répond son libérateur, celui qui vous a donné le médaillon. » A ces paroles, la pauvre femme se jette à son cou, en le remerciant tendrement de l'avoir arrachée à une mort affreuse. Mais comme elle était l'épouse d'un autre, il la prit par la main et la reconduisit à son mari. Longtemps il frappa à la porte du veuf avant qu'il s'éveillât. Dès que celui-ci eut ouvert, il lui dit : « Je vous ramène votre femme du tombeau; soyez heureux avec elle! »

Ces paroles, cette apparition inattendue, firent évanouir le nouveau marié qui mourut la nuit même, mais cette fois-là sérieusement.

La jeune veuve, plus belle que jamais, passa son

année de deuil dans la retraite; puis, elle épousa celui qui lui avait sauvé la vie.

Cette histoire est racontée tout simplement d'après une chanson nationale, chantée encore dans la contrée où cet étrange événement eut lieu.

SIMROCK.

LA CATHÉDRALE

D'AIX-LA-CHAPELLE

Qui n'a pas entendu parler de Charlemagne et de la cathédrale d'Aix-la-Chapelle ? De toutes les parties de l'empire, les plus habiles ouvriers furent appelés pour concourir à la construction du magnifique édifice que ce pieux souverain avait résolu d'élever en l'honneur de la mère du Sauveur, en un lieu qu'il préférait à tous les autres. Les palais de l'Italie durent contribuer à l'embellissement du nouveau tem-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0160-0

ple. Déjà l'édifice surpassait en élévation les monuments d'alentour ; déjà l'on prévoyait l'époque de son achèvement, quand on reconnut avec effroi que les fonds consacrés à cette œuvre se trouvaient presque épuisés. Des guerres longues et dispendieuses avaient tari le trésor ; on ne savait donc à quel expédient avoir recours. Déjà grand nombre d'ouvriers avaient été congédiés ; les habitants voyaient avec chagrin diminuer chaque jour la quantité des mains employées à ces travaux, les fosses à chaux restaient vides, les superbes colonnes, amenées à si grands frais, gisaient couchées par terre.

Un jour un inconnu se présente, et demande à être conduit près des magistrats ; il est admis devant les chefs de la ville, qui lui demandent l'objet de sa visite. — « Je viens, répondit-il, vous offrir l'argent nécessaire pour achever la construction de votre église. » A ces mots, les pieux Aixois auraient volontiers baisé les pieds de l'étranger s'il l'eût permis ; ils acceptèrent donc cette offre avec mille remercîments, en demandant toutefois à l'étranger quelles garanties il exigeait et quelles seraient les conditions du remboursement.

— « Je ne demande pas de remboursement, reprit l'inconnu. » En entendant ces paroles, les magistrats furent frappés de stupéfaction, car, en ce temps-là, un pareil désintéressement était chose inouïe ; mais leur surprise fut bien plus grande encore, lorsque le mystérieux étranger ajouta : « La seule condition que je vous impose, est que l'âme du premier qui

pénétrera dans l'église, une fois bâtie, me soit dévolue. » Alors les magistrats comprirent de suite à qui ils avaient affaire : ils étaient prêts à faire le signe de la croix ; un *asperge Satanas* errait sur plus d'une lèvre ; mais les plus sages d'entre eux réfléchirent qu'une si belle occasion d'achever leur église, sans frais, sans obstacle, se représenterait difficilement ; cette réflexion réprima soudain toute l'indignation qui allait se manifester : cependant l'étranger, sans changer de visage, regardait fixement les municipaux ; ceux-ci dans leur consternation répondirent, en balbutiant, qu'ils demandaient quelque temps pour réfléchir à cette proposition : alors l'étranger se retira, annonçant qu'il reviendrait le lendemain pour savoir leur détermination.

Il paraît que les Aixois avaient, il y a dix siècles, déjà au plus haut degré la manie de bâtir ; en cette circonstance, leur passion l'emporta sur les scrupules de conscience. Le pacte avec l'individu anonyme, mais non plus inconnu, fut donc conclu, et, le même jour, les caisses de la ville se trouvèrent remplies d'or. Cette monnaie portant l'empreinte de l'empire, personne ne fit difficulté de la recevoir en paiement ; on n'en fit guère plus pour dépenser avec prodigalité cet argent si facilement acquis ; en effet, cette profusion ne faisait tort ni à l'empereur, ni au peuple. Les travaux furent repris avec une ardeur nouvelle : bientôt la coupole s'éleva dans les airs, et l'édifice en vint à son entier achèvement ; on n'eut bientôt plus qu'à songer à sa dédicace. Mais alors se

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0162-1
DFG

présenta un embarras auquel on n'avait pas assez songé; personne n'était disposé à franchir, le premier, le seuil périlleux du nouveau temple, l'étranger n'avait plus reparu, il est vrai, depuis sa dernière entrevue avec les magistrats; mais on ne doutait pas qu'il ne revînt à point, pour recevoir le prix du service qu'il avait rendu. Les principales autorités civiles et religieuses délibérèrent de nouveau, et l'on ne parvenait point à trouver un moyen de sortir d'embarras; enfin survint une idée étrange et lumineuse. La cérémonie de la dédicace avait été fixée au jour des Rois de l'an 804, et le pape Léon était venu tout exprès à Aix-la-Chapelle pour inaugurer la consécration.

Le matin du jour de l'Épiphanie, les salles du palais impérial étaient remplies : le haut clergé, revêtu de ses vêtements sacerdotaux, et les princes de l'empire, avec leurs suites brillantes, s'y rendirent en grande pompe. Charlemagne avait échangé ses simples habits contre le riche costume impérial. Une foule immense se pressait sur la place de la cathédrale, mais tout le monde se tenait soigneusement à distance du grand portail. A peine osait-on y jeter les yeux, bien qu'il ne s'y montrât rien d'extraordinaire. En ce moment, un groupe de soldats s'avance d'un pas rapide; arrivés à une petite distance du portail, les voilà qui chassent devant eux et font entrer dans l'église un loup récemment pris dans les forêts d'alentour. Soudain un bruit terrible fait retentir les voûtes de l'édifice : le démon, vomis-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0163-7

sant feu et flamme, se précipite sur le loup et l'étrangle en un clin d'œil.

A ce spectacle, la multitude fait retentir l'air de ses cris de joie; et, au moment où Satan furieux s'éloignait en grinçant des dents, et poussant d'affreux hurlements, les cloches de la cathédrale se mirent en branle, et Charlemagne, accompagné du pape et de trois cent soixante-cinq évêques et prélats, fit son entrée solennelle dans le temple au chant des hymnes sacrées.

Cependant Satan, écumant de rage, s'était envolé sur les ailes d'un vent impétueux; il arriva près des côtes de la mer, en un lieu où les brisants soulevaient avec fracas l'onde écumante. Une pensée unique l'occupait : celle du tour sanglant que Charles venait de lui jouer; il prit donc la résolution d'exterminer d'un seul coup Charles, la cité nouvelle, et la belle cathédrale, qu'il avait aidé lui-même à construire, dans un espoir déçu depuis d'une manière si humiliante pour lui. Satan, tout en se livrant à ses noires idées, aperçut les vastes dunes qui bordaient la côte, et soudain une horrible pensée vint traverser son âme infernale : il voulut enterrer la ville entière et ses habitants sous une de ces dunes. L'exécution fut aussi prompte que la pensée : avec la rapidité de l'éclair, il se précipite de la hauteur où il planait vers la côte; en un clin d'œil, il arrache une des dunes que la mer avait mis des siècles à former, il la charge sur ses épaules, et prend ainsi le chemin d'Aix-la-Chapelle.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0164-2
DFG

Il paraît toutefois, qu'à la fin, Satan trouva cette manière de voyager incommode. La longueur de cette dune lui fit prendre la forme d'un bissac, de sorte que la portion qui pendait devant lui masquait au dernier point sa vue, et le faisait dévier de son chemin. Néanmoins il se remit sur la bonne voie, quand, d'un pied léger, il franchit la Meuse, se dirigeant vers le vallon d'Aix. Mais, en ce moment, un vent impétueux s'éleva, qui remplit tellement ses yeux de sable, qu'à peine pouvait-il voir à deux pas devant lui, et ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'il parvint à la vallée de Sœrs. Arrivé là, Satan rencontra une vieille femme, qui venait d'Aix, et qu'effrayait l'aspect de ce mont de sable ambulant et de son noir porteur. — Combien de chemin ai-je encore à faire, dit celui-ci, pour arriver à Aix? — La vieille devinant l'affreux dessein du prince des ténèbres, car elle l'avait aperçu lors de la construction de la cathédrale, et n'avait point oublié ses traits : — Ah! dit-elle malicieusement, vous vous êtes étrangement détourné de votre chemin, mon cher monsieur; regardez mes souliers : ils étaient tout neufs quand je quittai Aix; et, vous voyez, ils sont tout usés par la longueur de la route que j'ai parcourue.

A ces mots, Satan proféra un jurement qui fit trembler tout le vallon; la vieille, épouvantée, recula de vingt pas. — Je suis las de traîner ce fardeau, murmura le démon, bouillant de colère; les misérables échapperont aujourd'hui au châtiment que leur préparait mon juste ressentiment, mais, plus

tard, ils en sentiront les effets. — En disant ces mots, il jette à terre son fardeau de sable, et s'élève dans les airs en vomissant des flammes.

Ce fut la dernière fois que Satan se montra en personne à Aix, dont les progrès des lumières paraissent l'avoir banni. Il est pourtant des gens qui prétendent s'être aperçus quelquefois de sa présence secrète; mais on n'est pas précisément d'accord sur le costume qu'il adopte pour faire, de nos jours, ses secrètes apparitions.

C'est ainsi qu'Aix fut sauvé par la ruse d'une vieille femme. Vous voyez encore la montagne en question s'élever près d'une des portes de la ville; cette montagne est un but fréquent de promenades pour les habitants, qui vont jouir là d'un bon air et d'une vue magnifique, ne se doutant guère du danger dont elle avait menacé leur cité. Le vallon qui sépare le mont *Loosberg* du *Sanks-Salvator* (Saint-Sauveur) est le résultat tout naturel de la violence avec laquelle Satan se débarrassa de son fardeau, lequel, en tombant, se partagea, et produisit les deux montagnes et le vallon qui les sépare.

Si, d'une part, le portail de la cathédrale, ayant nom *Porte du Loup*, et près de laquelle on voit une figure de loup taillée en pierre, consacre la mémoire de cette singulière victime, le nom de *Loosberg* rappelle au voyageur qu'une femme se montra, un jour, plus fine (*Loos* [1]) que le diable lui-même,

[1] *Loos*, dans le dialecte aixois, se traduit par *fin, rusé*.

réussit à le tromper. Les Aixoises ont raison d'en être fières, puisque la ruse de cette femme a sauvé leur ville d'une destruction totale.

Alfred Reumont.

La

Fiancée de Rheinstein.

L'œil ne rencontre ni ronces ni lierres qui couvrent un amas de ruines ; point de restes de pierres noircies par l'incendie, de tourelles solitaires qui rappellent une tradition de ces temps où le castel, dominant la contrée, était le manoir des preux chevaliers dont il faisait l'orgueil ; vous contemplez, au contraire, avec surprise, les hautes masses de roc, au-dessus desquelles s'élève majestueusement un château d'architecture à la fois gracieuse et imposante. Vous croyez que les flots du Rhin vous ont

Sonderland del. Eduard Schuler sculpt.

LA FIANCÉE DE RHEINSTEIN.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0170-5
DFG

fait remonter jusque vers l'époque où chaque pointe de rocher était le séjour d'un chevalier; où, dans chaque vallon ombreux, s'élevait un cloître habité par de pieux moines, ou par de jeunes nonnes; où chaque grotte servait d'asile à un vénérable ermite; où, dans des bocages silencieux, les sylphides et les gnomes dansaient joyeusement au clair de la lune.

C'est l'ancien château de Rheinstein qui frappe votre vue! Détruit par le temps, comme par la fureur des hommes, il a surgi de ses ruines superbes et magnifiques. Du haut de la tourelle flotte orgueilleusement la bannière de la maison royale, d'où sortit le prince, noble possesseur actuel du château. Et là, nul homme d'armes qui, d'un air sauvage, vous menace de sa pertuisane, qui brandisse sa flamberge, ou qui, baissant sa hallebarde, vous en défende l'entrée, si vous désirez visiter les galeries de ce château; là, le pont-levis s'abaisse, la porte de chêne tourne sur ses gonds, et vous recevez un bienveillant accueil. Le vieux concierge a quitté son haubert; et, après vous avoir fait admirer les objets précieux que renferment les salles antiques, vous avoir expliqué tout ce que les vastes galeries offrent de curieux, il vous conduit jusque sur la plate-forme, où se déploie, à votre œil étonné, la magnifique vallée du Rhin, dans laquelle le présent se pare, d'un côté, de verdure et de fleurs, et, de l'autre, le passé se perpétue en ses ruines grisâtres.

La tradition raconte que, dans les premières années du quatorzième siècle, vivait, en ce château,

certain chevalier Sifrid de Rheinstein. Ayant, dans sa jeunesse, mené une vie déréglée et vagabonde, il lui était arrivé, lors d'une de ses fréquentes excursions, d'enlever à ses parents une jeune fille du pays des Francs, d'une admirable beauté ; il l'avait transportée, avec un riche butin, dans son castel bien fortifié, et pourvu d'une garnison nombreuse. A dater de cette époque, le bruit des armes, qui retentissait toujours dans le château, avait soudain cessé de se faire entendre ; un grand nombre de vassaux avaient abandonné le service du chevalier, car celui-ci renonçant à son métier de brigandage, avait résolu de passer désormais le reste de ses jours dans le repos et la paix. Et cette étrange métamorphose, c'est l'amour pour la belle bachelette qui l'avait opérée chez Sifrid ; puis il l'épousa bientôt après, et ils menèrent une vie heureuse et douce.

Mais ce bonheur fut de courte durée : à l'allégresse qui éclata dans le château, succédèrent incontinent la désolation et le deuil ; car la belle Jutta, en donnant le jour à une fille, expira peu d'heures après. Alors le chevalier, en proie à la plus cruelle des afflictions, à la plus poignante des douleurs, devint si sombre et si misanthrope, que ses amis l'évitèrent, et le cor ne résonna plus, du haut de l'échauguette, pour annoncer l'étranger demandant l'hospitalité. Sifrid ne cessait d'avoir présent à l'esprit le souvenir de son épouse bien-aimée, et de s'occuper de l'éducation de sa fille unique, qu'il aimait comme la prunelle de ses yeux, et à laquelle il inspira des senti-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0172-6
DFG

ments de piété, lui faisant apprendre en même temps les ouvrages à l'aiguille et les arts d'agrément.

Plusieurs années s'étaient écoulées ainsi, et Gerda, devenue grande, était la joie de son père, qui se faisait déjà vieux. Et les pèlerins qui, dans leurs voyages, obtenaient, par une nuit froide et orageuse, un gîte au château, célébraient, dans toute la contrée et au loin, les grâces et les vertus de la noble et jeune damoiselle du châtelain de Rheinstein, proclamant qu'il n'en existait pas de plus belle dans tout le Rheingau. Une telle renommée excita naturellement, chez une foule de jeunes chevaliers, le désir de faire leur cour à la gracieuse châtelaine; de brillantes cavalcades affluèrent à Rheinstein; on eût dit une guerre, un état de siége, déclarés au vieux Sifrid, tant étaient pressées les bandes des paladins qui accouraient à Rheinstein, revêtus d'armures éclatantes. Mais Sifrid, fort tourmenté de cette nuée de prétendants, fit dire à tous ces magnifiques seigneurs qu'ils eussent à s'en retourner tous tant qu'ils étaient, et à se présenter au grand tournoi que l'évêque de Mayence avait fait annoncer; qu'il s'y rendrait, de son côté, avec sa fille, et qu'alors elle choisirait celui d'entre eux qui aurait donné là les preuves les plus éclatantes de vaillance et d'intrépidité. Peu de temps après, ce tournoi eut effectivement lieu; un grand nombre de chevaliers et de belles dames des contrées voisines et lointaines vinrent à Mayence pour y assister. Sifrid aussi, fidèle à sa promesse, y parut avec sa fille Gerda. Et alors

se confirma ce dire des pèlerins : « qu'elle surpassait en beauté toutes les dames et damoiselles ; » aussi tous les yeux contemplèrent son visage, toutes les bouches exaltèrent sa grâce.

Mais il y eut surtout deux chevaliers tellement épris des charmes de la châtelaine, qu'ils jurèrent sur tout ce qu'ils avaient de plus sacré, qu'ils combattraient à outrance pour l'obtenir, et sacrifieraient tout pour cela, et leur fortune et leur vie. L'un était le jeune Kuno de Reichenstein, fort considéré des princes, à cause de sa bravoure et de ses mœurs chevaleresques ; l'autre, Kurt d'Ehrenfels, plus âgé que son rival, non moins brave, mais plus craint qu'aimé, à cause de son caractère brutal et sombre, qui lui avait valu le surnom de *méchant*. Tous deux, se trouvant parents du chevalier de Rheinstein, avaient salué leur belle cousine, sitôt après leur arrivée à Mayence, et s'étaient efforcé à l'envi de gagner ses bonnes grâces. Toutefois, le regard de Gerda s'attachait plus volontiers sur la physionomie douce, ouverte de Kuno, que sur le visage dur et basané de son rival. Il se pouvait aussi que son père eût deviné ses véritables sentiments, car il lui disait, d'un ton affable, que c'est au plus loyal des deux prétendants qu'il permettrait de lui faire sa cour.

Mais, hélas! une grande infortune était réservée à la pauvre Gerda ; en vain ses prières furent-elles ferventes, pour que Kuno sortît vainqueur de la lutte ; elles ne furent pas exaucées : ce chevalier, après avoir fait des prodiges de valeur, s'être couvert de

gloire, avoir renversé sur le sable plusieurs de ses adversaires, succomba à son tour sous la force athlétique de Kurt, le méchant ; alors ce dernier, sans perdre de temps, vint faire sa demande au chevalier Sifrid, qui le présenta sur-le-champ à sa fille, déclarant qu'il l'agréait pour gendre. Mais Gerda fut loin d'approuver cette décision ; et, n'osant résister à la volonté de son père, retirée dans son appartement, elle se mit à implorer, à chaudes larmes, l'intercession de sa patrone, pour être délivrée de l'odieux époux qu'on lui destinait ; en même temps, elle demandait au ciel la grâce que son cher Kuno pût prendre la place de son rival.

Cette fois, la prière de la pieuse bachelette fut écoutée plus favorablement, ainsi que nous l'apprendra l'histoire merveilleuse qu'on va lire.

Après que le chevalier Kurt d'Ehrenfels eut fait sa demande en mariage, qu'il eut obtenu le « *Oui* » volontaire de Sifrid, le « *Oui* » forcé de Gerda, le pauvre Kuno, désespérant de sa fortune, ne crut pouvoir trouver de remède à ses maux et chasser le souvenir cruel de la perte de sa bien-aimée cousine qu'en prenant part à une expédition en Terre-Sainte, qui se préparait alors. Il voulait mourir.

Vint enfin le jour fixé pour la célébration des noces de Gerda et de Kurt d'Ehrenfels. Déjà la belle châtelaine, parée de ses atours d'épousée, mais le visage empreint de tristesse, s'était rendue dans la salle des chevaliers de Rheinstein ; ses joues pâles, ses yeux mouillés de pleurs, étaient baissés vers la

terre ; la couronne de myrte, enlacée dans les boucles de ses cheveux, semblait insulter à l'affliction de celle qui la portait, et sa somptueuse robe de brocard et les pierreries étincelantes, qui ornaient son cou et ses bras, semblaient la parure de l'agneau offert en sacrifice, et qu'on va conduire à l'autel.

Déjà le bruyant cortége du marié, composé d'un grand nombre de chevaliers et d'écuyers, était parvenu au pied du rocher ; Gerda, cédant alors à la violence de sa douleur, se réfugia, par un instinct involontaire, au milieu de ses caméristes et de ses compagnes ; puis, tout à coup, monta rapidement sur la plate-forme, d'où elle avait tant de fois jeté de doux regards vers Reichenstein. Et là, éperdue, elle tomba presque évanouie, des larmes brûlantes inondèrent ses joues et son sein ; ses mains suppliantes se levèrent tantôt vers le ciel sourd à sa prière, tantôt vers Reichenstein, où se trouvait sur le donjon l'infortuné Kuno, ne sachant que résoudre en ce commun péril.

Soudain la porte de la plate-forme s'ouvre : un homme s'avance... c'est le farouche Kurt : son sombre visage se rembrunit encore, à l'aspect de sa fiancée, les yeux fixés sur la tour du castel de son odieux rival ; il montre un poing menaçant au châtelain de Reichenstein ; puis aussitôt, d'un bras vigoureux, saisissant la bachelette, il l'enlève et l'entraîne précipitamment, en proférant d'horribles imprécations.

Quelques instants après, Kuno dut encore, pour surcroît de douleur, voir la pauvre Gerda placée sur

un coursier, accompagnée de son père et de son fiancé, escortée par une troupe de cavaliers, se diriger vers la chapelle de saint Clément, située sur la rive, entre les deux châteaux; c'est là qu'un prêtre attendait les fiancés pour leur donner sa bénédiction et les unir pour l'éternité. Le désespoir de Kuno est à son comble; hors de lui, voyez-le descendre précipitamment, sortir de son château, l'épée à la main: il va enlever son amante, ou mourir. Les yeux tournés vers Gerda, il est prêt à s'élancer sur son cheval, quand à la vue du spectacle le plus étrange, il s'arrête frappé de stupeur; car, ô prodige! le coursier qui portait la fiancée, farouche et fougueux, se cabre tout à coup, vomit du feu par les narines, lance des ruades à droite à gauche, culbute écuyers et chevaliers, vole et passe avec la rapidité de la foudre devant la chapelle, laissant loin derrière lui, tout effrayés, les cavaliers qui l'accompagnaient, et amène enfin au devant de Kuno, Gerda saisie de frayeur, qui tenait fortement embrassé le cou du destrier, son libérateur. Gerda est arrivée près de lui avec plus de rapidité qu'il n'en met à quitter l'étrier; Kuno vole à elle avec un transport inexprimable, l'enlève de dessus son coursier couvert d'écume, et la porte en triomphe dans son château.

Pétrifié de cette aventure extraordinaire, Sifrid se releva, bien qu'avec beaucoup de peine; car il avait été jeté fort rudement à terre. Quant au chevalier d'Ehrenfels, grièvement blessé par la violence de sa propre chute, ses écuyers tout en pleurs, le

transportèrent chez lui ; et, quelques jours après, on vit sur le Rhin une nacelle qui portait un mourant. Le vieux Sifrid, ne pouvant plus méconnaître la volonté du ciel dans cet événement merveilleux, dépêcha à Reichenstein un envoyé pour faire savoir à Kuno qu'il pouvait se présenter chez lui avec sa fille et qu'il consentait à l'agréer pour gendre, puisque le ciel le voulait ainsi.

Peu après cet événement, on vit de nouveau deux cortéges se rendre en grande pompe à la chapelle de saint Clément ; mais le même coursier qui naguère si terrible, y conduisait une fiancée inconsolable, marchant cette fois d'un pas tranquille et grave, portait une jeune fille rayonnante de félicité ; et l'heureux Kuno de Reichenstein, plein d'amour, ivre de joie, introduisit bientôt sa jeune épouse dans le château de ses ancêtres.

FRIEDHEIM.

La

FONTAINE DU LOUP

Un ermitage, environné de bois épais qui, de nos jours encore, s'étendent jusqu'au *Kœnigstuhl* et au *Geissberg*, existait en un lieu où, bien des années plus tard, Conrad de Hohenslaufen transportant sa résidence sur les rives du Necker, posa la première pierre d'un château d'où la vue plane sur Heidelberg, sur les plaines et coteaux qui se succèdent jusqu'à la chaîne des Vosges; quelques cabanes, remplacées aujourd'hui par une cité bruyante avec ses tours élevées et ses longues rues, étaient semées,

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0179-9

éparses sous des chênes gigantesques, d'où l'œil, à travers le feuillage, plongeait sur le vallon, et le fleuve qui l'arrose. Cet ermitage était alors habité par une jeune vierge, dont la naissance était tout à fait inconnue aux habitants de cette contrée, et dont la vie entière se trouvait enveloppée d'un voile impénétrable : ses voisins la regardaient comme un être d'une nature supérieure; ce n'est qu'avec une sorte de terreur qu'ils approchaient de sa demeure. Son maintien était noble, sa physionomie belle, mais sévère; ses yeux bleus semblaient pénétrer les objets sur lesquels ils se fixaient, et sa blonde chevelure descendait, en boucles ondoyantes, sur sa robe d'une blancheur éclatante ; elle paraissait initiée dans les secrets de la nature et de ses forces occultes ; elle observait les astres, étudiait les propriétés des arbres et des plantes; l'avenir même paraissait présent à ses regards ; et si quelque villageois, plus hardi que les autres, avait le courage de se présenter à la fenêtre de sa retraite pour lui demander conseil, ou l'interroger sur l'avenir; d'une voix douce et harmonieuse, la vierge satisfaisait à sa demande, et jamais l'événement ne démentait ses prédictions.

Le sort que l'avenir préparait à la belle contrée qui se déployait devant elle, était surtout son entretien favori. Les belles destinées qui attendaient ce pays étaient présentes à ses regards, et avec le prophétique enthousiasme des anciennes sybilles, elle voyait, disait-elle, des tours, des palais s'élever, et

une population nombreuse couvrir ces rives pour le moment habitées par quelques pauvres pêcheurs.

Un beau jour d'été, Jetta (c'était le nom de la sybille du Necker) quitta son ermitage, et suivant l'étroit sentier de la montagne, se dirigea vers l'est, près des rives du Necker; elle arriva, en descendant la montagne, au pied d'une source qui jaillissait, avec un doux murmure sous de hauts tilleuls, et remplissait un bassin creusé par les mains de la nature. Tout était calme et tranquille autour d'elle; la chaleur du jour, la limpidité de la fontaine, le charme de cette solitude, tout invitait la jeune vierge à se baigner. Elle se plongea dans le bassin, et se livrait avec sécurité, aux jouissances que procure, par la chaleur, un bain d'eau limpide et fraîche. Tout à coup un bruit se fit entendre dans la forêt; Jetta effrayée, l'attribuant à l'approche d'un villageois, ou d'un chasseur, s'élance hors du bain, et saisit ses vêtements: en ce moment, un cri rauque se fit entendre dans le fourré, d'où sortit une louve, suivie de ses louveteaux: ni la fuite, ni les cris ne purent soustraire Jetta à la dent meurtrière de l'animal féroce; et bientôt son cadavre sanglant et déchiré gît sur le bord du bassin, dont son sang avait rougi l'onde.

C'est à ce bien triste événement que cette fontaine doit son nom: (*Fontaine du Loup*). Les prophéties de l'infortunée Jetta sur Heidelberg, comme sur l'époque de la plus grande élévation des comtes palatins du Rhin, qui transportèrent sur les

rives du Necker les sciences, les arts, l'industrie et la richesse, se réalisèrent complétement, et le lieu où Jetta termina ses jours d'une manière si déplorable acquit, de son côté, une immense célébrité : des bosquets, des habitations l'embellirent; mais jamais ce lieu n'offrit plus de charmes qu'au temps où le château de Heidelberg fut habité par Elisabeth, fille de Jacques Ier, et épouse de Frédéric, électeur palatin. De nos jours même, bien que les arbres séculaires qui ombrageaient la fontaine, aient disparu, ce lieu offre une douce retraite que se plaisent à visiter les voyageurs, soit en prenant le chemin qui conduit là par le beau jardin du château, et la pente de la montagne, soit en suivant, à l'ombre des noyers, la route qui borde la rivière.

Alfred Reumont.

CATHERINE DE HEILBROUN

Aux environs du treizième siècle vivait, à Heilbroun, certain armurier du nom de *Friedborn ;* une fille, nommée *Catherine,* avait été l'unique fruit de son mariage, une mort prématurée ayant enlevé sa femme à la fleur de l'âge. Catherine était venue au monde le jour de Pâques : à cette circonstance, on attribua l'influence qu'exerçait sur elle une puissance surnaturelle, qui, du reste, ne se manifesta par rien de désordonné ; Catherine, au contraire, était à quinze ans un enfant agréable à Dieu, saine de corps

et d'esprit, tels que furent sans doute les premiers habitants de la terre, en sortant des mains du Seigneur; elle joignait à ces premiers dons une piété, une douceur, une grâce qui ne se rencontrent que dans ces êtres fantastiques, que l'imagination se plaît à chercher dans un monde idéal.

Lorsque Catherine se montrait dans les rues de Heilbroun, coiffée de son petit chapeau de paille, sa jolie taille emprisonnée dans un corset de velours noir, orné de chaînettes d'argent, on entendait répéter à toutes les fenêtres : — *Voilà Catherine de Heilbroun!* — Et tout le monde de s'empresser autour d'elle. Ses cousins et cousines, qui, depuis longues années, semblaient avoir oublié leur parenté avec les Friedborn, ne manquaient plus de l'inviter à tous les mariages et baptêmes qui avaient lieu dans la famille; ils ne la nommaient que leur chère petite cousine.

Le jour de la fête de Catherine, toute la place du marché, sur laquelle était situé l'atelier de son père, se pressait à sa porte, et les cadeaux de pleuvoir. Quiconque, rencontrant la gentille fillette, en obtenait un salut, un sourire, se réjouissait pendant huit jours de cette bonne fortune. Son grand père, dont elle était adorée, lui avait légué une métairie, à l'exclusion de son propre fils : ce qui en avait fait une des plus riches héritières de la ville; aussi cinq jeunes gens, des premières familles de la bourgeoisie, avaient-ils sollicité sa main; et les nobles chevaliers, qui l'avaient vue en passant par la ville, regrettaient-

ils hautement que le sort ne l'eût pas fait naître de leur condition, assurant que si un noble sang eût coulé dans ses veines, ils se fussent estimés heureux d'aller conquérir les trésors de l'Orient pour les venir déposer à ses pieds; après tout, Catherine ne portait pas ses vues si haut.

Le jour de la Saint-Sylvestre, en ce temps comme aujourd'hui encore, l'usage était de fondre, dans la nuit, du plomb, par l'espoir de lire l'avenir dans les formes multiples et bizarres qu'offrait ce plomb fondu; de plus, les jeunes filles priaient Dieu de leur montrer en songe, cette nuit-là même, l'homme qui leur était destiné pour époux. Catherine n'avait alors aucune idée du mariage; mais Elsbeth, la vieille servante qui l'avait élevée, insista tellement pour qu'elle se conformât à l'usage, que la pauvre enfant finit par céder. A l'heure de minuit, la chambre où reposait Catherine s'ouvrit. Un chérubin lui apparut, aux ailes resplendissantes de blancheur, et conduisant un chevalier d'une beauté parfaite, qui la salua comme sa fiancée. Catherine, enchantée de cette visite, appela ses servantes Elsbeth et Christine, puis, s'élançant hors du lit, s'agenouilla devant le chérubin, qui fit remarquer en ce moment au jeune chevalier une légère tache rouge sur le cou de la jeune fille, en disant: — A ce signe, tu la reconnaîtras. — Bientôt, les servantes étant survenues avec de la lumière, la vision s'évanouit; mais elles trouvèrent leur jeune maîtresse dans une sorte d'extase, agenouillée sur le plancher; elles l'aidèrent à

se recoucher. Catherine renferma dans son sein le secret de cette apparition nocturne.

Quelques années avant la naissance de Catherine, la comtesse *Wetter de Strahl* était accouchée d'un fils qui, à la grande joie de ses parents et de leurs vassaux, donna les plus belles espérances en avançant en âge; mais, parvenu à sa vingt-deuxième année, il fut atteint tout à coup d'une maladie qui prit un développement si rapide, que, dès le neuvième jour, ce jeune homme, naguère si brillant de force et de santé, gisait sans connaissance sur son lit, autour duquel était agenouillée sa famille éplorée. Le moment venu de le déposer dans le cercueil, le prétendu mort ouvrit inopinément les yeux, et donna tous les signes d'une véritable résurrection. En effet, de jour en jour son état s'améliora, et, en un court espace de temps, son rétablissement fut complet. Cet événement, qui tenait du merveilleux, eut lieu la nuit de la Saint-Sylvestre, neuf mois après le jour où Catherine avait atteint sa quinzième année.

Quand l'hiver eut fait place au printemps, le comte palatin du Rhin manifesta des intentions tellement hostiles contre Heilbroun, que cette cité craignit pour son indépendance. Les bourgeois et les chevaliers, tout ensemble, coururent aux armes, et la grande place de Heilbroun offrit bientôt l'image d'un camp. Le jeune comte Wetter de Strahl s'arrêta devant la maison de l'armurier Friedborn; il y mit pied à terre, s'avança tout armé, puis baissant la tête pour franchir la porte, sans endommager les

plumes qui flottaient sur son casque : — Maître Friedborn, dit-il en entrant, les bandes de mon casque se sont détachées en allant au-devant du palatin, qui a grande envie de raser vos remparts et de s'emparer de votre ville ; je désire que vous puissiez réparer cet accident sans être obligé de me désarmer. — Bien volontiers, reprit Friedborn, en faisant asseoir le comte ; et, après avoir commandé qu'on apportât du jambon et du vin pour le déjeuner, il se mit à l'œuvre. Pendant que les coursiers impatients piaffaient devant la porte, Catherine entra, portant sur un plateau d'argent du jambon, du vin et des verres. Si Dieu lui fût apparu au milieu des nues, sa stupéfaction n'eût pas été plus forte que celle qu'elle éprouva à l'aspect du comte : plateau, jambon, bouteille et verres, tout lui échappa des mains ; et pâle, les mains jointes, la tête penchée, elle tomba aux pieds du comte, comme frappée par la foudre. Friedborn s'empressa de relever sa fille : le plus vif incarnat avait remplacé la pâleur sur ses joues; s'appuyant sur son père pour ne point choir une seconde fois, elle fixa sur le comte un regard effaré, comme si elle eût été frappée d'une vision surnaturelle. — Quel mal soudain vous a pris, mon enfant? dit Wetter, en fixant sur la jeune fille des yeux où se peignaient à la fois la surprise et l'admiration. — Et tous les gens de la maison d'accourir pour connaître la cause du bruit qui s'était fait entendre. Cependant Catherine se remit de sa terrible émotion, son regard s'adoucit, et elle parut même si

calme, que son père reprit son travail. Le comte, quand son casque fut réparé, fixa d'un air pensif la jeune Heilbronienne, et se penchant vers elle : — Que Dieu te bénisse, mon enfant! lui dit-il en la baisant au front. — Et en disant ces mots, il s'élança sur son coursier et s'éloigna. Catherine, comme saisie d'un délire soudain, les mains élevées vers le ciel, se précipita sur les traces du chevalier, et tomba de toute sa hauteur sur le pavé : ses membres délicats furent si horriblement froissés de cette chute, qu'on fut obligé de la relever. Wetter aperçut bien de loin certain mouvement extraordinaire qui avait lieu devant la maison de l'armurier, mais n'en soupçonnant pas la cause, il poursuivit son chemin.

La guerre avec le comte palatin se termina, à la grande satisfaction des habitants de Heilbroun; mais d'autres événements, tels qu'ils se reproduisaient à chaque instant de la vie aventureuse des chevaliers de cette époque, occupèrent le comte Wetter de Strahl. L'été était avancé déjà, lorsqu'il entreprit un voyage à Strasbourg. Voulant éviter la chaleur du jour, il se rapprocha du Rhin, pour jouir de la fraîcheur de ses rives, et choisit l'abri d'une roche, afin d'y goûter quelque repos. Après un court sommeil, il ouvrit les yeux et aperçut Catherine qui, comme tombée là des nues, dormait à ses pieds. — Que vois-je! s'écria-t-il, en s'adressant à son écuyer; n'est-ce pas là Catherine de Heilbroun? — A cette exclamation, la jeune fille s'éveilla; et renouant son chapeau, détaché pendant son sommeil, elle ne

parut pas éprouver plus d'embarras que si elle se fût réveillée sous le toit paternel. Le comte lui demanda quel motif l'avait conduite en ce lieu. — Une affaire importante m'appelle à Strasbourg, répondit-elle; et craignant de traverser seule la forêt, je me suis joint à votre suite. — Le comte lui fit servir des rafraîchissements, et après avoir ordonné à l'un de ses gens de l'escorter jusqu'à Strasbourg, il s'éloigna de toute la vitesse de son cheval.

Le soir le comte, arrivé à l'auberge où il avait décidé de passer la nuit, se disposait déjà à se mettre au lit, lorsque Robert, son domestique de confiance, lui vint annoncer que la jeune fille de Heilbroun était pareillement survenue à cette auberge, et qu'elle demandait la permission de passer la nuit dans l'écurie, près de ses chevaux. Le comte, surpris, ordonna de préparer un aussi bon lit que possible à la jeune voyageuse, et s'endormit sans plus s'occuper d'elle. Le lendemain, et pendant toute la durée du voyage du comte, la même scène se renouvela; celui-ci crut devoir tolérer cette conduite de Catherine, quelque étrange qu'elle lui parût, se réjouissant d'avance de la joie de Friedborn, lorsque, à son retour à Heilbroun, il remettrait sa fille saine et sauve entre ses bras. De son côté, Robert avait conçu une vive affection pour Catherine, et lui prodiguait tous les soins d'un père.

Arrivé à Strasbourg, le comte descendit au palais archiépiscopal; à sa grande surprise, il vit Catherine l'y joindre comme si elle eût fait partie de sa suite :

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0189-4

il s'approcha d'elle et lui demanda quelle affaire l'avait conduite à Strasbourg. — Eh, monsieur, reprit celle-ci en rougissant, vous le savez bien! — Cette réponse fit soupçonner au comte que cette jeune personne avait secrètement conçu quelques projets sur son cœur; il prit donc la résolution de dépêcher un messager au père pour le prévenir que sa fille se trouvait près de lui, et qu'il eût à se rendre de suite au château de Strasbourg, pour la recevoir de ses mains.

Le messager trouva Friedborn dans une disposition très-peu favorable; en effet de mûres réflexions l'avaient convaincu que la conduite de sa fille et du comte était le résultat d'une abominable sorcellerie. Catherine, après sa chute, avait gardé le lit six semaines, en proie à une fièvre ardente, mais, dans ses moments de délire même, il ne lui était point échappé un seul mot qui pût trahir le secret de son cœur. A peine avait-elle été remise des suites de sa chute, qu'elle avait secrètement fait un paquet des effets les plus nécessaires en voyage, et qu'à la petite pointe du jour elle avait quitté la maison paternelle: une servante l'ayant alors rencontrée, lui demanda où elle allait: — Chez le comte Wetter de Strahl, répondit-elle en s'éloignant.

Ce père désolé pleurait donc sur sa fille, et maudissait son séducteur, quand le messager du comte arriva; il se mit de suite en route pour arracher son enfant des mains de celui qu'il regardait comme un vil suborneur. Le comte fit à Friedborn l'accueil le

plus amical, en lui faisant le récit le plus exact de tout ce qui s'était passé : ensuite il le conduisit près de sa fille, qui, à la vue de l'armurier pâlit soudain, et se jeta aux-pieds du comte, en le suppliant de la protéger contre son père. A l'aspect de sa fille aux pieds du comte, Friedborn demeura pétrifié d'étonnement; et avant que Wetter fût revenu lui-même de la surprise où cette scène étrange l'avait jeté, le père s'était éclipsé, se hâtant de fuir un séjour qu'il croyait être sous l'empire du démon.

Friedborn avait entendu parler d'un tribunal composé de nobles, qui jugeaient avec impartialité les petits et les grands : c'est à ce tribunal secret qu'il s'adressa, pour accuser Wetter de Strahl de lui avoir enlevé sa fille à l'aide d'une sorcellerie coupable. Le comte comparut à la première citation qu'il reçut, menant avec lui la tremblante Catherine, qu'on avait également citée. Un récit sincère de cette étonnante aventure prouva suffisamment aux juges que l'accusation de sorcellerie n'était aucunement justifiée : quant à la plainte en séduction, la déclaration de la jeune fille, et ses réponses aux questions multipliées, et souvent insidieuses qu'on lui adressait, prouvèrent de reste que cette nouvelle accusation n'était pas plus fondée que la première.

Le comte Wetter de Strahl fut déclaré absous; mais en s'éloignant il défendit expressément à Catherine d'approcher de son château de Strahlbourg. La jeune fille désolée s'éloigna avec son père; mais son cœur suivit le comte, car dans la mémorable

nuit de la Saint-Sylvestre, son image ne s'y était que trop profondément gravée et y avait allumé un feu, que rien ne pouvait plus éteindre.

Cependant malgré son indifférence et sa dureté apparentes, le comte était au fond vivement touché de l'inébranlable attachement de cette jeune vierge : trois motifs le portaient néanmoins à étouffer ce penchant involontaire : d'abord son invariable fidélité aux principes de l'honneur qui lui interdisaient toute idée de relations coupables avec cette jeune et innocente beauté : ensuite les devoirs de sa naissance qui lui défendaient jusqu'à la pensée d'une union légitime avec elle ; enfin l'obstacle le plus invincible encore, c'était un secret entre lui et la divinité, secret qu'il révéla plus tard en ces termes :

« La nuit de la Saint-Sylvestre, au moment où,
» étendu sur mon lit, j'avais complétement perdu
» l'usage de mes sens, un chérubin m'apparut qui,
» me prenant doucement par la main, me conduisit,
» à travers l'ombre de la nuit, près du lit d'une
» jeune fille endormie sous une couverture de laine
» écarlate : la jeune vierge, éveillée par notre ap-
» proche, fixa sur moi ses grands yeux noirs en
» s'écriant — Elsbeth ! — Et les joues brillant du
» plus bel incarnat elle s'élança hors de son lit, s'a-
» genouilla devant nous. — Cette jeune vierge, me
» dit alors l'ange, est fille de l'empereur ; elle est
» destinée à devenir ton épouse : cette légère tache
» rouge que tu vois sur son cou servira à te la faire
» reconnaître. — A ces mots, je voulus admirer

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0192-2

» plus en détail les traits de ma future, pour les bien
» graver dans ma mémoire, mais les servantes sur-
» vinrent avec des flambeaux, et la vision disparut.
» En ce moment même mes yeux s'ouvrirent, et
» j'aperçus autour de mon lit ma famille éplorée,
» qui fit éclater sa joie, en me voyant rendu à une
» existence, qu'elle me croyait ravie sans retour. »

Le comte n'avait jamais fait jusque-là confidence de cette vision à personne, mais pour lui le souvenir en était ineffaçable, et il était si bien persuadé qu'une fille de l'empereur était destinée à devenir son épouse, qu'il rejeta constamment tous les partis qu'on lui proposa; c'est aussi pourquoi il s'efforça toujours d'étouffer le penchant involontaire qu'il ressentait pour la jeune vierge de Heilbroun.

Catherine, loin de son chevalier, parut tout à fait morte au monde; l'unique désir qu'elle manifesta fut celui d'être conduite vers un ami de son père, prieur des Augustins, afin d'obtenir, par son influence, d'être admise dans un couvent d'Ursulines. Friedborn s'empressa de déférer au vœu de sa fille, quelque chagrin que cette résolution lui causât; mais, arrivé à la porte du monastère, l'idée de voir son unique enfant enterrée au fond d'un cloître, et perdue à jamais pour lui, lui devint si intolérable, qu'il lui proposa de la reconduire à Strahlbourg, où, sur le penchant d'un rocher, sa retraite favorite, ils délibéreraient de nouveau sur ce projet de retraite. — Je ne le puis, dit Catherine avec un profond soupir, *il* l'a défendu. — Mais quand son

père lui eut proposé de se rendre lui-même chez le comte pour solliciter son aveu, cette marque touchante d'amour paternel triompha de sa résolution : elle renonça au projet de prendre le voile ; et il fut décidé que, se bornant à se recommander aux prières ferventes du prieur, elle retournerait le lendemain à Heilbroun avec son père.

A cette époque, Wetter de Strahl se trouvait en guerre avec certain comte de Stein, qui avait élevé des prétentions injustes sur un de ses domaines ; ce dernier, reconnaissant l'impossibilité d'atteindre son but par la force, prit le parti de recourir à la trahison : un de ses domestiques, excité par l'appât d'une forte récompense, s'introduisit dans le château de Strahlbourg, parvint à s'y faire recevoir au nombre des serviteurs avec le plan bien arrêté d'avance d'aider son maître à s'emparer de Strahlbourg en faisant périr le comte Wetter. Ce plan, habilement conçu, avait été depuis conduit si adroitement que Stein crut enfin le moment d'agir venu. Deux messagers furent donc expédiés, porteurs de deux lettres, l'une à Strahlbourg, pour Pierre, le valet en question, dans laquelle on l'informait qu'à minuit sonnant le comte Stein se trouverait aux portes du château ; l'autre pour le prieur des Augustins, celui-là même chez qui se trouvaient Friedborn et sa fille, pour le prier de venir le soir même donner l'absolution au comte Stein, qui se préparait à une expédition où ses jours pouvaient être exposés. Mais la Providence déjoua

ces projets perfides : une erreur fit adresser au prieur la lettre destinée à Pierre, et à celui-ci l'invitation faite au moine ; et c'est ainsi que Catherine apprit inopinément le danger que courait l'homme qui lui était si cher. Cette jeune fille, bravant alors ce qu'ont d'effrayant pour son sexe les ombres de la nuit, prend aussitôt le chemin de Strahlbourg, arrive au château, dont elle obtient l'entrée, grâce au bon Robert, qui la conduit devant le comte. Mais celui-ci, encore ulcéré des désagréments que Catherine lui avait causés, ne la vit qu'avec un violent dépit reparaître devant lui au moment où il croyait avoir réussi à l'éloigner enfin pour toujours : il gronda Robert, apostropha rudement la pauvre Catherine, en la traitant d'ailleurs de la manière la plus humiliante. Catherine, sans faire la moindre attention aux invectives du comte, éleva sa lettre en l'air, suppliant en grâce Wetter de vouloir bien l'entendre. Ce fut en vain ; celui-ci, se rappelant soudain l'accusation portée au tribunal secret, et l'amour insensé de cette jeune fille, s'emporta alors jusqu'à la menace, mais rien ne pouvait intimider Catherine : il fallut donc que Robert se chargeât de la lettre, et la remit aux mains du comte ; à peine Wetter l'eut-il parcourue qu'il comprit toute l'étendue du service que venait de lui rendre la jeune Heilbronienne ; sans perdre un instant, il prit toutes les mesures nécessaires pour déjouer les projets de son ennemi, et il y réussit complétement.

Pénétré de repentir pour ses procédés envers sa

jeune amie, le comte chercha bientôt à réparer ses torts, à les faire oublier; mais Catherine était sans rancune; celui qu'un chérubin lui avait annoncé devoir être son époux, ne pouvait avoir de torts réels envers elle. Depuis ce jour, elle ne quitta plus le comte, lui apportant ses armes quand il allait combattre, le suivant par monts et par vaux dans ses courses.

Le comte la laissait faire; il feignait de ne pas l'apercevoir, mais en même temps il savait bien que le vieux Robert veillait sur elle avec toute la sollicitude d'un père. Catherine passait presque tout le temps des séjours du comte en son château, dans une retraite favorite, où elle s'était construit une cabane de feuillage : elle s'y réfugiait pendant les heures brûlantes du jour. Robert avait fait la remarque que, durant son sommeil, Catherine rêvait, parlait souvent, que sa douce voix gazouillait, comme celle du rossignol pendant les nuits d'été. Il fit part de cette circonstance à son maître.

Un jour donc, au moment où la chaleur du jour était la plus forte, le comte sortit seul du château, et dirigeant ses pas vers la cabane de Catherine, il l'y trouva plongée dans un profond sommeil : ses joues brillaient de tout l'éclat de la jeunesse; ses petites mains blanches étaient étendues devant elle; la douce agitation de son sein virginal en dévoilait les formes voluptueuses. Vivement impressionné à cette vue, Wetter tenta de découvrir enfin quel motif pouvait porter cette jeune fille, qui pouvait si fa-

cilement choisir un époux dans les premières familles bourgeoises de la Souabe, à le suivre en tous lieux, à partager sa bonne et sa mauvaise fortune sans espoir même de récompense. Il s'approcha doucement, s'agenouilla près d'elle, et, passant un bras autour de sa taille, il lui adressa diverses questions auxquelles Catherine répondit, sans se réveiller, et avec une précision étonnante. Arrivant enfin au point qu'il lui importait tant d'éclaircir : — Il paraît, dit-il, que tu m'es bien sincèrement attachée? — Ah! sans doute, répondit la dormeuse. — Tu m'aimes, je n'en doute pas, continua le comte, mais tu n'es pas payée de retour. — Allons donc, reprit Catherine en souriant, tu es amoureux fou de moi. Cette exclamation causa au comte une surprise mêlée d'effroi; et ce qui, surtout, excitait le plus son étonnement, c'était le ton d'assurance de cette jeune fille. Pendant ce dialogue étrange, le vent souleva par hasard le mouchoir de Catherine, et qu'aperçut le comte? la petite tache rouge que le chérubin lui avait désignée comme lui devant servir de signe de reconnaissance. Plus de doute à ses yeux : Catherine était la jeune vierge qu'il avait vue à ses pieds la nuit de la Saint-Sylvestre, et qu'un ange lui avait signalée comme devant être un jour son épouse.

Enfin Catherine se réveilla; elle vit avec effroi qu'elle avait été surprise pendant son sommeil : elle s'attendait à être grondée; mais le comte lui pressa doucement la main et s'éloigna, livré tout entier à une rêverie profonde; de retour au château, il or-

donna à Robert de faire préparer l'un des plus beaux appartements pour être à l'avenir occupé par Catherine.

Depuis ce jour mémorable, renonçant à ses distractions habituelles, il devint pensif, recueilli, méditatif; il ne vécut plus qu'en solitaire : une seule pensée absorbait toutes ses facultés. — Comment est-il possible, se demandait-il sans cesse, que cette jeune vierge soit la fille de l'empereur? Et tous les jours, il se faisait la même question sans pouvoir jamais la résoudre; enfin, il prit le parti de confier à ses amis cette étrange aventure, en leur demandant conseil; mais aucun d'eux ne put lui fournir les moyens de percer l'obscurité de ce mystère. Sur ces entrefaites, un message de l'empereur le manda à la cour; elle se tenait alors à Worms.

Friedborn, condamné par le tribunal secret, et toujours cependant privé de sa fille, apprit en outre que le comte se permettait de publier en tous lieux que Catherine était fille de l'empereur : assertion, suivant lui, fort injurieuse à l'honneur de sa défunte femme; il se détermina donc à porter de nouveau plainte, mais, cette fois, aux pieds du trône de sa majesté impériale. L'empereur fut fortement irrité de sa conduite, et notamment de l'imputation du comte : sa majesté avait bien sur la conscience quelques petites peccadilles amoureuses, mais il ne pouvait être que fort désagréable pour lui, qui passait généralement pour un prince juste et vertueux, de se voir attribuer publiquement une paternité semblable.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0198-6

De son côté, le comte ne fut guère moins vivement affecté de la publicité qu'on avait donnée à ses confidences; aussi n'hésita-t-il pas à déclarer devant la justice qu'il n'avait jamais attaché aucune importance à ce bruit, qu'il ne lui reconnaissait d'ailleurs aucun fondement. L'empereur semblait disposé à se contenter de cette déclaration, quand Friedborn réclama, avec la plus vive instance, le jugement de Dieu, et l'octroi d'un combat à outrance avec Welter de Strahl, qu'il traita de suborneur et de calomniateur.

Ces imputations de l'armurier firent perdre toute patience au comte; et, mettant donc toute considétion de côté, il s'écria : — Oui, Catherine de Heilbroun est fille de l'empereur, et je le prouverai à la pointe de mon épée! — Les combattants entrèrent en lice; il ne fut pas difficile au jeune Welter de désarmer son vieil adversaire, auquel il s'abstint d'ailleurs de faire aucun mal.

L'empereur pâlit d'abord en voyant le triomphe de son accusateur; mais bientôt un trait de lumière vint lui rappeler le souvenir d'un événement de sa jeunesse. Dix-sept ans auparavant, il s'était trouvé à Heilbroun, à l'occasion du mariage de sa sœur, la comtesse palatine. Dans le tumulte des fêtes qui signalèrent ce mariage, il avait obtenu les faveurs d'une jeune et jolie bourgeoise, dont, jusqu'alors, l'hymen était demeuré stérile, et, en se séparant de cette jeune femme, il lui avait laissé une médaille rare et précieuse, comme un gage de souvenir; informations

prises, il se trouva que Catherine était en possession de cette médaille; que sa mère, en mourant, la lui avait remise, comme une relique qui, par la suite, pourrait être d'une haute importance pour elle. L'empereur, à la vue de cette preuve irrécusable de sa paternité, s'empressa d'arranger cette affaire à l'amiable, de peur qu'un second chérubin n'intervînt de nouveau pour rendre publics certains faits qu'il désirait tenir secrets. Pour concilier les choses, il proposa à l'armurier de lui céder tous ses droits sur sa fille, s'engageant à l'adopter sous le nom de *Catherine de Souabe*, à lui donner pour époux Welter de Strahl, se chargeant d'ailleurs de faire célébrer la noce à Worms, avec toute la pompe imaginable. Quant à Friedborn, il devait renoncer à son état et aller finir ses jours près de celle qu'il avait cru si longtemps sa fille.

Cet arrangement satisfit toutes les parties intéressées; et, quelques jours après, on vit au château impérial de Worms toute la noblesse de la province assemblée; et Catherine fut proclamée fille adoptive de l'empereur, et comtesse Welter de Strahl.

A. F. Beer.

EPPSTEIN

Des sources d'eaux salutaires jaillissent dans les vallées verdoyantes du *Taunus ;* d'antiques châteaux, riches en souvenirs, apparaissent sur les hauteurs boisées qui se prolongent vers la rive droite du Mein. Jadis de nobles et puissantes familles habitaient les lieux mêmes où Falkenstein, Kœnigstein, Eppstein, Sonnenberg, Hoheïnstein, Altking et Feldberg élèvent leurs cimes au-dessus des montagnes d'alentour.

Dans cette partie du pays qu'on nomme la *Suisse*

Nassauienne, là où vous voyez Eppstein, avec ses tours élevées, les fortes murailles de son château, se trouvait le manoir d'une famille aussi distinguée par ses vastes possessions, ses alliances, que par les archevêques qu'elle a depuis donnés à l'électorat de Mayence. En cette contrée, aujourd'hui paisible, vivait jadis un géant indomptable et farouche. Fier des avantages d'une force incomparable, il ne permettait à qui que ce fût de s'établir dans ce vallon; les châteaux des nobles lui étaient plus odieux encore que l'humble cabane du laboureur; et s'il en eût été le maître, tous les castels qui couronnaient les hauteurs du Taunus auraient disparu.

Un jour, il se vit forcé de quitter le pays, pour aller en Alsace secourir quelques géants de ses confrères, qui avaient un peu de peine à repousser les attaques dirigées contre eux, par des hommes las enfin de leur joug oppresseur.

A peine l'hôte redoutable de ces forêts se fut-il éloigné, que les habitants mirent la tête à la fenêtre, pour s'assurer si leur tyran était bien réellement parti. Lorsqu'ils en eurent acquis la certitude, il se sentirent animés tout à coup du plus grand courage, et ils convinrent de se partager entre eux, sans plus de formalités, l'héritage du géant. Mais ce partage donna bientôt naissance à des difficultés, à des disputes, à des querelles : aucun ne voulait céder aux prétentions de ses voisins. Sur ces entrefaites, parut dans ce vallon un jeune chevalier inconnu; charmée de sa bonne mine, et nonobstant sa grande jeunesse,

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0202-4

la commune le choisit, d'un commun accord, pour arbitre. Et disons plus, ce chevalier justifia si bien cette confiance que les villageois avaient mise en lui, qu'en moins de deux jours tous les différends furent aplanis; et, pour récompense, le conciliateur se vit, à sa grande surprise, propriétaire d'une belle colline qui, par une pente douce, s'élevait au milieu du vallon.

Eppo (c'était le nom de notre chevalier) apprécia bien vite et sa nouvelle position, et les devoirs qu'elle lui imposait; sa bourse se trouvait à peu près vide, mais son adresse, et le don qu'il avait de la parole, pourvurent très-promptement à tous ses besoins. De leur côté, les villageois vinrent à se persuader qu'ils n'avaient rien de mieux à faire que de construire, pour Eppo, un château qui ne le cédât en rien à tous ceux des alentours. — Combien, disaient-ils, ce château, avec ses créneaux, planant au-dessus de la forêt, n'embellira-t-il pas notre vallon! De quelle utilité ne sera pas la protection que nous y trouverons, si jamais le géant avait la fantaisie de revenir en ces lieux!—La vérité est que, tout en ne croyant guère au retour du géant, le chevalier insistait beaucoup sur cette dernière considération. C'était plaisir que de voir le zèle et l'activité que ces bons villageois déployaient dans leurs travaux. Eppo eût été un puissant seigneur, qu'en vérité la besogne n'eût pas marché plus vite : il avait à ses ordres des milliers d'ouvriers. C'en est au point que ces braves gens finirent, dans leur engouement

étrange, par oublier jusqu'à leurs propres affaires; et si d'aventure quelque voyageur traversant le vallon, leur demandait le motif de cette prodigieuse activité : — C'est pour notre sûreté, répondaient-ils, pour notre bien à tous, que nous élevons ce château.

Eppo s'applaudissait tout bas de la bonhomie de ces paysans : déjà son rez-de-chaussée se trouvait terminé; par une belle soirée d'été, il lui prit fantaisie d'y passer les courtes heures de la nuit. Sans doute il n'existait pas encore là d'appartement digne de recevoir un noble chevalier, mais cette idée seule, de coucher dans son domaine, changea pour lui le banc sur lequel il posa sa tête en une couche des plus moelleuses. Le jour commençait à poindre; Eppo dormait toujours d'un profond sommeil, lorsqu'un bruit étrange, qui se fit entendre à ses côtés, au-dessus de sa tête, l'éveilla en sursaut. Dans un premier mouvement d'effroi, il s'élance de sa couche, en croyant à peine le témoignage de ses sens : les piliers, les solives, tout s'ébranlait; la terre tremblait sous les coups redoublés, portés par une main invisible, qui plus est même, avec accompagnement de mugissements horribles, assez semblables à ceux d'un taureau en fureur. Eppo ne manquait certes pas de courage, cependant il comprit que la prudence exigeait d'abord qu'il se mit en sûreté; il est de fait qu'à chaque instant, la voûte menaçait de s'écrouler. Il agit fort sagement en cela, car à peine avait-il franchi une fenêtre basse, que

le bâtiment s'abîma avec un bruit semblable à celui du tonnerre. Et que vit-il debout sur ses débris? le maudit géant, lequel agitait en l'air, avec d'horribles grimaces, sa massue redoutable, et se moquait de lui comme des pauvres villageois qui, tremblants de peur, et se tenant prudemment à distance, contemplaient cette œuvre de destruction sans oser s'y opposer.

Le jour était à peine écoulé, que la colline n'offrait plus désormais à la vue qu'un vaste amas de ruines, au milieu desquelles le géant établit sans façon sa demeure. Et le voilà de nouveau, comme par le passé, tourmentant de mille manières les malheureux habitants des environs. Eppo reconnut prudent de déserter le vallon; toutefois promit-il bien à ses protégés de reparaître bientôt au milieu d'eux pour les venger. Ceux-ci ne parurent pas avoir grande confiance en sa promesse; et un assez long temps s'étant écoulé sans qu'ils eussent reçu de ses nouvelles, ils finirent par oublier leur hôte et se résigner à leur sort.

Mais quelles ne furent pas leur surprise et leur joie, lorsqu'un beau matin Eppo parut inopinément au milieu d'eux! Il était accompagné de six hommes d'armes, conduisant en lesse des mulets chargés de sacs extrêmement lourds. Le chevalier refusa de faire connaître ce que renfermaient ces sacs; il recommanda surtout à ses amis de tenir son retour secret; ensuite, il s'informa de l'heure à laquelle le géant faisait sa méridienne. On lui apprit qu'en ce

moment même il dormait; on ajouta que, dans les grandes chaleurs, son sommeil était ordinairement fort long. Eppo fit ses dispositions en conséquence, et, sans perdre de temps, il prit, dans le plus grand silence, avec ses compagnons, le chemin des ruines du château.

Le chevalier éprouva d'abord une bien vive douleur en revoyant ces lieux, puis l'aspect des ruines de son pauvre château vint redoubler sa soif de vengeance. Déjà, à une certaine distance, il entendait les ronflements du géant; or, ce ne fut pas sans peine qu'il put enchaîner les pas de ses compagnons, singulièrement effrayés de ces sons étranges, qu'on eût juré sortir d'une énorme cornemuse. Le monstre reposait dans un enfoncement formé par quelques débris de murs restés debout; une grosse toile à voile lui servait à protéger sa figure contre les rayons brûlants d'un soleil de juillet. Eppo transmit ses ordres par signes: les sacs furent ouverts; on en tira une grande quantité d'anneaux de fer, qu'on unit ensemble avec la plus grande célérité. Tous ces préparatifs s'effectuèrent le plus heureusement du monde; et quand le géant ouvrit les yeux, il se vit enlacé dans un lourd réseau de fer, au moyen duquel il se trouva cloué, pour ainsi dire, à l'endroit même où il s'était couché.

Que fit alors Eppo? monté sur le haut du mur, il se prit à rire à son tour de l'horrible figure que faisait le géant enchaîné; puis il sonna du cor, tous les habitants des environs accoururent, et se mirent

aussitôt à répondre aux affreuses imprécations de leur ennemi vaincu, par d'innombrables cris de joie; cependant celui-ci faisait d'incroyables efforts pour se débarrasser de ses liens. Mais ni ses cris ni ses menaces n'inquiétèrent plus personne; et après avoir pris toutes les mesures de sûreté convenables, chacun s'en retourna chez soi. Le lendemain, les gardes, qu'on avait laissés près de lui, annoncèrent qu'au milieu de ses convulsions de rage, le géant s'était brisé le crâne contre la muraille.

La construction du château fut reprise, et promptement terminée; ce château fut mis au rang des plus beaux et des plus forts de la contrée; on l'appela Eppstein, du nom de son premier propriétaire; et pour conserver son origine auprès des races futures, on incrusta les ossements du géant, dans le mur, au-dessus de sa porte d'entrée. L'histoire ne dit pas si Eppo répondit complétement à l'espoir des habitants du vallon, et si, reconnaissant de ce qu'avaient fait pour lui les villageois, il se montra constamment leur protecteur et leur ami: mais la chronique nous apprend que les seigneurs d'Eppstein devinrent riches et puissants, qu'ils jouèrent un grand rôle dans les divers événements dont l'empire d'Allemagne fut le théâtre jusqu'au seizième siècle, époque où cette famille s'éteignit. Le château est aujourd'hui en ruines, mais on voit encore, dans l'église du village, plusieurs tombeaux des anciens seigneurs d'Eppstein.

Alfred Reumont.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0207-1

LA DAME RICHMODIS

La solitude des tombeaux répandait la désolation et le deuil dans les rues naguère si populeuses de Cologne, car elles était innombrables les victimes que la peste moissonnait en l'an 1400; la mortalité était si grande, si générale que les cadavres ne pouvaient recevoir les honneurs de la sépulture et que, pour s'en débarrasser, on était contraint de les jeter pêle-mêle dans de grandes fosses ouvertes à cet effet.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0208-7

A cette époque, vivait sur le *Neumarkt*, dans la maison appelée *Papagey*, une dame respectable, ayant nom Richmodis, épouse d'un sieur d'Aducht. Elle tomba malade, et, peu de jours après, elle reposait déjà dans la bière. Son époux la fit inhumer dans le cimetière des Saints Apôtres. Mais les fossoyeurs, ayant remarqué que la défunte avait encore au doigt son anneau d'or, résolurent de la dépouiller de ce bijou précieux. Ils se glissèrent donc la nuit dans le cimetière, s'approchèrent de la tombe, enlevèrent la terre, ouvrirent le cercueil. Mais au moment où ils allaient saisir le doigt pour en ôter la bague, la dame Richmodis poussa un profond soupir, et se dressa dans sa bière. Les fossoyeurs ne revinrent de leur stupeur que lorsque la dame Richmodis leur dit d'une voix suppliante : Où suis-je ? et ils s'enfuirent sans répondre aux cris de détresse de la pauvre femme, transie du froid de la tombe.

La dame Richmodis sortit de la fosse, prit la lanterne que les fossoyeurs avaient laissée, et se traîna jusqu'à sa demeure. Elle frappa à la porte, mais lorsqu'à cette question : qui est-ce qui frappe si fort ? elle répondit : « La maîtresse de la maison, » les domestiques, ayant reconnu sa voix, furent terrifiés, et coururent se blottir dans leurs lits. Mais cette dame ne cessa de frapper jusqu'à ce que son mari, s'étant éveillé à son tour, ordonnât aux domestiques d'aller voir qui pouvait faire un semblable bruit à pareille heure. Alors ceux-ci, à demi morts de frayeur, répliquèrent que c'était l'esprit de madame qui de-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0209-6

mandait à entrer, et que, pour tout au monde, ils ne retourneraient pas à la porte.

Le maître les traita d'imbéciles. Mais, sur l'assurance qu'ils lui donnèrent qu'ils avaient reconnu la voix de leur maîtresse, cet homme alla lui-même à la fenêtre, et demanda : « Qui frappe à la porte ? » Alors il aperçut une figure enveloppée dans un linceuil, et frissonna involontairement croyant reconnaître à son tour la voix de son épouse, qui le suppliait de lui ouvrir. Puis, ayant repris courage, il récidiva : — « Qui êtes-vous ? — Comment, tu ne reconnais plus la voix de ta femme ? répondit la dame Richmodis en sanglotant. — Il est aussi impossible que tu sois ma femme, répliqua le sieur d'Aducht, qu'il l'est que mes chevaux se détachent, sortent de l'écurie et montent au grenier. »

Ces mots avaient à peine effleuré ses lèvres, que déjà il entendait le bruit que faisaient ses chevaux en montant rapidement les degrés. Il descendit, ou plutôt il vola pour ouvrir la porte à son épouse. Revenu de sa stupéfaction, il s'empressa alors de lui prodiguer tous les soins que lui inspira la sollicitude la plus tendre, afin de ranimer la pauvre femme à demi morte de froid et de la rappeler entièrement à la vie.

Pendant un grand nombre d'années, la dame Richmodis jouit encore d'une bonne santé; elle donna même le jour à trois enfants bien portants. Mais, dès lors, aucun sourire ne vint errer sur ses lèvres; elle travailla assidument à broder une tenture pour

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0210-8

le carême, dont elle fit présent à l'église des Apôtres, et qui représentait sa résurrection. Enfin, étant décédée dans un âge avancé, elle fut placée près de son époux, à l'entrée de l'église, dans un tombeau élevé, d'où sortaient des sons harmonieux qui charmaient quiconque prêtait une oreille attentive.

L'histoire de cette résurrection fut peinte à l'entrée du grand portail, pour en perpétuer le souvenir; mais confondue dans la ruine de tant d'objets d'antiquité de la ville de Cologne, cette peinture est à moitié effacée. Aujourd'hui, le voyageur cherche en vain aussi les chevaux de bois qui, pour rappeler cet événement, étaient placés, selon la tradition, à la fenêtre du grenier de la maison, sur le Neumarkt, que la famille d'Aducht a, dit-on, habitée.

E. Weyden.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0211-4

HENRI IV A KLOPP

Qui n'a plaint, en lisant l'histoire d'Allemagne, la triste destinée de Henri IV? qui n'a déploré les longues infortunes qu'il attira sur lui, sur son pays, tantôt par une obstination aveugle, et plus souvent par une condescendance qui dégénérait en faiblesse? Mal conseillé dès sa jeunesse, il prit tout d'abord une direction fausse. Le règne entier de cet empereur offre un enchaînement continu de triomphes momentanés, et d'amères humiliations, de combats, de ré-

voltes, et surtout d'ingratitude de la part de ceux sur la fidélité desquels il devait le plus compter.

L'affront inouï que l'arrogant Grégoire avait fait subir à Henri au château de Cannossa, bien que vengé par les défaites réitérées qu'essuya ce pape, n'était ni oublié ni lavé. Henri avait perdu toute confiance, toute considération. Jusque dans sa cour même, régnait un mauvais esprit : Conrad, son fils aîné, avait été poussé à la révolte par les ennemis du trône, et cette déplorable lutte, entre le père et le fils, dura jusqu'au décès prématuré de ce jeune prince, qui mourut à Florence. Les mêmes hommes qui avaient perdu Conrad s'adressèrent à son frère Henri, l'enfant de prédilection du monarque, qui l'avait fait couronner dans la cathédrale d'Aix-la-Chapelle : entraîné par de perfides conseils, celui-ci suivit à son tour les traces de son coupable frère.

Henri IV, après avoir en vain tout mis en œuvre pour rappeler son fils à ses devoirs, au repentir, convoqua le ban et l'arrière-ban de l'empire, afin de le combattre : mais le rebelle avait un parti puissant ; tous les princes ecclésiastiques étaient pour lui. Une bataille décisive se préparait sous les murs de Ratisbonne : hélas ! le malheureux empereur était destiné à faire une nouvelle et triste expérience de la lâcheté des hommes : honteusement abandonné par les siens, il fut contraint à chercher son salut dans la fuite. Alors les princes de l'empire se portèrent médiateurs entre le père et le fils : une diète fut convoquée à Mayence, la majorité de ses membres avait

secrètement résolu de contraindre l'empereur à abdiquer. Toutefois parait-il que Henri éprouva des remords, car dès qu'il apprit que son père s'avançait sur le Rhin, il alla au-devant de lui jusqu'à Coblentz, et là le père et le fils ratifièrent l'oubli du passé dans un mutuel embrassement. Le jeune Henri promit une entière obéissance pour l'avenir, et accompagna son père à Bingen, où celui-ci se rendait pour y faire les préparatifs de son entrée à Mayence.

Sur une hauteur, derrière Bingen, au triangle que forment le Rhin et la Nalse, est situé le château, jadis fortifié, de Klopp : il avait été élevé sur les ruines d'un castel romain qu'avait fait construire Drusus pour protéger la frontière ; aujourd'hui ses murs et ses tours sont en ruines : un jardin entoure les restes de cette ancienne forteresse, réputée jadis inexpugnable : le voyageur qui gravit cette hauteur, jouit d'une vue ravissante sur le riant vallon du Rhin, sur l'ancienne ville de Bingen, et sur la fertile vallée qu'arrose la Nalse en venant de Creutznach.

Le jour de Noël 1105, un homme était assis à l'une des fenêtres étroites de ce château : tout en contemplant ce délicieux panorama, il paraissait insensible aux beautés que la nature, quoiqu'en deuil, étalait devant lui. L'adversité et de longues souffrances avaient, avant l'âge, étrangement blanchi ses cheveux : sa taille, bien qu'un peu courbée, était encore imposante ; le feu de ses yeux n'était pas encore éteint, mais il était obscurci par les larmes amères qui s'en échappaient. Cet homme était

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0214-0
DFG

Henri IV : au lieu d'assister à la diète de Mayence, il se trouvait là seul, dans ces sombres murs, où la trahison de son indigne fils le retenait prisonnier. La crainte que la présence de l'empereur au milieu des princes réunis à Mayence, ne fît avorter ses projets d'usurpation, avait porté l'infâme, à l'aide d'un feint repentir, à attirer son père dans les murs du château de Klopp, où il le constitua prisonnier. Les reproches, touchants ou terribles tour à tour, que cet infortuné monarque lui adressa, au moment de leur séparation, demeurèrent sans effet : le petit nombre de serviteurs fidèles qui avaient suivi Henri, voulurent en vain prendre sa défense : vaincus par le nombre, ils furent garottés et jetés dans les cachots de la forteresse.

L'empereur était donc ainsi livré à ses tristes pensées, quand tout à coup le son des trompettes, et un hennissement de chevaux se firent entendre dans les rues étroites du bourg situé au pied du château; une troupe nombreuse de cavaliers et d'hommes d'armes annonçait l'approche de visiteurs de haut rang; en ce moment, la porte de l'appartement où se trouvait Henri s'ouvre, et le soldat qui y était en faction entre doucement en jetant un regard scrutateur autour de lui : — « Que me veux-» tu, lui demanda l'empereur, et que signifie ce » bruit que j'entends dans la ville? » — « Sire, les » princes ecclésiastiques viennent ici pour vous con-» traindre à déposer la couronne qu'ils veulent pla-» cer sur la tête de votre fils : ayez confiance en

» moi, sire, je viens vous montrer un chemin qui » vous fera sortir de ce château. »

A cette proposition, un noble sentiment d'orgueil et de dignité se réveille dans le sein du monarque : — « Je ne fuirai pas, dit-il, en se levant; ils n'ose- » ront porter une main coupable sur leur maître, » sur l'oint du Seigneur; mais qui es-tu, toi qui » offres ton appui à celui que toute la terre paraît » avoir abandonné? »

— « J'étais bien jeune encore, reprit le soldat, » quand je vous vis ceindre à Worms l'épée de che- » valier; et alors je jurai de m'attacher éternelle- » ment à votre personne. Je servais comme simple » fantassin dans les troupes de Zehving, quand la » révolte des Saxons vous contraignit à fuir de » Harzbourg : j'ai combattu sous vos ordres contre » le roi des prêtres à Mersebourg, où je fus fait pri- » sonnier : de longues adversités m'ont forcé depuis » à m'enrôler dans les troupes Mayençaises, mais » rien ne saurait ébranler la fidélité que j'ai vouée » au souverain légitime de l'Allemagne. »

Une larme vint mouiller la paupière du vieillard, que trahissait alors son propre fils. — « Je te remer- » cie, dit-il au soldat, après s'être un instant re- » cueilli; conserve-moi ce noble dévouement; je » serai peut-être un jour heureux d'en user et de te » récompenser. » — En disant ces mots, il passa dans une chambre voisine, dont il ferma la porte.

Peu d'instants après, la cour du château se rem- plit de guerriers; le bruit de pas pressés, des reten-

tissements d'éperons résonnèrent sur les escaliers : les archevêques de Mayence et de Cologne, entourés de leurs conseillers et d'un certain nombre de chevaliers pénétrèrent dans la salle; ils n'avaient pas jugé nécessaire de se faire annoncer pour paraître devant celui dont naguère la personne était sacrée, et qu'ils venaient abreuver d'outrages. Ils parcoururent la salle d'un œil étonné en ne voyant pas l'empereur, mais presque aussitôt la porte d'une pièce voisine s'ouvrit; Henri s'offrit à leurs yeux la couronne en tête, le manteau impérial sur les épaules, les reins ceints de l'épée de Charlemagne, et portant dans ses mains le sceptre et le globe : sa contenance, à la fois sévère et majestueuse, en imposa un instant aux princes ecclésiastiques qui reculèrent d'un pas. — « Qui t'amène ici, Ruthor » de Mayence? Que cherches-tu, en ces lieux, ar» chevêque de Cologne, dit Henri? »—Tous frappés de cette imposante apparition, gardèrent le silence, mais Ruthor, rappelant toute la rancune que, depuis de longues années, il nourrissait contre son souverain, parvint le premier à maîtriser cette première impression : — « Nous venons, dit-il, vous deman» der ce qui ne vous appartient plus : Henri V est » notre roi; son droit et nos vœux lui ont décerné » la couronne, nous lui avons prêté foi et hommage : » et vous, que l'église a rejeté de son sein, rendez » ce qu'à l'avenir elle vous défend de porter. » — En achevant ces mots, cet insolent prélat porta une main téméraire sur le manteau impérial, l'arracha

des épaules de l'empereur, tandis que les chevaliers rassemblés à l'entrée de la salle et sur les escaliers, faisaient retentir l'air du cri de vive Henri V, vive notre roi! — Et ce cri fut répété par des milliers de voix, dans les cours du château. Alors l'infortuné vieillard perdit l'énergie qu'il avait un instant montrée, et, sans proférer une seule plainte, se laissa dépouiller des insignes de la souveraineté.

Peu de temps après cette scène scandaleuse, sur laquelle l'histoire voudrait pouvoir jeter le voile de l'oubli, le monarque détrôné fut conduit à Ingelheim, l'ancien palais de Charlemagne. En promenant ses regards autour de lui, Henri aperçut dans les rangs de la troupe qui l'escortait, le même soldat qui avait été de faction à sa porte au château de Klopp; ce brave homme fut un des premiers à favoriser plus tard sa fuite, et à se ranger sous sa bannière, quand l'empereur fit un nouvel appel à l'Allemagne contre son indigne fils.

Alfred Reumont.

LA FIANCÉE-SPECTRE

Dans le voisinage de la contrée connue sous le nom de *Bergstrass*, et qu'on pourrait, à juste titre, surnommer *le Verger des rives du Rhin*, s'élevait jadis, au sommet d'une montagne escarpée, un château nommé Lauf par les uns, et par d'autres Neuwindeck. Ce manoir n'existe plus, et sa disparition est telle qu'aucun vestige n'indique de notre temps le séjour qu'habitaient, il y a plusieurs siècles, de puissants chevaliers : son nom seul a été sauvé de l'ou-

bli, et le peuple des alentours en a conservé la mémoire en y rattachant la tradition suivante.

Un des anciens propriétaires de ce château, tourmenté par d'étranges apparitions, se vit contraint de l'abandonner à une époque bien antérieure à sa destruction, pour aller, suivi de sa famille et de ses vassaux, habiter un autre de ses domaines. Nul de ses successeurs ne fut tenté d'occuper depuis ce mystérieux castel, car il n'était bruit, dans toute la contrée, que des récits effrayants faits par des villageois qui s'étaient trouvés dans la nécessité de passer de nuit près de ce château, ou qu'une fatale curiosité y avait conduits à l'heure où l'on prétend que les esprits communiquent avec les vivants : tous affirmaient unanimement qu'au coup de minuit, on voyait une lumière parcourir les salles désertes du château, puis s'arrêter dans un appartement à balcon, d'où s'échappait une lueur éclatante et rougeâtre : alors se faisaient entendre des sons d'abord doux et plaintifs, qui bientôt se transformaient en accents déchirants, puis en gémissements sourds; après quoi l'on apercevait un fantôme du sexe féminin, vêtu de blanc, portant une lumière à la main, et qui se promenait le long des fenêtres du château; enfin, à une heure sonnant, tout disparaissait.

A l'appui de ces récits, la tradition raconte qu'un jeune chevalier du nom de Kurd de Stein, égaré dans la forêt qui couvrait cette contrée, après avoir erré longtemps sans rencontrer d'issue, se trouva tout à coup devant l'entrée de ce château : il vit briller une

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0220-3

lumière dans un des étages supérieurs; charmé de cette découverte, qui lui donnait l'espoir d'obtenir un gîte et un bon lit pour la nuit, Kurd s'approcha de la porte pour demander l'hospitalité; mais quel fut son étonnement en la trouvant ouverte : — « Il faut qu'il règne une paix bien profonde en cette contrée, pensa-t-il, ou sinon que le maître de céans soit bien mal servi. » Mais sa surprise s'accrut encore, lorsqu'en traversant une cour couverte d'une herbe épaisse, il n'entendit aucun aboiement de chiens qui annonçât sa présence et qu'il ne vit aucun valet venir s'informer de son nom pour l'annoncer à son maître. Tout en faisant ces réflexions, Kurd de Stein descendit de cheval; après avoir soigneusement attaché sa monture, il se mit à gravir à tâtons un escalier de pierre; il avait déjà fait quelques pas dans l'obscurité, quand un rayon de lumière vint frapper ses yeux; il s'empressa d'ouvrir une porte et se trouva dans une vaste salle, faiblement éclairée par une seule lumière placée sur une table; mais ce qui attira surtout son attention, c'est la vue d'une jeune personne, assise près de cette table, le visage caché par les boucles ondoyantes de sa blonde chevelure; la tête appuyée sur une de ses mains, elle semblait plongée dans une rêverie profonde. Le chevalier s'approcha d'elle, et la salua avec tout le respect convenable : la jeune dame leva lentement la tête, et montrant à Kurd le plus charmant visage, quoique d'une pâleur extrême, répondit à ce salut par un léger sourire. Kurd, frappé d'admiration, demanda

alors, avec une émotion dont il n'était plus maître, l'hospitalité pour la nuit : l'inconnue lui témoigna son assentiment par un léger signe de tête, et sortit aussitôt. Le chevalier, resté seul, se mit à réfléchir à ce que ce lieu lui offrait d'étrange, comme au hasard qui l'y avait conduit ; mais le retour de sa jolie hôtesse interrompit ses réflexions, et ce ne fut pas sans un vif plaisir qu'il vit une table garnie de mets et de vins exquis. Kurd, à un signe de son hôtesse, s'assit et mangea avec tout l'appétit d'un homme qui a fait une longue course, et but d'excellent vin à longs traits. Le vin délie la langue, dit-on, et c'est ce qui survint à Kurd : après avoir apaisé la faim et la soif qui le tourmentaient, il entama ainsi la conversation avec son hôtesse :

— « Vous êtes sans doute la fille du maître de ce manoir? lui dit-il. » Un signe de tête affirmatif fut la seule réponse qu'elle lui fit. — « Et vos parents? » La jeune personne montrant de la main divers portraits de la galerie, dit d'une voix à peine articulée : « Ils sont morts, et je reste seule de ma famille. »

Le chevalier, de plus en plus charmé de la beauté de son hôtesse, échauffé aussi par les fumées du vin, réitéra ses questions ; mais, dans sa double ivresse, il ne remarquait pas que les réponses qu'on lui faisait étaient toutes d'une concision singulière, et qu'elles ne satisfaisaient pas toujours à ses demandes. Tout à coup, au milieu de ses libations redoublées, l'idée lui vint que pareille aventure pourrait se terminer par un bon mariage : toujours plus téméraire,

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0222-5
DFG

il se rapproche encore de sa châtelaine, lui adresse quelques douceurs; puis enfin : —« Êtes-vous libre? » lui demanda-t-il, en saisissant une de ses mains qu'il pressait tendrement. L'inconnue répondit, suivant son invariable coutume, par un signe de tête affirmatif, mais elle accompagna ce geste d'un regard si plein de charmes, que le chevalier, tombant à ses genoux, lui déclara son amour et réclama le don de sa main.

A cette demande inattendue, un rayon de joie brille dans les yeux de l'hôtesse : elle se lève, tire d'une armoire deux bagues d'or et une couronne de romarin, qu'elle place sur la tête du chevalier, et lui fait signe de la suivre. Kurd, surpris d'un succès aussi prompt, hésite un moment, mais en cet instant la porte s'ouvre, et deux vieillards, revêtus d'habits somptueux, se présentent, et plaçant le futur époux et sa fiancée au milieu d'eux, ils les conduisent à la chapelle du château.

Une profonde obscurité régnait en ce lieu, et la faible lueur du flambeau, que portait l'un des vieillards, laissait entrevoir à peine les contours de plusieurs monuments funéraires : la fiancée, s'approchant d'une de ces tombes, touche légèrement la figure d'un évêque revêtu de ses ornements sacerdotaux : soudain l'évêque se lève, et s'avance d'un pas sonore vers l'autel : simultanément les cierges se trouvent allumés comme par enchantement; la figure cuivrée de l'évêque paraît s'animer, ses yeux brillent comme deux étoiles au milieu du brouillard : ses lè-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0223-0

vres s'ouvrent, et d'une voix qui semblait sortir d'un tombeau, il fit entendre ces mots :

— « Vous, Kurd de Stein, acceptez-vous, pour légitime épouse, Berthe de Windeck, ici présente? »

Le chevalier était tremblant comme la feuille qu'agite le vent : les fumées du vin s'étaient dissipées ; elles avaient fait place à la surprise et à l'effroi que lui inspirait toute cette étrange fantasmagorie : sa langue, glacée dans sa bouche, ne put articuler une parole.

En ce moment, le chant du coq retentit au dehors, une heure sonna à l'horloge d'une église : aussitôt un cri subit, aigu, se fit entendre, et les acteurs de cette scène fantastique, Kurd excepté, disparurent comme un léger brouillard : un vent impétueux souffla dans la chapelle, le château trembla jusqu'en ses fondements, et le chevalier perdit l'usage de ses sens.

Le lendemain, Kurd ouvrant les yeux, au lever du soleil, fut bien surpris de se trouver couché sur l'herbe qui tapissait la cour du château ; près de lui piaffait son fidèle coursier ; il éleva un regard timide vers les fenêtres de l'antique manoir, et, se remettant en selle, il se hâta de fuir ce séjour mystérieux et redoutable, en jurant bien d'être, à l'avenir, plus circonspect dans ses amours.

W. Simrock.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0224-6

BROEMSER ET GISÉLA

Il n'est, en aucune contrée du Rhin, de lieu qui réunisse plus que Rudesheim, tous les charmes d'une situation pittoresque. Adossé à la colline que Charlemagne avait plantée de ceps de vigne, ses éminences permettent au regard d'embrasser un panorama d'un effet délicieux. Ses châteaux et le Saalhof sont des monuments auxquels se rattachent les traditions des siècles passés : traditions qui marchent de front avec l'histoire et consacrent le souvenir de

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0225-1

la noble famille des Broemser, branche sortie de la souche des seigneurs de Rudesheim.

Jean Broemser, dont nous allons vous conter l'histoire merveilleuse, vivait au temps où Saint Bernard prêchait la seconde croisade. Grand nombre de chevaliers, exaltés par les discours du saint, étaient prêts à sacrifier leur vie et leurs biens à la délivrance du tombeau de notre sauveur. Broemser fut un des premiers qui attachèrent la croix à leur manteau. Il est vrai que la pensée de se séparer de sa fille (car il était déjà veuf) lui causait une poignante douleur; toutefois sacrifiait-il ses plus chers intérêts à l'honneur de combattre pour la foi chrétienne.

Il arriva mainte aventure aux belliqueux pèlerins, avant qu'ils touchassent le sol de la Terre-Sainte. Mais, bientôt après, les musulmans ressentirent la force de leurs bras. Broemser conduisait les croisés de victoire en victoire, leur donnant partout l'exemple du courage et de l'héroïsme. Son nom était respecté chez les Francs, redouté parmi les infidèles.

Il y avait, près du camp des chrétiens une caverne dans des rochers d'où jaillissait une source d'eau limpide, qui désaltérait les guerriers et leurs chevaux. Un jour, la nouvelle se répandit dans le camp qu'un dragon avait choisi cet antre pour retraite, et qu'il serait désormais impossible d'approcher de ces lieux. La consternation fut générale, car cette source était la seule qui se trouvât près du camp; toutes les autres étaient ou tombées au pouvoir de l'ennemi

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0226-7

ou taries par le soleil brûlant de ces contrées. Bientôt une cruelle pénurie d'eau se fit sentir, et réduisit les croisés au désespoir ; le seigneur de Rudesheim, touché de cette calamité, résolut d'en délivrer l'armée. Revêtu de son armure, il s'avança seul et invoquant Dieu vers la caverne redoutable.

A peine le dragon l'eut-il aperçu qu'il se dressa en ouvrant une énorme gueule et poussant un cri affreux. Mais Broemser était bravement préparé à l'attaque. Au moment où le dragon fond sur lui pour le déchirer, il enfonce son épée dans sa gueule sanglante. Le monstre pousse un hurlement de rage en se repliant sur lui-même. Deux fois encore Broemser, prompt comme l'éclair, plonge son glaive dans le flanc du dragon hideux, qui expire, en vomissant un sang noir et venimeux.

Le chevalier n'eut pas même le temps d'essuyer son épée fumante, car à peine eut-il triomphé du monstre, qu'il se vit tout à coup assailli par une troupe d'infidèles sortant d'une embuscade. Le premier qui se précipita sur lui, fut terrassé d'un coup de son épée foudroyante. Déjà même il la tenait levée sur un autre, lorsqu'il fut lâchement renversé par un nœud coulant. Alors les misérables lui lièrent les mains sur le dos, et le portèrent avec des cris de joie dans un fort voisin, sur les créneaux duquel le croissant bravait encore l'armée des croisés.

Là Broemser fut chargé de fers, et plongé dans un noir cachot que la lumière du jour n'éclaira jamais. Parfois le cri de guerre de ses compagnons

d'armes parvenait jusqu'à son oreille, et le remplissait de l'espoir flatteur d'une prochaine délivrance. Mais bientôt tout redevenait calme et silencieux. Alors, s'abandonnant à son désespoir, le héros secouait ses chaînes de toute sa force, jusqu'à ce que meurtri, épuisé de fatigue, il tombât dans l'accablement.

Un sommeil trompeur le berçait alors d'images décevantes. Tantôt il se voyait libre, à la tête de ses troupes; tantôt il lui semblait voir sa fille Giséla, pâle, échevelée, les yeux mouillés de larmes, et lui tendant les bras; puis se réveillant en sursaut par la force de ses sensations, son état affreux rendait encore plus ardent en lui le désir de revoir sa chère patrie. C'est dans un de ces moments de désespoir amer, qu'il fit le vœu solennel de vouer sa fille unique au ciel, s'il parvenait jamais à recouvrer la liberté, et à revoir le château de ses pères. Peu de temps après, l'armée chrétienne emporta le fort d'assaut, et Broemser fut sauvé.

Un pèlerin, coiffé d'un chapeau à larges bords et appuyé sur son bourdon, s'avance à pas rapides à travers les plaines de la Lombardie. Entouré de neiges éternelles, il poursuit le chemin qui conduit par le mont Saint-Gothard, et bientôt arrive à la frontière du Brisgau. Le teint rembruni du voyageur démontre assez qu'il a longtemps habité dans un climat brûlant; le feu de son regard et quelque chose de fier dans son maintien, font deviner en lui le guerrier. C'est Jean Broemser.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0228-8

L'agitation de son âme ne lui avait pas permis de faire un plus long séjour en Palestine. Marchant sans relâche, il aperçut enfin son château dans le lointain. Cette vue le transporta de joie et le pénétra de reconnaissance envers Dieu, qui l'avait si visiblement protégé pendant son long pèlerinage. Il s'agenouille au bord du fleuve, et, les larmes aux yeux, adresse ses actions de grâces à l'Être Suprême. Puis doublant le pas, il atteignit son château vers la fin du jour.

Une jeune fille aux cheveux blonds dont le voile blanc était légèrement agité par le zéphir, regardait du haut du balcon le paysage doré par les rayons du soleil couchant. Le cœur de Broemser tressaillit de joie à son aspect. C'était Giséla, c'était sa fille chérie, belle comme la jeune rose qui vient de s'ouvrir aux feux du jour naissant. Le pèlerin pénétra dans le château sans être reconnu de personne, car de longues souffrances avaient bien altéré ses traits à demi cachés d'ailleurs par son chapeau, et surtout par une barbe qui lui descendait jusque sur la poitrine. Il demanda le seigneur du château. On lui répondit qu'il était parti pour la Terre-Sainte, et qu'on n'avait point de ses nouvelles. Giséla, qui avait vu entrer le pèlerin, le fit mander auprès d'elle dans l'espoir d'obtenir de lui quelques renseignements sur le sort de son père. Broemser, conduit par le majordome, monta l'escalier-tournant, traversa la salle, ornée des trophées que ses aïeux avaient conquis, et se trouva bientôt en présence de sa fille. Au

moment où elle allait lui adresser la parole, elle remarqua l'émotion qui se peignait dans les traits du pèlerin; il venait d'ôter son chapeau : elle reconnut son père, et, poussant un cri de joie, elle se précipita à son cou, en le couvraut de mille baisers.

Les premiers transports une fois calmés, le chevalier parcourut tous les appartements de son château, se réjouissant de revoir encore ses fidèles serviteurs et les lieux qui l'avaient vu naître. Il passa cette soirée et la moitié du jour suivant à raconter ses aventures, que sa fille prenait un plaisir extrême à écouter. Mais, des deux côtés, il semblait régner une certaine contrainte qui les empêchait d'épancher leurs cœurs, au moment où ils allaient s'ouvrir.

Broemser était assis, près de sa fille, sur le balcon; il regardait, d'un air préoccupé, les bateaux qui descendaient le Rhin. Tout à coup un chevalier, pressant les flancs poudreux de son coursier, passe le pont-levis du château, entre dans la cour, saute à terre, et se trouve presque aussitôt près d'eux. Il veut courir à Giséla, mais le trouble qu'il remarque en elle, et le regard menaçant du chevalier qui se trouvait à ses côtés, enchaînent ses pas. Giséla se remit la première de son émotion : « C'est le chevalier de Falkenstein, » dit-elle d'une voix encore tremblante, tandis que le jeune homme s'avançait. Broemser accueillit celui-ci froidement; il se doutait du motif qui l'amenait, et la rougeur de sa fille le confirma dans ses soupçons. Falkenstein n'était

pas moins embarrassé, car il avait ignoré le retour imprévu du chevalier de Rudesheim. La conversation fut languissante. La jeune fille n'osait adresser la parole à son amant, et Broëmser ne faisait, de son côté, que des réponses froides et brèves. Falkenstein, blessé de cet accueil, prit le parti de se retirer, décidé d'attendre une occasion plus favorable pour découvrir son cœur.

« Giséla, » dit le père d'une voix sévère, « dis-moi, que veut ce jeune homme ? » Giséla n'osait répondre. — « As-tu souvent vu ce chevalier ? » — « Giséla, ma fille ! » continua-t-il d'une voix plus douce, et en la prenant par la main, « tu manques donc entièrement de confiance envers ton père ? Tu ne veux pas répondre à mes questions ? — Dis-moi, je t'en prie, comment ta gouvernante a-t-elle pu permettre à ce jeune homme de venir te voir pendant mon absence ? » — Rassurée par la bienveillance que semblait respirer ce discours, la jeune fille résolut de tout avouer. « Oh ! mon père, » répondit-elle, « pardonnez-moi d'avoir pu hésiter un moment à vous découvrir mes sentiments, et recevez avec indulgence mes aveux sincères. Oui, j'ai souvent vu Othon, je le connais depuis longtemps ; il a l'âme noble et chevaleresque. Tout le monde loue son courage et sa courtoisie : comment aurais-je pu demeurer insensible à ses hommages ? »

Broëmser s'était levé. Ses traits révélaient le combat intérieur que se livraient dans son cœur deux sentiments opposés : d'une part, l'amour paternel,

de l'autre, la fierté du guerrier, nourri dans les camps, accoutumé à voir tout fléchir devant sa volonté.

— « Giséla, reprit-il alors d'une voix forte, « tu ne reverras jamais le chevalier de Falkenstein ; le ciel a déjà disposé autrement de ta main. » — « Oh! mon père, mon père, que dites-vous là? » s'écria la fille éplorée, « rétractez ces paroles qui me tuent : j'ai engagé ma foi à Othon, et je ne puis être qu'à lui. »

Ces paroles ôtèrent un moment au chevalier la force de répondre; puis, maîtrisant sa colère qui était sur le point d'éclater, il poursuivit, avec une tranquillité apparente : « C'est donc ainsi que tu en as agi pendant mon absence! Malheureuse, ta main n'est plus libre! Sache donc que, menacé d'une mort ignominieuse dans une prison des infidèles, j'ai fait le vœu solennel de te vouer à l'Église, si jamais je parvenais à recouvrer la liberté. Le ciel a exaucé ma prière, et ton sort est fixé. » — Giséla resta comme pétrifiée sous ces foudroyantes paroles, puis se jetant aux pieds de son père : « Je sais que je suis coupable, » dit-elle d'une voix éteinte, « mais, mon père, par tout ce qui vous est sacré, ne m'enfermez pas dans un cloître! Ah! s'il ne m'est plus permis d'être l'épouse d'Othon, accordez-moi du moins une retraite dans le château, pour que j'y pleure mon égarement et que j'y meure.

Outré de colère et ne se possédant plus, Broëmser s'éloigna en lui criant d'une voix terrible : « Choi-

sis le cloître, ou meurs chargée de la malédiction de ton père! »

Les yeux de la jeune fille se fermèrent; elle tomba sur le carreau. Quand elle se réveilla, ses esprits étaient égarés. La certitude cruelle de ne pouvoir jamais être à Othon, le cloître avec ses tristes murailles, la malédiction dont son père l'avait menacée, se présentaient à son esprit troublé sous les formes les plus hideuses. Au-dessous d'elle, le Rhin roulait ses vagues avec un bruit sourd et sinistre; le ciel était couvert de nuages, le tonnerre grondait dans le lointain; un frisson mortel parcourut tous ses membres. Elle regarda autour d'elle d'un œil hagard, puis tout à coup prenant son élan, elle se précipita dans le fleuve.

Son père, son malheureux père entend et voit cette chute; à la lueur des éclairs, il distingue encore le vêtement et le voile blanc de Giséla, emportée par la force du torrent. Le cri de désespoir qu'il pousse est couvert par le bruit des vents et le roulement du tonnerre. Les eaux ont déjà englouti leur proie.

Son titre de père de Giséla mit seul Broëmser à l'abri de la vengeance du chevalier de Falkenstein. Cet infortuné trouva bientôt, dans une bataille, la mort qu'il cherchait. Broëmser, rongé par des remords cuisants, résolut de bâtir une église pour apaiser la colère du ciel; mais poursuivi sans cesse par des images effrayantes, et ne trouvant de repos nulle part, il s'engagea dans des guerres

contre ses voisins, espérant y trouver une mort honorable.

C'est ainsi qu'il différait de jour en jour la construction de l'église, quand un songe vint le décider à y penser sérieusement. Il lui sembla voir le dragon qu'il avait terrassé en Palestine, prêt à le déchirer de ses dents meurtrières, et puis Giséla, resplendissante d'une lumière divine, leva la main contre le monstre, qui s'enfuit épouvanté. En ce moment, les chaînes d'esclave que Broëmser avait portées en Palestine, et qu'il avait suspendues au mur, tombèrent sur le plancher. Ce bruit le réveilla. Les premiers rayons du soleil éclairaient sa chambre. Broemser réfléchissait encore à ce songe mystérieux, quand un de ses serfs frappa à la porte. Il tenait dans ses mains une image du Sauveur du monde, et raconta qu'ayant labouré un champ, il avait remarqué qu'un des bœufs attelés à la charrue déterrait quelque chose, et qu'il était bien vite accouru, parce qu'il avait entendu une voix crier au secours, et que cette voix ne pouvait être partie que de l'image. Broëmser se rendit à l'instant sur les lieux, et après s'être convaincu de la vérité du fait, il fit bâtir une église et un cloître sur l'emplacement même où l'image miraculeuse avait été trouvée.

Ce cloître [1], auquel il donna le nom de *Noth Gottes*, fut habité pendant des siècles par des religieux de l'ordre des Capucins. Et pendant longtemps

[1] Situé près d'Assmannshausen am Walde.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0234-1

on montra aux croyants la langue ossifiée du monstre que le preux chevalier avait vaincu, et les chaînes qu'il avait portées durant son esclavage.

Alfred Reumont.

LA TOUR DE HATTON

Au-dessous de Bingue, sortent, du milieu du fleuve, des écueils menaçants blanchis par les vagues. Ils ne laissent aux bateaux qu'un étroit passage, le Bingerloch, bordé d'un côté par les ruines d'Ehrenfels, de l'autre, par le superbe château de Rheinslein. Les ondes écumantes se brisent contre de vieilles masures d'un aspect sinistre. C'est la *Tour de Hatton*. Elle subsiste comme le monument d'un crime inouï, comme la demeure du réprouvé,

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0236-2

frappée qu'elle est de malédiction. A l'heure des fantômes, les hiboux et autres oiseaux de nuit, sortant de leurs retraites obscures, et poussant des cris lugubres, ressemblent à autant d'esprits qui appellent sur ce séjour la vengeance céleste.

Le peuple nomme cette ruine : « *la Tour des Rats ;* » les bateliers s'en éloignent avec terreur et dirigent leur course du côté où la sainte image (appelée *Noth Gottes*) leur promet secours et consolation.

Jadis vivait à Mayence un archevêque, Hatton I, surnommé Bonose, dont le cœur dur et féroce ne fut jamais touché du malheur de ses semblables. Or il survint une grande famine dans toute la contrée, et les hommes périssaient, faute de nourriture. Les greniers de l'archevêque, largement pourvus de blé, ouverts à l'usure la plus infâme, demeurèrent alors impitoyablement fermés au peuple affamé et souffrant.

Quand la disette fut parvenue au plus haut degré, ses sujets s'assemblèrent en foule, le suppliant d'avoir pitié d'eux. Voyant que leurs prières restaient vaines, ils se répandirent en invectives et en malédictions contre leur tyran commun. Cette scène, résultat de leur désespoir, loin d'émouvoir son cœur, ne fit que redoubler sa férocité. Il envoya ses archers pour s'emparer des mutins, ordonna de les enfermer dans une grange et y fit mettre le feu. Bientôt l'incendie se répandit ; et alors que les malheureux, livrés aux flammes, poussaient des cris de

douleur et d'angoisses, ce monstre, pour insulter à leur détresse, disait en ricanant à ses amis assemblés dans un repas somptueux : « Entendez-vous les cris » des rats dans la grange? » Après ces paroles, tout se tut, les gémissements cessèrent, mais la vengeance de Dieu s'éleva des membres fumants de ses enfants égorgés. Le soleil alla se cacher derrière les nuages; la salle fut soudain enveloppée d'épaisses ténébres qui se condensèrent et finirent par former une nuit impénétrable autour du tyran. Tout à coup il sortit de toutes les fentes du plancher, du plafond et des divers coins de la salle, une troupe innombrable de rats.

En un clin-d'œil tous les appartements en furent remplis; ils sautèrent sur les tables, rongèrent les mets, et jusqu'aux morceaux qu'on portait à la bouche. Plus on en tuait, plus on en voyait reparaître.

Alors les convives consternés, les amis et les servantes de cet homme, visiblement poursuivi par la vengeance de Dieu, prirent en tremblant la fuite.

Le coupable se voyant seul et livré sans secours à ses ennemis implacables, se jeta dans un bateau qu'il dirigea vers cette tour isolée, entourée d'eau de tous côtés : mais ce fut en vain. Les rats l'y suivirent et d'autres milliers de ces animaux l'y reçurent alors qu'il aborda. Muet de terreur, et ne sachant plus où tourner ses pas, Hatton monta, dans des transes mortelles, au plus haut de la tour. Là, les rats vengeurs s'acharnèrent plus furieux après lui, et, lui rongeant les chairs, le firent mou-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0238-3
DFG

rir d'une mort cruelle. Des taches de sang furent bientôt tout ce qui resta d'Hatton. La vengeance divine en avait fait justice.

Telle est la tradition de la tour isolée, située au milieu du Rhin.

FRIEDHEIM.

Charlemagne à Heilbroun

Dans une plaine entourée de collines verdoyantes, arrosée par le Necker, s'élève l'ancienne ville de Heilbroun, en Souabe. Cette antique cité a perdu l'importance qu'elle avait, au moyen âge, comme ville impériale; la belliqueuse audace avec laquelle ses habitants défendirent leurs murs et leur indépendance s'est évanouie; mais on retrouve encore de la vie, du mouvement dans les rues de cette ville industrieuse, et son territoire est partout riche et fertile; et de beaux monuments, d'anciens édifices conservent le souvenir d'une renommée justement

méritée. Là s'élève, près du fleuve, une haute tour carrée qui servit de prison au brave Gœtz de Berlichingen; ici, vous voyez l'ancienne église de Saint-Kilian, avec ses fenêtres gothiques et ses colonnes fines et déliées. Non loin de Heilbroun est situé encore Weinsberg, avec son château de *Weibertreue* (fidélité conjugale), ainsi nommé, en mémoire du noble exemple d'amour conjugal dont il fut le théâtre; enfin, en descendant le Necker, on trouve les deux petites villes de Wimpfen, l'une dans le vallon, l'autre sur la montagne, près de laquelle se livra, au dix-septième siècle, un combat si sanglant entre le comte de Tilly et le margrave de Durlach.

Charlemagne chassait donc un jour dans les terres basses arrosées par le Necker, qui tantôt se fraie un chemin au travers d'étroites vallées, tantôt promène lentement ses ondes sur de vastes prairies. Une épaisse forêt de chênes couvrait alors toute cette contrée, depuis les rives du fleuve; il semblait que le pied de l'homme n'eût jamais foulé cette solitude, ni la hache frappé ces chênes séculaires.

L'empereur errait déjà depuis longtemps, avec une suite peu nombreuse, dans l'épaisseur de cette forêt, quand, arrivé près d'une clairière qui présentait quelques vestiges d'habitation et les ruines d'une chapelle, il trouva une fontaine dont l'onde limpide et fraîche lui offrit, ainsi qu'à ses officiers, de quoi étancher la soif qui les tourmentait. Charles parcourut ces lieux d'un regard étonné : ils lui étaient tout à fait inconnus. Il se préparait donc à les quit-

ter, lorsqu'un bruit soudain qu'il entendit dans le feuillage lui fit penser qu'il se trouvait sur la piste d'un sanglier ; mais Charlemagne fut détrompé à l'aspect d'un vieillard dont la barbe descendait jusqu'à la ceinture, et dont la tête était couronnée de cheveux blancs comme la neige ; son vêtement, celui d'un prêtre du Très-Haut, décélait une grande pauvreté, et ses traits offraient l'empreinte de longs chagrins et de grandes privations. L'empereur fut frappé de cette apparition ; toutefois, s'approchant de l'inconnu sans témoigner nulle crainte : — Qui es-tu, lui dit-il, et que cherches-tu dans cette solitude ?

— Ce lieu n'a pas toujours été une solitude, répondit le vieillard ; jadis la lumière de la foi l'a éclairé, et l'esprit du Seigneur s'y reposa. A cette source même, près de laquelle vous êtes, dont l'onde a servi à étancher votre soif, un grand nombre de païens ont été convertis au culte du vrai Dieu, mais la bonne semence a été étouffée dès sa naissance.

— Dieu nous en préserve, reprit le pieux empereur : instruis-moi de ce qui s'est passé dans cette contrée reculée.

— Au temps où Boniface prêchait en Saxe l'Evangile de celui qui est mort sur la croix, dit alors le vieillard, à cette époque où Sturmer fondait l'abbaye de Fuld, qui reçut les dépouilles mortelles de l'apôtre de l'Allemagne, le pieux Kilian vint en ces lieux : il réunit les peuplades éparses dans ces forêts, où elles vivaient du produit de leur chasse et de

leur pêche ; le saint homme rencontra d'abord bien des obstacles, et courut même plus d'un danger ; mais enfin ces hommes sauvages, mais non corrompus, furent touchés de l'exemple que leur offraient la vie pure, la douceur, la résignation de ce nouvel apôtre ; ils finirent par croire à ses paroles, et reçurent le baptême. Une chapelle, sous l'invocation de l'archange Michel, fut construite au milieu des habitations de ces nouveaux convertis, dont le nombre s'accrut de jour en jour. Plus tard, saint Kilian fut contraint de s'éloigner pour aller porter le flambeau de la foi dans les autres parties de l'Allemagne. Un de ses disciples resta bien ici pour continuer son œuvre, mais les semences de la discorde se répandirent, bientôt l'ivraie étouffa le blé ; la majeure partie des nouveaux convertis s'éloigna, leurs cabanes tombèrent en ruines, et l'église fut insensiblement amenée à l'état misérable où vous la voyez. J'habite depuis quelque temps cette contrée sauvage ; j'y prêche la parole divine ; mais, par malheur, mes efforts ont bien peu de succès.

Le pieux empereur fut touché de ces paroles du vieillard. J'ai tant fait, se dit-il à lui-même, dans l'étendue de mes vastes états, et même au delà de ses frontières, pour propager l'Evangile ; pourquoi ne seconderais-je pas de tout mon pouvoir les nobles efforts de ce bon prêtre ? — Prenez courage, dit-il à celui-ci : votre église se relèvera de ses ruines, et la lumière qui nous est venue de l'Orient, luira bientôt dans les forêts de la Germanie.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0243-1

Lorsque le prêtre eut appris de l'un des chasseurs le rang de celui qui lui tenait ce langage, son cœur fut pénétré d'une vive joie, et il exprima sa respectueuse reconnaissance à Charlemagne. Dans son zèle, poussé trop loin peut-être, ce prince eut le tort de soutenir la prédication de l'Évangile par le fer et le feu, de soumettre de la sorte les Saxons au joug de la foi; mais, en revanche, il a tant fait pour l'église, fondé tant de monastères, alors uniques asiles de la science, et contribué si puissamment ainsi à la civilisation des peuples soumis à son sceptre!

Bientôt l'église sortit de ses ruines plus grande et plus belle qu'elle n'avait jamais été; elle fut encore une fois fréquentée par des chrétiens : de nouveaux colons s'établirent autour d'elle; et une partie de la forêt, tombée sous la hache des bûcherons, offrit de vastes terrains à l'agriculture. Dans ce lieu, où il n'existait naguère que quelques cabanes éparses, on vit s'élever une petite ville. Charlemagne visita plusieurs fois cette cité qui commençait à prospérer; l'on montre encore aujourd'hui, sur la place du marché, un antique bâtiment que la tradition assure avoir fait partie de son palais; de nos jours aussi jaillissent de sept tuyaux les eaux salutaires de la fontaine de l'église, laquelle a donné son nom à la ville de *Heilbroun* [1].

Alfred Reumont.

[1] Fontaine de salut, ou de guérison.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0244-7

FRIÉDÉRICH ET GÉLA

Après avoir joui de toutes les beautés dont la nature se plut à embellir les rives du Rhin, le voyageur ne saurait manquer de faire une petite excursion de Mayence à Hanau, en passant par Francfort et la vallée du Mein. Le romantique vallon de la Kinzig, les riantes hauteurs de la Wetteravie invitent à ce pèlerinage; là, sont les quelques débris d'un château impérial, de ce somptueux Gelahausen, dont la Kinzig baigne lentement les ruines; là, fut une ville ci-devant libre, si florissante au moyen

âge par son industrie et son commerce ; et cet aspect étrange convaincra le touriste de la fragilité des grandeurs humaines.

Une chaîne de riants coteaux lie le mont du Rhœn à ceux du Vogelgebirge, c'est en ces lieux que vivait, à une époque bien loin de nous, Friédérich, fils du duc de Souabe, Friédérich le borgne : ce jeune seigneur excellait dans tous les exercices de la chevalerie; rarement les hôtes des épaisses forêts qui environnaient son domaine échappaient à ses flèches, ou au fer de sa lance ; les chasses les plus périlleuses, il les préférait, car elles lui offraient l'occasion de donner des preuves de son intrépidité, et rarement il revint d'un tournoi sans en avoir remporté le prix.

Quand les rigueurs de l'hiver le retenaient près du foyer, il se complaisait à la lecture des livres qui contenaient le récit des traditions et des vieilles chroniques ; et, selon l'usage des chevaliers de ce temps, la poésie et le chant remplissaient les heures qu'il ne donnait pas à la lecture ; puis lorsque la froide saison faisait place au printemps, à cette riante époque de l'année où le chant des oiseaux, le parfum des fleurs, et la verdure viennent réveiller la nature engourdie par les frimas, Friédérich, son sistre suspendu à son côté, son arc sur ses épaules, parcourait avec délices les prairies et les forêts, les coteaux et les montagnes. Toute la nature lui procurait des jouissances nouvelles, lui inspirait de nouveaux chants. C'était un hôte bien venu dans tous les châ-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0246-8

teaux d'alentour, et c'était chaque fois avec regret qu'on le voyait s'éloigner.

Dans une de ces excursions journalières, Friédérich se trouva un jour près du castel d'un chevalier : il se détermina à y demander l'hospitalité ; à peine en eut-il franchi la porte, qu'il fut frappé du tableau qui s'offrit à ses regards : une jeune fille d'une rare beauté, était assise sous le feuillage qui ombrageait le perron, et faisait, d'un doigt agile, tourner son fuseau, tandis que son père, entouré de sa meute fidèle, nettoyait ses armes.

—Que Dieu vous bénisse, seigneur Friédérich, dit le chevalier, suspendant le travail qui l'occupait, au moment même où sa fille saluait, d'un air plein de grâce, l'hôte qui leur survenait.

— Ne vous dérangez pas, chevalier Erwin, et vous non plus, aimable damoiselle, dit Friédérich : je suis entré ici dans l'espoir que vous ne refuseriez pas à un chasseur fatigué, un souper et un lit pour se reposer, jusqu'à ce que le chant de l'alouette lui donne le signal du départ.

—Géla, interrompit le chevalier, donne des ordres à l'office : le seigneur Friédérich voudra bien se contenter du peu que nous lui pourrons offrir.

La jeune fille d'Erwin se leva pour obéir à son père, mais Friédérich la pria de ne pas se déranger, voulant, selon l'usage des troubadours ambulants, mériter par une chanson, la coupe de la bien-venue ; le père et la fille accueillirent avec plaisir cette proposition : le jeune troubadour chanta donc, mais

avec une expression si touchante, les charmes du printemps, et les tendres désirs qu'il éveille dans les cœurs, que Géla, l'œil humide d'une volupté jusqu'alors inconnue, arrêta son fuseau; Erwin suspendit son travail, et les chiens eux-mêmes parurent attentifs au chant du jeune duc de Souabe

Friédérich reçut avec transport les éloges de Géla, et le vin qu'elle lui offrit, lui sembla le plus délicieux breuvage qui eut jamais humecté ses lèvres. Il ne se fit pas prier pour rester au castel; un sentiment nouveau pour lui l'y enchaînait. Bien des femmes avaient déjà cherché à faire la conquête de Friédérich, et jusqu'alors son cœur était demeuré insensible; mais il n'avait pu voir la belle Géla sans sentir l'amour naître dans son âme: il reconnut donc la nature de ce sentiment vague qui l'agitait, qui avait inspiré ses chants. De ce jour, Géla devint la souveraine de son cœur, l'unique objet de ses pensées.

A peine le chant de l'alouette avait annoncé le retour de l'aurore que Friédérich quitta sa couche, pour confier à son sistre le nouveau sentiment qui remplissait son âme d'une mélancolie délicieuse. Il sortit croyant que la fraîcheur du matin calmerait son agitation; au moment où il franchissait le perron, il rencontra Géla, belle comme la rose lorsqu'elle entr'ouvre son calice parfumé aux premiers rayons du soleil, il s'avança au-devant d'elle, et saisissant une de ses mains, lui dit d'une voix profondément émue. — Belle Géla, je ne puis renfermer dans mon sein le sentiment qui le remplit; votre vue

a fait naître en mon âme un amour qui ne s'éteindra qu'avec ma vie ! — Une vive rougeur couvrit le front de la jeune vierge ; le saisissement que lui causa cette brusque déclaration, lui avait ravi l'usage de la parole ; elle resta muette, ses yeux modestement fixés vers la terre. « Grand Dieu ! s'écria Friédérich, vous aurais-je offensée ! » Et cette supposition pénible fit qu'il s'éloigna, sans oser retourner au castel, qui cependant renfermait l'unique objet de ses pensées. Il refoula son amour au fond de son cœur, mais tous ceux qui l'approchaient, remarquaient qu'un grand changement venait de s'opérer en lui : la chasse, les tournois étaient devenus sans attraits pour lui ; en vain, son père et sa mère essayèrent-ils de percer ce mystère.

Souvent il se rendait seul dans la forêt, son carquois sur l'épaule et sa main armée de sa lance, mais les hôtes des bois n'avaient plus à redouter l'atteinte ni de sa lance, ni de ses flèches. Une force irrésistible l'attirait constamment vers le castel d'Erwin, mais il n'osait se présenter devant Géla : un premier amour est toujours timide.

Un jour, parcourant la forêt, il rencontra Géla, occupée à cueillir des plantes aromatiques : à sa vue, son émotion fut telle, que la parole expira sur ses lèvres ; or la jeune vierge regarda, non sans surprise, ce jeune homme dont l'immobilité paraissait être l'effet d'un enchantement. — Vous semblez indisposé, lui dit-elle : suivez-moi chez mon père, et acceptez quelques rafraîchissements.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0249-8

—Géla, s'écria Friédérich, en se jetant à ses pieds, serait-il vrai que mon amour ne m'ait pas attiré votre courroux! l'espoir rentre dans mon âme : je pourrais revoir Géla : tu ne repousserais pas le don de mon cœur! Ah! je jure... — Ne jurez pas et relevez-vous, interrompit Géla; une posture pareille devant moi ne vous convient pas, seigneur.

— Géla, ma vie entière t'appartient : un mot, de grâce; dis-moi, si je puis espérer, si je dois vivre?

— Soyez demain, à la pointe du jour, dans la chapelle de notre castel, répondit Géla, après un moment d'hésitation, et en s'éloignant aussitôt. — Friédérich se releva tout en craignant d'être la dupe d'un songe; et jamais jour ne lui parut plus long que celui qu'il passa au castel d'Erwin.

La garde de la tour avait à peine annoncé la douzième heure de la nuit, que Friédérich se rendit à la chapelle, pour y attendre l'objet de son amour; au moment où les premiers rayons du soleil vinrent en éclairer les fenêtres, le bruit d'une porte, tournant sur ses gonds, lui annonça l'approche de Géla, Friédérich courut au-devant d'elle, et lui renouvela les assurances d'un amour éternel; la jeune fille l'invita à s'asseoir, et prenant place près de lui. — Seigneur, lui dit-elle, le rendez-vous que je vous ai donné ici, et à cette heure, a dû vous prouver que je ne suis pas insensible à votre amour : cet amour sera désormais mon unique bien, car je ne puis jamais être votre épouse : vous devez votre alliance à l'une des plus nobles familles de l'Allemagne.

Friédérich, transporté, hors de lui, passa un bras autour de la taille de Géla, et commençait à lui renouveler le serment de n'aimer qu'elle, de l'aimer toujours, mais cette vierge se leva, et lui dit avec dignité : — Seigneur Friédérich, je suis convaincue de la sincérité de votre amour, et moi, je vous jure devant Dieu que je vous aimerai jusqu'à mon dernier soupir. Dieu me pardonnera si ce sentiment est criminel ; mais notre amour doit être aussi pur, aussi saint que le lieu où je vous en fais l'aveu : la sainte mère de Dieu me donnera la force d'accomplir ma destinée.

Friédérich, frappé d'admiration, demeura quelques instants sans répondre : enfin, après un effort sur lui-même ; — Puis-je me flatter de vous revoir, Géla? où? quand?

— Ici, devant cette image de la vierge; aussi souvent que vous le demanderez et à la même heure, mais pas ailleurs ; ici nous sommes sous la sauvegarde de Dieu et de ses anges.

Friédérich, transporté de joie, et espérant faire taire un jour les scrupules de sa bien-aimée, saisit une de ses mains, la pressa sur son cœur, et sur ses lèvres. Depuis ce jour, chaque matin vit ce couple aussi vertueux que passionné, réuni dans la chapelle.

A la nouvelle de la prise d'Edessa, en 1147, l'empereur Conrad III se croisa pour aller en Terre-Sainte, déterminé à cette pieuse entreprise par les prédications de Bernard de Clairvaux. Friédérich, animé d'un noble désir de gloire, prit aussi la croix ; à la

tête de ses braves soldats, il se joignit à son oncle. Géla elle-même l'affermit dans cette résolution. A l'heure du départ, les amants réunis dans la chapelle du castel d'Erwin, se firent de touchants et tristes adieux. « Rien ne rompra nos serments d'amour, dit Friédérich. — Oui, reprit Géla, en s'arrachant des bras de son amant, amour éternel! » Le son de la trompette guerrière qui se fit entendre, força Friédérich à s'éloigner.

Le jeune duc de Souabe déploya la plus grande bravoure dans les divers combats qui signalèrent cette croisade : l'image de Géla, toujours présente à sa pensée, semblait le protéger au milieu des dangers et raffermir son bras sur les champs de bataille. Quand l'empereur fut forcé, par suite de quelques revers, dans les plaines d'Iconie, de se retirer à Constantinople, Friédérich apprit la mort de son père; cet événement le rappela en Allemagne. Aussitôt qu'il eut reçu les serments de ses vassaux, il s'empressa d'obéir à la voix de son cœur qui le ramenait près de Géla. Il arriva dans la vallée de la Kinzig, brûlant du désir de revoir l'objet aimé; son imagination lui traçait un tableau séduisant des charmes de cette entrevue, quand une nouvelle foudroyante fit évanouir cette douce illusion : Géla avait pris le voile! Le vieux Erwin remit à Friédérich une écharpe que sa fille avait faite pour le duc; ces mots s'y trouvaient brodés.

« Le duc doit faire choix d'une épouse de son rang : » son amour fit mon bonheur pendant un an tout

» entier, et il régnera dans mon cœur jusqu'à mon » dernier soupir : que l'union de nos âmes soit éter- » nelle ! »

Friédérich fut fidèle à son vœu; l'écharpe l'accompagna dans toutes ses guerres, et lorsqu'en 1149, cédant aux instances de sa famille, il épousa Adélaïde, fille du margrave de Voberg, l'amour resta étranger à cet hymen. En 1153, quand la couronne impériale fut placée sur sa tête, il divorça avec Adélaïde, et demeura fidèle à son amour pour Géla. Il fit élever un palais magnifique sur l'emplacement du castel d'Erwin; et à l'endroit où il avait rencontré Géla dans la forêt, s'éleva une ville à laquelle il donna le nom de *Gelahausen*.

Depuis longtemps la race vaillante des Hohenstaufen est éteinte, Frédéric Barberousse appartient à l'histoire, mais son amour pour Géla vit encore chez le peuple, et la ville qui porte son nom, en est un monument durable.

E. Weyden.

L'ABBAYE DE STEINFELD

Sous le règne de Henry l'Oiseleur, vivait, dans l'archevêché de Cologne, un riche et puissant seigneur, nommé Sibodo de Hochsteden ; la noblesse de sa race n'était surpassée par aucune autre famille du pays ; il se distingua, dans sa jeunesse, par toutes les vertus qui constituent un bon chrétien et un brave chevalier, et (ce qui était assez rare à cette époque) il acquit des connaissances variées dans les sciences.

Sibodo, assistant un jour à un baptême, observa

que le nouveau-né était béni par le signe de la croix ; cette circonstance le frappa ; il en demanda la cause à son gouverneur.— Lors de mon baptême, j'ai donc été aussi béni par le signe de la croix ?— Sans doute, répliqua celui-ci. Cela étant, repartit le jeune homme, je ne vois pas pourquoi je doive me signer encore. — Et, depuis ce moment, il se dispensa totalement de ce symbole du christianisme.

Un des suppôts de Satan en fit la remarque. — Voilà, se dit-il à lui-même, un seigneur qu'il ferait bon servir, et presque incontinent, changeant de forme, il s'offrit au jeune comte pour entrer à son service.— Comment te nommes-tu ? demanda celui-ci. — Mon nom est Bonschariant, reprit le malin ; j'ai parcouru bien des pays ; mon désir le plus ardent est de me fixer désormais dans ma patrie, en entrant à votre service.

Cette proposition convint fort au jeune comte, qui, précisément alors cherchait un valet de confiance ; celui-ci lui parut alerte et décidé. Il l'admit en conséquence à son service, et s'en fit suivre à son château de Ahr ; bientôt il s'applaudit de l'aventure, car jamais on ne vit serviteur plus infatigable. En effet, il semblait lire dans les yeux de son maître jusqu'à ses moindres désirs ; il ne se reposait ni jour ni nuit, quand son service l'exigeait ; il avait de plus le talent d'amuser son maître par mille saillies plaisantes, et souvent même impies.

La réputation du comte grandit avec les années : aucun des seigneurs d'alentour ne l'égalait en adresse;

il se trouvait constamment vainqueur dans tous les tournois. Il arriva que de pieux chevaliers entreprirent une croisade contre les infidèles ; Sibodo se joignit à ces pieux guerriers, et sur tous les champs de bataille où il se trouva, toujours l'étendard de la croix triompha. Bonschariant l'accompagnait partout ; bref, le comte le prit si bien en affection, qu'il ne pouvait se passer un seul instant de lui.

Lorsque Sibodo retourna dans sa patrie, le Rhin était devenu le théâtre de la guerre ; l'ennemi pénétrait dans les Ardennes ; le comte prit aussitôt les armes, et cet ennemi fut complétement battu, poursuivi jusque sur l'autre rive du Rhin. Un soir, le jeune comte se trouva séparé de sa suite ; fatigué d'une longue course, il s'assit sur le gazon, à l'ombre d'un arbre, et s'endormit ; l'ennemi en eut avis, et résolut soudain de le faire prisonnier, et même de tuer ce redoutable adversaire ; déjà ils se trouvaient près de Sibodo, quand Bonschariant, voyant le danger que courait son maître, le chargea sur ses épaules.

— Que prétends-tu faire ? s'écria Sibodo, frappé de surprise et d'effroi. Il achevait à peine ces mots, que le bruit des armes retentit à ses oreilles, et qu'il se sentit porté dans les airs par Bonschariant, qui s'élevait de plus en plus, jusqu'à ce que le Rhin ne lui apparut plus que comme un large ruban. — Que Dieu me soit en aide ! balbutia Sibodo d'une voix tremblante. — Cessez ces plaintes, lui dit son valet, d'un ton singulièrement étrange, et tenez-vous tranquille, sans quoi vous me forcerez à vous donner

un baptême qui sera le dernier de votre vie. — Ce peu de paroles suffit pour dessiller les yeux du comte; il fut convaincu que, sans le savoir, il avait fait un pacte avec le diable; il garda donc le silence, et acheva sur les épaules de son soi-disant serviteur sa cavalcade aérienne; on parvint enfin à la rive gauche du Rhin.

Bonschariant continua, même après cette aventure, à être un des commensaux du château de Ahr, mais son ancienne intimité avec le comte avait cessé. Toutefois, le long commerce que Sibodo avait entretenu avec cet esprit impur avait accru son scepticisme; et comme il continuait à trouver en lui un serviteur aussi dévoué que fidèle, il parvint à étouffer le cri de sa conscience, en se disant à lui-même que puisqu'il n'avait pas fait de pacte formel avec ce démon, celui-ci n'avait aucun pouvoir sur lui. Sibodo s'étant ainsi étourdi sur sa position, tout rentra bientôt sur le même pied qu'avant, et Bonschariant, de son côté, mit tout en œuvre pour justifier toujours de plus en plus la confiance de son maître.

Un jour ils se rendirent ensemble à Cologne; ils y mirent pied à terre dans une auberge. Sibodo était endormi depuis longtemps quand son serviteur, entrant avec précipitation dans sa chambre, lui cria: — Levez-vous, monsieur, si vous voulez échapper à une mort certaine! — Dans le premier moment d'effroi, le comte s'élança de son lit, et, se donnant à peine le temps de jeter son manteau sur ses épaules, sortit de la maison qui, au moment où il mettait le

pied dans la rue, s'écroula, et ensevelit sous ses débris tout ce qu'elle renfermait.

Cependant un bon nombre d'années s'étaient écoulées, et Sibodo avait été constamment heureux dans toutes les entreprises de sa vie, lorsque sa femme tomba dangereusement malade : les médecins qui furent appelés affirmèrent au comte qu'il y avait peu d'espoir de guérison ; un nouveau docteur survenant déclara qu'en effet la maladie était fort grave ; que toutefois il connaissait un remède infaillible, mais, en même temps, peut-être introuvable, ce remède consistant en un mélange de lait d'une lionne avec du sang de dragon.

Ces paroles portèrent la désolation dans l'âme de Sibodo, car il aimait sincèrement sa femme, et la regardait comme perdue pour lui.

Bonschariant le consola en disant : — Si la comtesse peut être sauvée, rapportez-vous-en à moi, elle sera guérie. — En achevant ces mots, il disparut ; les autres domestiques dirent l'avoir vu monter à cheval, et s'éloigner en toute hâte. Son absence dura deux heures à peine, et il reparut dans la chambre de la malade avec la potion si désirée. La comtesse en fit usage, et, peu de temps après, elle fut parfaitement guérie. Personne que son maître ne savait où Bonschariant avait trouvé ce remède mirifique ; il s'était transporté, d'une manière invisible, dans la zône brûlante de l'Ethiopie ; là, il avait abattu une lionne qui allaitait ses petits, et s'était emparé de son lait ; puis, ayant découvert un dragon dans

son antre, il l'avait percé de son épée, avait recueilli le sang qui bouillonnait du cœur du monstre, et l'avait mêlé au lait de la lionne.

Cet événement parut si extraordinaire à la noble comtesse, qu'elle en conçut des soupçons, et même des scrupules; elle fit tant d'instances à Sibodo, qu'elle obtint enfin de lui une confidence entière sur le compte de son prétendu serviteur. La pieuse dame, effrayée de ce récit, supplia son époux d'éloigner de lui un aussi dangereux commensal; mais Sibodo lui répondit par un refus formel, en lui représentant avec quelle fidélité Bonschariant l'avait constamment servi, et qu'en outre, il leur avait sauvé la vie à tous deux. Tout ce que la comtesse put obtenir du comte, ce fut de bâtir une église et de fonder un couvent. A cette époque, la majeure partie de la contrée était couverte d'épaisses forêts, véritable prolongement de celle des Ardennes; au milieu de ces forêts se trouvait une hauteur inculte à laquelle on avait donné le nom de Steinfels, parce que ce terrain était pierreux, et qu'il ne produisait qu'herbes rares et broussailles. La comtesse fit choix de ce lieu pour l'accomplissement du vœu de son époux, sur lequel elle comptait pour le salut de son âme.

La forêt des Ardennes était riche en gibier; Sibodo y allait fréquemment chasser, c'était un grand amateur de chasse: un jour, qu'accompagné de Bonschariant, il se livrait à cet exercice, il dirigea son cheval du côté de Steinfels: arrivé sur le terrain, il

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0259-3

adressa ces mots à son serviteur : — « Cette forêt est trop éloignée du château ; la chasse y est extrêmement pénible ; il n'existe aucune habitation où l'on puisse se reposer ; je suis décidé à faire construire une habitation sur cette éminence qui est là, devant nous : ce sera mon château de chasse, et je compte bien que nous y célébrerons plus d'une joyeuse orgie : donne-moi une nouvelle preuve de ton zèle ; aide-moi dans l'accomplissement de mon projet. »

L'esprit malin, apprenant à quel usage le nouveau château était destiné, s'en réjouit intérieurement, et mit de suite la main à l'œuvre. En peu d'instants, une quantité suffisante de matériaux de construction se trouva réunie ; et des fondations, aussi solides que le roc, furent posées. Quoique Bonschariant en fût l'unique architecte, les murs de l'édifice s'élevèrent, comme par enchantement, à une grande hauteur ; en peu de temps, un magnifique bâtiment, orné de longues galeries et de vastes salons, se trouva terminé.

Alors le comte pensa qu'il était temps d'accomplir son projet et de donner à ce monument, dont la construction lui avait coûté si peu de peines, sa destination véritable : en conséquence, il se rendit au sommet le plus élevé, et y planta une croix, qu'il avait à cet effet tenue toute prête et cachée. A peine avait-il achevé cette œuvre pie, que le démon apparut dans les airs, portant une énorme pierre qu'il destinait à la construction d'une tour ; et, à l'aspect de la croix, il fit entendre d'horribles imprécations, et lança, de toutes ses forces, le bloc qu'il tenait contre

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0260-5

le bâtiment. Mais son noir projet ne se réalisa pas : une main invisible détourna la pierre, et elle alla, en bondissant, jusqu'à l'endroit où se trouve actuellement Diffenbach : les habitants de ce village font voir encore, de nos jours, aux étrangers, cette pierre, connue sous le nom de *Pierre du Diable*. Dès ce jour, Bonschariant cessa de se montrer au château de Ahr.

Le couvent fut promptement achevé ; Sibodo fit don à l'archevêché de Cologne d'une grande partie de ses biens, pour en doter ce monastère qui fut occupé par des religieuses de l'ordre de Saint-Benoît. Ces vastes bâtiments existent encore sur une éminence dans l'arrondissement de Schleiden, et étonnent l'œil à raison de leur étendue et des belles plantations qu'on y voit, malgré les changements nombreux qu'ils ont subis, depuis que cette abbaye, si renommée par le nombre et la haute piété des ecclésiastiques qui l'habitaient, a été supprimée pour devenir une propriété particulière.

Alfred Reumont.

SAINT RUPERT

Sous le règne de Charlemagne ou de Louis-le-Débonnaire, vivait au pays du Rhin, certain duc puissant, dont les possessions embrassaient toute la contrée qui s'étend, depuis Bingen, jusqu'aux frontières de la Lorraine. Il était père d'une fille nommée Berthe, modèle de beauté et de sagesse : il la maria au prince Rohlaud, ou Robolaus, renommé par son courage, mais homme dur, grossier, sauvage, dans l'espoir d'opérer par cet hymen sa conversion à la foi chrétienne. En effet, pendant les premiers mois

de leur union, les charmes de la jeune princesse captivèrent ce guerrier farouche; mais bientôt son naturel l'emporta, la fureur des combats, et l'amour du changement reprirent sur lui leur empire; et Bertha fut condamnée à éprouver de son époux tout ce que peut inspirer d'injuste et d'odieux un caractère violent et grossier. — Souvent on l'entendit s'écrier dans l'amertume de son cœur : — O mon Dieu, qui me délivrera de la tyrannie de ce monstre! La patience et la modération de Bertha, loin d'adoucir son époux, semblaient au contraire redoubler sa violence; dans son désespoir, elle voua à Dieu l'enfant qu'elle portait dans son sein, et lorsqu'il vit le jour, elle lui donna le nom de Rupert, ou Ruhwert.

Depuis cette époque, Bertha concentra sur son fils tout ce que son cœur renfermait d'affection et de tendresse; elle voulut en faire un chrétien. Elle attribuait à l'humeur guerrière de son époux, tous les maux qu'elle avait endurés; elle s'attacha donc à inspirer plutôt à son fils les vertus chrétiennes, que les qualités d'un héros. Mais ce plan de conduite ne fit que détacher de plus en plus Robolaus de Bertha et de son enfant; il tourna en dérision l'éducation qu'elle donnait à Rupert; il la déclarait convenir tout au plus à des femmes; depuis lors aussi, le vit-on se mêler à tous les combats qui se livraient, soit dans le pays, soit au dehors; bref, il finit par y perdre la vie.

Après la mort de son époux, Bertha quitta le château de Laubenheim sur la Nahe, où elle avait

passé de si tristes jours ; elle se rendit, portant son cher Rupert dans ses bras, à Bingen, pour y passer le reste de sa vie, loin du monde, et dans la solitude. A peine cette détermination fut-elle connue dans le pays, qu'une foule de chevaliers et de princes se présentèrent pour obtenir le cœur et la main de la belle veuve. Mais Bertha rejeta toutes les offres qui lui furent faites, quelque attrayantes qu'elles fussent, et se consacra exclusivement au service de Dieu, comme à l'éducation de son fils. Rupert fut si bien inspiré des tendres leçons de sa mère, que, méprisant les exercices chevaleresques de l'époque, il borna toute son ambition à devenir le bienfaiteur de pauvres enfants. Lorsqu'il était parvenu à réunir un certain nombre de ces petits malheureux, il les présentait à Bertha, en disant : — O ma mère, ceux-ci sont aussi tes enfants : — Bertha, applaudissant aux pieux sentiments de Rupert, lui répondait : — Oui, mon fils, ils sont aussi tes frères: — Sa préoccupation en faveur des pauvres devint telle, que, lorsque sa mère conçut le projet de faire bâtir une chapelle à l'usage de sa maison, il lui adressa ces mots de l'Évangile : « Donne auparavant du » pain à ceux qui ont faim, couvre de tes habits » ceux qui sont nus, et conduis l'étranger sans » asile dans ta maison, car ceux-ci sont les vrais » temples de l'esprit saint. »

Autant ces bonnes œuvres lui méritaient l'affection des pauvres et des gens pieux parmi le peuple, autant il parut méprisable aux yeux des nobles du

pays. Les jeunes pages qui, d'abord le voyaient fréquemment, finirent par refuser de conserver les moindres rapports avec lui. Ils lui représentaient : « qu'il était beaucoup plus digne du haut rang qu'il » occupait dans la société de se livrer aux jeux et » aux exercices de la chevalerie, que de se ravaler » dans la compagnie d'une troupe de mendiants. » Mais toutes ces remontrances, même le ridicule qu'on lui donnait, ne purent détourner le jeune prince de la voie pieuse dans laquelle il était entré; uniquement occupé des couronnes célestes, il détournait ses regards de l'éclat de son haut rang, pour les porter vers le ciel.

Rupert, bercé par ces nobles pensées, s'endormit un jour au bord du Rhin, sur un rocher tapissé de mousse; il y fit le songe suivant : sur la rive du fleuve lui apparut un vénérable vieillard, de la figure la plus gracieuse, autour duquel bondissaient dans l'onde transparente, un grand nombre de joyeux enfants : le vieillard lava soigneusement chacun de ces enfants, et il prit, en sortant de l'eau, une forme encore plus belle; puis tout à coup, une île charmante s'éleva du sein des eaux; elle était parée des plus belles fleurs, des plantes les plus rares, qui répandaient au loin les parfums les plus doux : les bords de cette île étaient plantés d'arbres et d'arbrisseaux, qui offraient aux regards les fruits les plus beaux, les plus savoureux; des fleurs blanches et rouges ornaient leurs branches, sur lesquelles voltigeaient des oiseaux étalant les plus riches couleurs,

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0265-3

alors que d'autres enfants de l'air faisaient retentir les bocages de chants plus mélodieux encore que ceux de l'alouette et du rossignol.

Lorsque le vieillard eut lavé tous les enfants, il les conduisit sur cette île et les y revêtit de robes blanches, en leur assignant pour nourriture les fruits dont les arbres étaient chargés; Rupert, enivré par la beauté de cette scène, tendit des mains suppliantes vers le vieillard, et lui dit : — Permets-moi d'habiter cette île charmante dans la société de ces enfants! — Mais celui-ci répondit : — « Ce n'est » point ici ta place; tu t'es construit, par tes bonnes » œuvres, un pont qui te conduira au ciel, où tu » habiteras, dans la société des anges; le pain que » tu as donné aux pauvres deviendra là un pain cé- » leste, et les habits dont tu les as revêtus, une robe » d'innocence. »

Pendant que le vieillard lui adressait ces mots, Rupert vit un arc-en-ciel s'élever au-dessus des arbres et se déployer sur la voûte du ciel; sur cet arc-en-ciel, des milliers d'anges charmants, aux ailes d'or, montaient et descendaient en voltigeant; dans la partie la plus élevée, l'enfant Jésus était assis dans un nuage transparent, et entouré de rayons célestes; à ses pieds était le petit saint Jean, conduisant son agneau sans tache. En ce moment, deux anges apportèrent à l'enfant Jésus l'habit que, peu auparavant, Rupert avait donné à un pauvre enfant; Jésus s'en fit revêtir par les anges en disant : — Voyez cet habit, c'est celui que le petit Rupert m'a

donné; et moi, pour récompense, je l'environnerai un jour de tout l'éclat de la béatitude. — Rupert, dans un transport de dévotion et de joie, voulut tendre ses mains vers l'enfant divin, mais la vision disparut. Il s'éveilla, et que vit-il? L'enfant même auquel il avait fait don de l'habit, agenouillé à ses côtés, pour lui témoigner sa reconnaissance.

Rupert conduisit bien vite cet enfant auprès de sa mère, à laquelle il raconta son songe. Bertha entendit ce récit avec une douce joie. Dès ce moment, le jeune duc résolut d'aller en pèlerinage à Rome, près du tombeau du prince des apôtres, pour y vouer sa vie au ciel; mais quand Bertha apprit cette résolution de son fils d'entreprendre, en un âge aussi tendre, un aussi grand voyage, elle en fut vivement affectée, et lui dit, en versant d'abondantes larmes: — Songe, mon cher fils, que tu es mon unique enfant, que je t'ai mis au jour avec douleur, que sur toi repose toute la destinée d'une noble famille: comment pourrais-je, sans toi, supporter la solitude du veuvage? Je t'ai ouvert, avec plaisir, notre trésor pour te donner les moyens de venir au secours des indigents; comment pourrais-tu mieux servir Dieu qu'en semant autour de toi des bienfaits et des aumônes? Reste donc auprès de ta mère, conserve-lui l'unique espoir qui lui reste, celui de ta race. — Rupert, touché de ces tendres instances de sa mère, lui promit de ne pas la quitter.

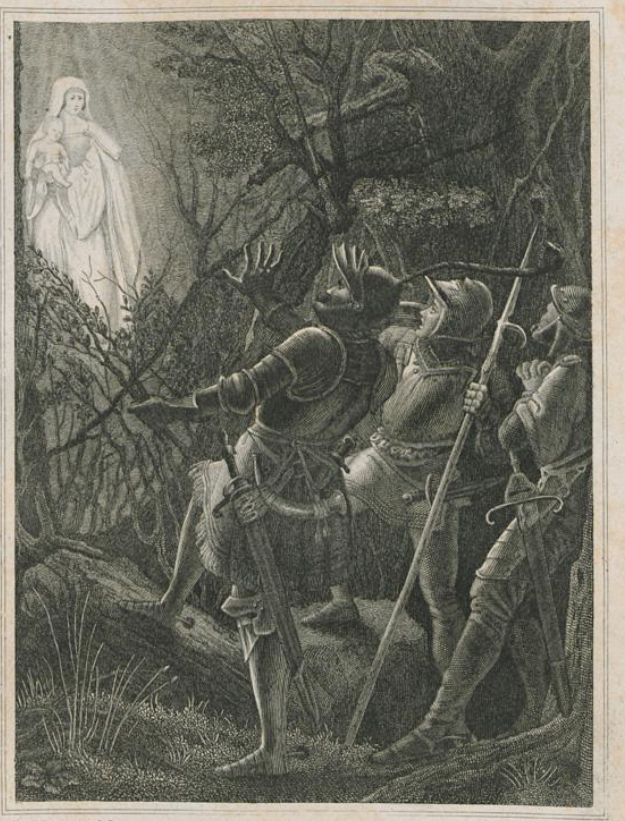
Cependant Rupert avait atteint l'âge où l'amour commence à échauffer le cœur, auquel la voix des

LE

Chevalier de Rodenstein.

— Veille en mon absence à la sûreté du château; que le pont soit levé, que la sentinelle de la tour fasse bonne garde; maintiens l'ordre dans la garnison : je serai prochainement de retour. — C'est au milieu d'une cour, formée de beaux bâtiments construits en pierres rouges (d'où le nom du château), que ces paroles étaient adressées par Jean de Rodenstein à son vieux et fidèle châtelain. Quelques minutes après, le chevalier était à cheval suivi de quelques hommes d'armes; il descendait la hauteur,

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0268-0



Phiddemann del. Baumann sc.

LE CHEVALIER DE RODENSTEIN

et bientôt un détour de la route le dérobait à tous les regards.

Ruprecht, électeur palatin, surnommé le *vieux*, pour le distinguer de ses successeurs ne négligeait pas les exercices de la chevalerie, au milieu même des soins qu'il donnait aux progrès des sciences. C'est lui, qui, en 1386, fonda, dans sa bonne ville de Heidelberg, une université qui devait rivaliser bientôt avec les plus fameuses universités de France et d'Italie. Ruprecht, pour plaire aux nombreux chevaliers du Palatinat, avait annoncé un grand tournoi qui devait avoir lieu dans son château de Heidelberg. Les chevaliers accoururent de tous ces nombreux châteaux dont les ruines se voient encore dans la vallée du Necker, dans l'Odenwald, et la partie transrhénane du Palatinat : tous confiants dans la force de leurs bras, et dans leur adresse, se flattaient de remporter le prix du tournoi. On vit arriver aussi au château nombre de dames et nobles damoiselles, montées sur des haquenées, richement parées.

Jean de Rodenstein se serait bien donné de garde de manquer une aussi belle fête : depuis trop longtemps il s'ennuyait dans son château caché dans un coin boisé de l'Odenwald ; la chasse, dans les vastes forêts qui s'étendaient vers Krumbach et Erbach, ou sinon des orgies avec quelques compagnons de débauches, voilà quels étaient ses uniques passetemps : la violence formait le fonds de son caractère : grandi au milieu du bruit des armes, la chasse et les

combats avaient été l'unique occupation de sa jeunesse; orphelin de bonne heure, ses premières années avaient été livrées à tous les dérèglements de son âge, et son cœur était demeuré étranger aux plus doux sentiments de la nature.

Nul ne reçut donc avec plus de joie l'annonce du tournoi proclamé par l'électeur : le matin du jour où il en reçut la nouvelle, il monta à cheval et, le soir même, on le voyait traverser le pont du Necker, entrer à Heidelberg, rempli déjà de chevaliers et d'hommes d'armes. La lice avait été préparée dans la cour du château; une foule de combattants s'empressait d'y suspendre leurs écussons. Enfin, le jour fixé pour le tournoi arriva. Des dames, éclatantes de parure et de beauté, garnissaient l'amphithéâtre qui entourait la lice : les armures d'acier brillaient au soleil, les panaches flottaient, les épées retentissaient, des écharpes de diverses couleurs reflétaient toutes les nuances de l'arc-en-ciel. Les chevaux hennissaient, les pages couraient dans toutes les directions, les juges du camp étaient tout occupés de leurs attributions, et la foule, admise à ce spectacle, se pressait en flots mouvants; en un mot, jamais on ne vit, au sein de la paix, scène plus animée, plus guerrière.

Parmi les nobles dames que l'électrice avait réunies autour d'elle, aucune n'offrait une beauté plus parfaite, que la jeune Marie de Hochberg, qui avait suivi ses parents à cette fête. Bientôt tous les regards furent fixés sur elle; et plus d'un chevalier

se flatta de l'espoir de recevoir de ses jolies mains, le prix du combat. Aucun chevalier ne portait ses couleurs, son cœur était donc encore libre, et c'était la première fois qu'elle paraissait en public. En voyant ainsi tous les yeux dirigés sur elle, ses joues se couvrirent de l'incarnat de la pudeur.

A la vue de Marie de Hochberg ; Rodenstein éprouva un sentiment tout à fait inconnu ; il lui sembla naître à une nouvelle existence.

Cependant les trompettes ont donné le signal du combat : elles le tirent de la rêverie dans laquelle il était tombé. Son âme est embrasée du désir de se signaler sous les yeux de celle qui la charmé : l'amour le rend invincible, sa lance fait perdre les arçons à un grand nombre de braves chevaliers ; bref il est déclaré le vainqueur du tournoi. Le prix du combat était un casque d'un travail exquis : l'électrice le reçut des mains d'un page, et le remit en celles de la damoiselle de Hochberg, en la priant d'en orner le front du vainqueur. Marie s'acquitta de ce devoir, avec un embarras plein de charmes ; tous les chevaliers envièrent le bonheur de Rodenstein.

Depuis ce jour solennel, Rodenstein parut tout à fait changé : son humeur sauvage avait disparu ; ceux qui le connaissaient depuis longtemps, étaient frappés de cette étrange métamorphose. Depuis lors, on le vit souvent s'absenter plusieurs jours de suite de son château : on ne le rencontrait plus, comme jadis, dans la forêt, à l'affût du gibier. Le secret de ces absences fut bientôt connu, lorsqu'on le vit faire un

jour son entrée au château, au bruit des instruments, et au milieu de ses vassaux, qui faisaient retentir l'air de leurs cris joyeux, et il avait alors à ses côtés une jeune beauté, dont la vue charma tous les cœurs : c'était Marie de Hochberg, dont il était devenu l'heureux époux.

Les nouveaux mariés passèrent des jours fortunés dans ce château, dont jadis les murs retentissaient incessamment de cris de guerre. Rodenstein, qui ne se plaisait autrefois qu'au sein du tumulte des armes et des orgies, semblait ne plus désirer autre chose que la paix et le bonheur du ménage. Marie s'applaudissait d'avoir opéré cette heureuse conversion qui faisait son bonheur, bien qu'au fond sa candeur naturelle lui fit ajouter peu de foi aux récits qu'on lui faisait des premiers déréglements de son époux. Hélas! cette vie inactive finit par devenir insipide au chevalier, même à côté de Marie : il allait plus fréquemment à la chasse, visitait plus souvent les châteaux voisins; ses anciens compagnons de débauche, qui l'avaient abandonné, se réunirent de nouveau près de lui. Marie remarqua avec effroi que, chaque jour, elle perdait de son empire sur son Rodenstein : d'abord elle essaya de le ramener par de tendres reproches, puis elle finit par s'abandonner à une sombre douleur; ses soirées étaient solitaires, et souvent, la nuit, son sommeil était troublé par le bruit des orgies dont les appartements du rez-de-chaussée étaient le théâtre. Rodenstein, tout à ses amis, n'éprouvait plus qu'indifférence pour Marie;

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0274-3
DFG

il se trouvait, de nouveau, livré à toute l'impétuosité de son caractère, à la violence de ses passions.

La pauvre châtelaine coulait ainsi ses tristes jours; mais, dans la certitude qu'elle avait de devenir bientôt mère, elle se flattait de l'espoir que ce nouveau lien lui ramènerait son époux, et ferait renaître en son cœur des sentiments meilleurs.

Marie se trouvait seule un soir dans son appartement : la journée entière s'était passée sans qu'elle eût vu son époux. Elle avait appris, de sa femme de chambre, que le chevalier était sorti à cheval, de grand matin, suivi de plusieurs de ses gens. Tout à coup la cour du château retentit de hennissements de chevaux et d'aboiements de chiens, et, aussitôt après, le chevalier s'offre à ses regards, armé de pied en cap : cet aspect porte l'effroi dans son âme; son regard était effrayant; la rougeur de son front et de ses joues, remplacées tour à tour par une pâleur mortelle, décélait la rage qui remplissait son cœur. — Marie, dit-il avec rudesse, le chevalier de Schnellert m'a fait une injure, qui ne peut être lavée que dans le sang; mes hommes d'armes sont assemblés dans les cours, et je vais où la vengeance m'appelle.

A ces mots, Marie, hors d'elle-même, se jette dans les bras de son époux; elle le prie, le conjure de ne pas exposer ses jours, de songer au malheur affreux de laisser une épouse, et l'enfant qu'elle portait dans son sein, seuls et sans protecteurs; elle lui rappelle les jours heureux qu'ils avaient passés ensemble dans ce château. Mais ni ses larmes, ni ses

prières ne firent impression sur ce cœur endurci : inébranlable en sa résolution, il cherche à se dégager des bras de Marie, et quand, baignée de pleurs, elle cherche encore à l'enlacer, il la repousse avec tant de violence, qu'elle tombe sans connaissance sur le plancher.

Il était près de minuit, lorsque le chevalier se mit en embuscade dans un fourré voisin du château de Schnellert, distant de deux lieues de Rodenstein ; il épiait la première occasion qui se présenterait de pénétrer dans le castel de son ennemi. Tout à coup une lumière subite éclaire le feuillage ; à sa lueur, il voit glisser devant lui une pâle figure, image de Marie, et portant dans ses bras un enfant nouveau-né mort ; ce spectre lui jette un regard douloureux et accusateur. Une secrète horreur s'empare de Rodenstein ; il se persuade que cette apparition lui annonce la mort de son épouse et de son enfant, assassinés par lui. Pénétré d'un repentir tardif, il se laisse tomber sur la terre ; mais soudain le cliquetis des armes le rappelle à lui. Schnellert, instruit par ses espions de l'expédition nocturne de Rodenstein, l'avait prévenu ; tous les siens, cernés par des forces supérieures, perdirent la vie dans une mêlée sanglante ; et, quant à lui-même, une large blessure, qu'il reçut au front, le laissa mort sur le champ de bataille.

Une étrange apparition effraya, dès la nuit suivante, à minuit, les habitants d'Odenwald ; des cris effrayants s'élevèrent de Rodenstein ; on aperçut un

spectre, sous l'apparence d'un chevalier, monté sur un cheval noir, jetant des flammes par les naseaux; il glissait au-dessus du sol, poursuivi par des esprits infernaux, qui s'acharnèrent après lui jusqu'à ce que le chant du coq eut annoncé le retour de l'aurore. Ce juste châtiment dure depuis des siècles; ce n'est qu'avec le plus grand effroi que les habitants d'alentour entendent le bruit de la chasse sauvage, parce qu'ils la regardent comme le pronostic de quelque malheur, en leur rappelant l'histoire de Rodenstein, que la tradition a conservée dans cette contrée, d'âge en âge, jusqu'à nos jours.

Quand vous quittez le riant Erbach, riche en produits des arts, en antiquités, vous vous dirigez par Krumbach, vers le Felsberg, pour admirer ses beautés naturelles, ses colonnes, ses roches gigantesques; c'est alors que vous passez près des ruines de Rodenstein, situé au milieu des bois, dans une profonde solitude. La famille, à laquelle appartenait ce château, est éteinte depuis près de deux siècles. La légende du *Chasseur sauvage*, que racontent dans ce pays tous les habitants, petits et grands, fait, qu'à la vue de ces ruines, vous éprouvez un sentiment de malaise, de secrète horreur, dont vous ne pouvez que bien difficilement vous défendre.

Alfred Reumont.

AVENTURES MERVEILLEUSES
DE
SIEGFRIED

(DIE NIBELUNGEN.)

I

Comment Siegfried défit le dragon, et comme quoi il fut recouvert d'une écaille.

Du châtel de Santen, sur le Rhin, Siegmund régnait sur les Pays-Bas; alors, Siegelinde, sa femme, donna le jour à un fils qu'on nomma Siegfried; l'enfant devint grand et fort; et son esprit, plein d'audace, réjouissait le père, qui voyait déjà en lui un

héros ; mais il affligeait singulièrement Siegelinde, car Siegfried, ne rêvant que gloire et périls, faisait fort peu de cas des douces remontrances de sa mère; il n'était jamais plus heureux que lorsqu'il pouvait faire sauts et culbutes. Quand les preux chevaliers sortaient en armes pour une expédition quelconque, l'enfant suppliait son père de lui permettre de les accompagner ; Siegmund lui répondait alors : « qu'il était encore trop jeune : » Ce qui causait un violent chagrin à Siegfried, car il se sentait de la force dans le bras, du courage dans l'âme ; et un mouvement impétueux, irrésistible l'attirait vers les contrées lointaines, où les monts élèvent dans les nues leurs sommets bleuâtres.

L'obstination du jeune Siegfried ne pouvant plus être domptée ni par la volonté de son père, ni par les larmes de sa mère, un beau matin, il prit congé du châtel de Santen, et se dirigea sans plus de façon vers le soleil levant. Suivant le Rhin, il marcha toujours sans faire le moins du monde attention aux châteaux comme aux villes qu'il trouvait sur sa route. Le troisième jour, il arriva au *Siebengebirg*. Sans être arrêté par la peur, il s'enfonça dans l'épaisseur de la forêt ; et, avec son bâton, se fraya un chemin à travers les broussailles, et franchit les ravins et les abîmes.

Déjà le soleil était au milieu de sa course, et il n'avait pas encore trouvé d'issue pour sortir de cette maudite forêt, quand il vit soudain une colonne de fumée qui tournoyait en s'élevant au-dessus des

chênes ; il marcha dans cette direction, et bientôt le bruit de pesants coups de marteaux, sortant d'une des cavités du rocher, retentit à ses oreilles. Quelle fut sa joie en voyant les étincelles jaillir de tous côtés, et le feu jeter une vive flamme dans la forge ! Je voudrais bien être aussi forgeron, se dit-il à lui-même, et il en fit la demande en entrant dans la caverne. A la vue du jeune gars sans barbe, les compagnons se mirent à rire, et maître Mimer, qui forgeait là des armes auxquelles tous les chevaliers attachaient un si haut prix, dit en plaisantant, qu'il pouvait entrer pour essayer ses forces. Le marteau le plus pesant fut présenté à Siegfried ; mais, ô surprise ! le fer vola en mille pièces à travers l'atelier, dès qu'il eut manié le marteau. Le maître voulait qu'il s'arrêtât, mais Siegfried continua de battre le fer à si grands coups que l'enclume s'enfonça dans la terre. Alors le maître et ses gars eurent véritablement peur de leur nouvel hôte, car l'un d'eux l'ayant contrarié, il les culbuta tous à la fois, et si bien, qu'ils eurent grand'peine à se relever.

Siegfried resta donc dans la forge, et les plus fortes barres de fer ne résistèrent pas à ses coups de marteau. Maître Mimer aurait bien voulu être débarrassé de lui ; mais pour cela comment faire ? Bref il résolut de l'envoyer au fond de la forêt, là, où une hydre furieuse épiait sa proie, pour qu'il périt misérablement. « Il faut que tu ailles faire du charbon dans la forêt, » dit, un soir, maître Mimer, à Siegfried, « lève-toi demain avant l'aurore, car nous en avons

grand besoin. C'est à l'endroit où tu verras les plus beaux chênes et les plus beaux hêtres, tout près du Rhin, sur le rocher le plus élevé. » Siegfried fit ainsi que le maître l'avait commandé. Entre ses mains, les troncs de chênes et de hêtres, quelque forts qu'ils fussent, étaient tout aussitôt brisés, rompus. En un tour de main, il avait achevé sa charbonnière, et y avait mis le feu. Alors, tandis que, pour se reposer un peu, il s'était couché sous l'ombrage d'un tilleul, l'hydre s'élança sur lui. Mais Siegfried l'assomma incontinent avec le tronc d'un chêne, et, malgré la violence avec laquelle le dragon se débattait, il le traîna vers la fournaise ardente, et jeta sur lui des tisons enflammés; alors un torrent de graisse, provenant du monstre, coula jusqu'au tilleul. Tant soit peu fatigué de cette lutte, Siegfried s'étendit de nouveau sous le tilleul pour se reposer quelques instants. Adonc qu'il était ainsi couché, un rossignol, perché sur l'arbre, se mit à chanter ce qui suit : « Lève-toi, intrépide chevalier; baigne ton corps dans le sang de l'hydre dont tu viens de purger la terre, et tu seras invulnérable. » Siegfried quitta ses vêtements et exécuta ce qui lui était ordonné; soudain tout son corps fut recouvert d'une écaille, hors une place sur laquelle une feuille de tilleul vint à tomber.

Quand notre héros eut fait son charbon, il en remplit un sac, trancha la tête du dragon, chargea l'un et l'autre sur ses épaules, et se remit gaîment en route pour retourner à la forge.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0281-2

Mais quel fut l'effroi des compagnons, lorsqu'ils virent Siegfried revenir à grands pas, « Maître, maître! crièrent-ils, » Siegfried a assommé l'hydre, maintenant, Dieu nous soit en aide!

Maître Mimer, voulant user de ruse envers Siegfried, lui fit compliment. Mais celui-ci qui n'était pas sa dupe, le saisit, le terrassa et si bien que Mimer ne s'en releva pas; il arrangea de même sorte tous les méchants compagnons qui s'étaient blottis dans la forge. Ensuite, Siegfried, tout joyeux, attisa le feu de la forge, choisit l'acier et le fer le plus fort, et, d'un bras vigoureux, se mit à forger une épée, une cuirasse, un haubert, un bouclier et un casque, en un mot tout ce qui compose l'armure d'un chevalier; puis, ainsi équipé, il partit à la recherche d'aventures chevaleresques.

II.

Comme quoi Siegfried gagna les bonnes grâces de Brunhilde.

Le meilleur coursier que jamais homme d'armes ait monté, Siegfried le trouva dans l'écurie de Mimer; l'ayant enfourché, il se jeta à l'aventure dans la vallée. Il avait pour boisson l'eau des sources, pour aliment des fraises du bois. Et quand, pour se reposer,

il se couchait sous un arbre, le rossignol, faisant entendre sa douce mélodie, célébrait les charmes d'une belle fille dans le pays d'Islande. Mais quelle expédition aventureuse il fallait hasarder pour gagner l'affection de cette fille de héros! A mesure que Siegfried, avançant toujours, détruisait sur son passage quelque bête féroce, il acquérait une nouvelle intrépidité pour combattre. Le rossignol était son guide constant; et, plus celui-ci vantait l'adorable jeune fille, plus il énumérait les périls du triomphe, et plus il excitait dans le cœur du jeune homme le désir ardent de tenter l'aventure; et tous les oiseaux de la forêt chantaient et gazouillaient le nom de Brunhilde et celui du château de Ségard que dévoraient les flammes; c'est là que, plongée dans un sommeil enchanté, elle attendait toujours sa délivrance.

Alors Siegfried arriva sur les bords de la mer; bientôt une nacelle le reçut et le transporta sur les flots orageux. Le rossignol se tenait perché au haut du mât; on mit pied à terre dans une anse hérissée de rochers; le coursier audacieux gravit, d'un pied sûr, les pans escarpés des écueils. De ce point l'embrasement de Ségard, s'élevant jusqu'aux nues, éclairait le cavalier, comme les rayons du soleil.

Et alors, à mesure que le coursier approchait du foyer de l'incendie, le rossignol chantait au-dessus de la tête de Siegfried. « Voilà cinquante ans que la flamme dévore Ségard; mais il est là, celui qui traversera la flamme, qui sera l'époux et seigneur de

la gracieuse Brunhilde! » Aucun souffle n'agitait l'air autour du château; la sueur coulait à grosses gouttes du visage de Siegfried et lui coupait la respiration; mais il piqua des deux avec une audace indomptable, se précipita dans le gouffre enflammé. Mais, ô prodige! le château se métamorphosa en un fort de boucliers étincelants à la lumière du soleil. Le chevalier se dirige hardiment vers ce fort, et les boucliers s'entr'ouvrent, et il peut, sans danger, approcher du rempart. L'étonnement de Siegfried fut grand, lorsqu'il vit le calme de la tombe régner autour de lui; tout était plongé dans un profond sommeil. Le gardien du donjon tenait sa trompe de la main droite, les chiens ronflaient près de la porte, dans la cour, les pigeons se reposaient, la volaille restait immobile.

Et lorsque Siegfried fut entré sous le vestibule, son pas retentit au loin, mais personne ne vint à sa rencontre. Sur les murs, les mouches dormaient; dans la cuisine, le marmiton était assis près de la broche, le cuisinier dormait près du foyer. Plus Siegfried avançait, plus son étonnement redoublait; car, dans chacun des appartements, tout sommeillait, hommes et femmes. Il pénétra enfin dans la salle du château; mais quelle fut sa surprise, en apercevant là, sur de somptueux coussins, un chevalier revêtu d'une riche armure, plongé dans la plus profonde léthargie! Un casque magnifique, splendidement orné, brillait sur sa tête, et son morion et sa cuirasse éclataient d'or et de pierreries. Siegfried ne put résister

au désir de détacher le casque du chevalier; que découvrit-il alors? le plus délicieux visage de femme, paré des charmes de la jeunesse, qui jetait l'éclat le plus vif à travers les boucles ondoyantes d'une chevelure d'or. Il releva aussitôt l'épée, et coupa les mailles d'acier qui tenaient emprisonnés les membres les plus beaux qu'il fût possible de voir.

A cette vue, Siegfried demeura émerveillé; et, comme une douce respiration imprimait un léger mouvement à des lèvres de corail, il ne put résister au désir d'y déposer un baiser, et la jeune fille endormie ouvrit les yeux.

Ces yeux lui sourirent, semblables aux astres du soir. « C'est toi, Siegfried, fils de Siegmund?» s'écria Brunhilde (car c'était elle); « quel autre que toi aurait eu le pouvoir de rompre ce charme, et le courage de traverser un abîme de feu! »

« Oui, je suis Siegfried, fils de Siegmund, reprit celui-ci, le destructeur du dragon, et tu dois être à moi! »

Alors Brunhilde, la fière reine, se leva de son lit; et à mesure qu'ils traversèrent les portiques de Ségard, tout revint à la vie: écuyers tranchants et servants, maréchaux et valets s'approchèrent avec respect du noble couple qu'ils saluèrent. A la cuisine la broche tourna, les servantes se remirent à leur ouvrage; dans la cour, les chiens hurlèrent, dans les écuries les chevaux hennirent, et de l'échauguette, le cor du gardien retentit du son matinal. Après un sommeil de cinquante ans, tout était réveillé, tout

charme était détruit, hors celui d'amour dans lequel Brunhilde tenait le héros enchaîné.

I

Comment Siegfried s'est emparé du bonnet qui rend invisible, de l'épée Balmung et du trésor des Niebelungen.

Par un charme enchanteur, Brunhilde retint le héros dans son château. Il semblait que Siegfried eût perdu le souvenir de sa force. — Il espérait toujours être récompensé de son amour ; mais Brunhilde était trop fière pour s'enchaîner au char d'un homme. Siegfried se flattait donc d'un vain espoir ; mais ne pouvait rompre le charme. Parfois sortait-il pour chasser, la voix des oiseaux lui rappelait ses premiers exploits ; alors se réveillait en lui son ancienne soif de gloire ; mais elle se calmait tout aussitôt, dès que son œil revoyait Brunhilde dans tout l'éclat de sa beauté. Cependant, matin et soir, les oiseaux gazouillaient aux fenêtres de sa chambre, et chantaient le grand trésor du pays des Niebelungen, que gardait le puissant Tafner. Celui qui s'en emparerait, deviendrait, disaient-ils, maître aussi de ce pays des Niebelungen, le plus puissant de tous. Siegfried conçut enfin le projet de s'en rendre maître. Un jour, il

sortit résolument, de grand matin, du château d'Isenburg, se dirigea vers la forêt lointaine; alors, sur tous les arbres, les oiseaux chantaient le grand trésor des Niebelungen, et lorsqu'il tourna ses regards vers Isenburg, un rocher lui en déroba la vue. Grâce aux oiseaux, ses guides fidèles, il fit plusieurs centaines de lieues avant d'atteindre le pays des Niebelungen. Fatigué du voyage, il s'assit à l'ombre d'un arbre sur lequel les oiseaux s'étaient également posés, et s'endormit; mais bientôt il fut éveillé par un bruit confus. Ouvrant les yeux, il se vit entouré d'un essaim bigarré de nains plaisants, qui le regardaient d'un air ébahi, et le tâtaient lui et ses armes. S'étant levé, il secoua cette racaille comme des mouches; mais parmi ces nains, s'en trouvait un qui portait une longue barbe blanche, un casque couvrait sa tête, une forte cuirasse soutenait son corps, et sa main droite agitait un fouet d'or, armé de sept nœuds pesants. « Eh! téméraire, » s'écria-t-il en apostrophant Siegfried, » que viens-tu faire ici, dans le pays des Niebelungen? » — « M'emparer de leur trésor. » Alors les éclats de rire des nains retentirent dans la forêt. Siegfried, furieux, frappa autour de lui avec son épée, et les nains tombèrent menu comme paille. Albérick (car c'est ainsi que se nommait le chef des nains), appliqua au héros un si violent coup de fouet, que Siegfried eut peine à retenir sa lance. « Ah! c'est ainsi que tu en agis, enfant? » s'écria Siegfried; « allons, défends ta peau! » Et son épée siffla dans l'air; mais Albérick, avec la rapidité

du vent, évitait tous ses coups. Mais comme la rage de Siegfried redoublait, Albérick, ne pouvant plus éviter ses atteintes, le supplia de le ménager, et consentit à l'aider à s'emparer du trésor.

Alors Siegfried suivit le nain Albérick, qui promit de le conduire à sa demeure. Des roches sauvages formaient son château-fort ; une grande masse de rochers en formait l'entrée. A un signal d'Albérick, la pierre s'écarta, laissant à découvert un géant de la hauteur d'un arbre ; Albérick s'était déjà glissé dans l'intérieur avec l'adresse d'un serpent, et quand Siegfried voulut le suivre, le géant lui barra le chemin, levant sa barre de fer, grosse comme un baliveau, pour en porter un coup à Siegfried ; mais celui-ci l'évita, et la barre s'enfonça d'un pied en terre. Alors notre héros fit une passe, saisit en un clin d'œil le géant, le terrassa : les montagnes d'alentour retentirent de sa chute ; ensuite Siegfried se mit en devoir de le lier avec son ceinturon, et si fortement que ses os craquaient entre ses mains vigoureuses ; le géant le supplia de lui faire grâce, promettant de le laisser passer. « Butor ! il le faut bien ; » reprit Siegfried ; et il lui lia les bras. Après quoi, il traversa le haut portique en criant : « Holà ! nain fourbe, est-ce ainsi que tu tiens ta parole ? Je vais t'apprendre quel châtiment j'inflige à tes pareils ! » En vain Siegfried chercha le nain dans les galeries ; il eut beau crier, personne ne se montra.

Siegfried désespérait enfin de trouver le traître ; quand il l'aperçut qui s'enfuyait ; l'ayant bientôt at-

teint, il le saisit par sa barbe. Albérick résista d'abord, car il ne manquait pas de courage : mais Siegfried le secoua si fortement par la barbe, que le nain hurla de douleur ; il se prit à prier, supplier. Notre héros, sans l'écouter, lui lia les mains avec sa barbe. Alors Albérick dit : « Je veux être à vous, je vous servirai, mais épargnez ma vie ! Vous posséderez même le bonnet qui rend invisible, et donne la force de six hommes d'armes les plus vigoureux. Mais, détachez-moi ; je reconnais en vous mon maître. — « Bien fou qui te croirait ! » dit le fils de Siegmund ; mais Albérick réitéra ses assurances, indiqua même l'endroit où il tenait caché le bonnet en question. Siegfried y alla, et trouva en effet le casque enchanté, avec lequel il pouvait faire des prodiges. Alors il détacha le nain, et repassa devant le fort où le géant était lié à son tour. A peine celui-ci l'eut-il aperçu, qu'il le supplia de lui rendre la liberté, lui promettant de rester constamment à son service, et de lui faire présent de l'épée Balmung, la meilleure qui eût jamais été maniée dans un combat. Dès que Siegfried se fut emparé de l'épée, il détacha le géant.

Le nain Albérick montra ensuite au fils de Siegmund le chemin qui conduisait à la pente de la montagne, où Tafner gardait, jour et nuit, le trésor des Niebelungen. Ce chemin était pratiqué à travers des fentes de rochers : il était horriblement sauvage et affreux. Bientôt, dans le lointain, il découvrit Tafner, sous la forme d'un énorme dragon, se chauffant aux rayons du soleil. Les oiseaux l'encourageaient

toujours par leur joyeux gazouillement. Alors Albérick l'engagea à faire usage de son casque : Siegfried le mit, et, ceint de l'épée Balmung, il s'avança avec intrépidité contre le dragon, qui ne le voyait pas. Toutefois, le retentissement des pas de Siegfried l'effarouchant, il se roula en longs anneaux devant l'ouverture de la montagne. Oh ! comme l'or et les pierreries, qui étaient entassées là, étincelaient à travers les fentes de la montagne ! aussi Siegfried en fut presque ébloui, et cette vue redoubla encore son courage. Or il dédaigna de recourir à la ruse : il voulut conquérir le trésor en combattant à découvert. Quittant donc le casque qui le rendait invisible, il s'avança bravement contre Tafner, l'épée à la main. Mais celui-ci vomit de sa large gueule un torrent de feu, dont la chaleur fit reculer Siegfried : en effet, elle était si violente, que les rochers d'alentour brûlaient comme s'ils eussent été placés dans une fournaise. Le dragon Tafner roula alors, du penchant de la montagne dans la vallée, où l'attendait Siegfried, et, furieux, il s'élança sur lui, vomissant des flammes et du feu, mais celui-ci se jeta rapidement de côté, et lui enfonça son épée Balmung dans le flanc. Tafner hurla de fureur. Siegfried reconnut, dès ce moment, que l'écaille qui recouvrait le dos du dragon ne résistait pas au tranchant de son épée ; il attaqua donc le monstre avec un redoublement d'impétuosité. Les flammes qui sortaient de la gueule de Tafner avaient déjà rougi son bouclier ; cependant le fils de Siegmund n'en fut que plus acharné après lui ; aussi,

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0290-6

après un combat terrible, il parvint enfin à lui percer le cœur. Au moment où le sang s'épanchait en noirs bouillons, Tafner murmura ces mots : « Tu as conquis mon trésor, mais ce trésor sera pour toi une malédiction ! »

Sur ces entrefaites, Albérick et tout le peuple des nains accourut pour saluer Siegfried comme vainqueur. Le héros se rendit sur la montagne, et son étonnement fut inexprimable à l'aspect de cette immense quantité de trésors précieux dont il était alors le maître. Il constitua Albérick et ses nains gardiens du trésor des Niebelungen. Et à son retour au château, les plus nobles chevaliers du pays s'y trouvèrent réunis pour rendre hommage à leur nouveau seigneur et roi. Après avoir organisé son royaume, Siegfried reprit gaîment le chemin de son pays, sur le Rhin, où ses parents vivaient encore, où un puissant état devait être son héritage. Après un long voyage, il revint chez les siens, à Santen. S'il y eut jamais jour de joie et de bonheur, ce fut à Santen, quand le roi Siegmund, des Pays-Bas, et la dame Siegelinde, son épouse, serrèrent dans leurs bras leur fils bien-aimé, après une si longue absence.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0291-2

IV.

Comment Siegfried se mit en route pour Worms.

Maints galas somptueux furent donnés au châtel de Santen; depuis le retour de Siegfried, il y eut toujours table ouverte pour les personnes qui affluaient là de toutes parts, car Siegmund était un seigneur splendide.

Mais Siegfried était sombre et pensif, il songeait sans cesse à Chrimhilde, sœur de Gunther, roi des Burgondes qui tenait sa cour à Worms. La renommée de beauté et de grâce accomplie de la princesse, ayant retenti au loin, avait attiré à Worms maints nobles chevaliers; mais, fière et hautaine, elle ne permettait à aucun d'eux de lui présenter ses hommages. L'illustre sœur de Gunther captivait tellement l'âme de Siegfried, qu'un jour il avoua à son père sa résolution d'aller à la cour des Burgondes, pour demander la main de Chrimhilde. Se confiant en son étoile, il ajouta qu'il voulait tenter cette nouvelle aventure, comme il avait fait de tant d'autres. Siegmund et la reine prévoyant que leurs remontrances demeureraient infructueuses, mirent tous leurs soin à parer pompeusement leur fils unique et les douze

chevaliers dont il avait fait choix pour présenter avec lui sa demande en mariage. Les femmes de la reine durent travailler jour et nuit à ces vêtements somptueux, chargés d'or et de pierreries. Sire Siegmund, de son côté, eut soin que les diverses pièces de l'armure fussent d'un travail précieux. L'or incrusté rehaussait l'éclat des casques, des cuirasses, des épées et des boucliers. Des housses magnifiques ornaient les coursiers; leurs brides étincelaient de pierres précieuses. Quand tout fut prêt, Siegfried s'élança sur son coursier, consola ses chers parents, puis comblé des vœux de tous les assistants, il s'éloigna avec ses compagnons.

Dès le septième jour, les héros chevauchaient déjà dans la plaine de Worms. Ceux qui les aperçurent, coururent au roi Gunther pour lui annoncer l'arrivée d'étrangers. Ce qu'ils voulaient, d'où ils venaient, nul ne le savait; il n'y eut que Hagen de Troneck qui pensa que ce pouvait bien être Siegfried, l'illustre héros des Pays-Bas, le vainqueur du dragon et des Niebelungen; il donna donc au roi le conseil de lui faire un gracieux accueil. Alors Gunther sortit dans la plaine, accompagné de ses hommes d'armes, vint au-devant de Siegfried, et le harangua gracieusement. Mais celui-ci répondit: « Votre cour est célèbre par ses héros; vous-même, sire roi, êtes surnommé la fleur de la chevalerie; c'est pourquoi je suis venu ici afin que nous nous mesurions ensemble. Combattons donc; si je sors triomphant de la lutte, vos provinces m'appartiendront; si c'est vous

qui triomphez, vous pourrez vous emparer des miennes. » Inexprimable fut le courroux du roi et des siens en entendant un tel discours. Gérénot, frère du roi, Ortewein de Metz, et sir Hagen portèrent incontinent la main à leurs épées; mais Gefelher, le plus jeune des frères du roi, repartit au héros qu'étant venu chez eux comme ami, il serait reçu avec les honneurs dus à ses hauts faits; et Siegfried, vaincu par la courtoisie de telles paroles, accepta cette offre.

Pendant le séjour que fit le héros à la cour des Burgondes, on donna des fêtes et des tournois où Siegfried resta toujours vainqueur; aussi maint cœur de femme battait pour lui; mais celle à laquelle il pensait au fond de son âme, il ne la voyait pas. Cependant Chrimhilde l'avait souvent aperçu de sa fenêtre, quand, dans la cour du château, il rompait une lance avec les preux chevaliers de son frère; et quand elle le voyait, son cœur ne pouvait se rassasier de l'aspect de ce héros.

C'est ainsi qu'une année s'écoula depuis que Siegfried était arrivé à la cour, lorsque des messagers vinrent de Saxe, envoyés par le roi Ludeger, et du Danemarck, par le roi Ludegart. Ce message était fâcheux, car l'armée de ces rois était nombreuse, bien équipée, et les hommes d'armes de Gunther se trouvaient dispersés par tout le pays. Adonc Gunther fut contraint d'implorer l'assistance de Siegfried. Le héros apprit cette nouvelle avec joie, et promit de vaincre pour peu qu'on lui donnât mille

hommes d'armes, fussent les ennemis au nombre de trente mille. Bientôt on rassembla mille hommes d'armes des plus intrépides, et ces héros, parmi lesquels Welker le ménestrel, Hagen Sindalt, Ortewein de Metz et Dankwart le rapide, frère de Hagen, marchèrent contre les hordes ennemies. On traversa la Hesse pour entrer en Saxe; là on rencontra l'armée danoise, et l'on en fit une déconfiture complète, bien que les ennemis fussent au nombre de vingt mille. Ludegart, lui-même, succombant sous l'intrépidité de Siegfried, fut son captif. A cette nouvelle, Ludeger s'avança bouillant de colère et livra un combat à outrance; Siegfried, avec son épée Balmung, lui moissonnait des bataillons entiers. Les lances volaient en éclats, l'air retentissait du cliquetis des épées, du brisement des casques, du choc des boucliers, et le sang coulait de mille et mille blessures mortelles.

Mais, lorsqu'au fort du combat, le roi Ludeger reconnut Siegfried, à la couronne qui décorait son bouclier, son courage l'abandonna, et il demanda la paix, qui lui fut accordée.

La nouvelle de cette victoire fut reçue à Worms avec des transports d'allégresse; plus grande encore fut-elle quand les vainqueurs rentrèrent dans le pays des Burgondes! Que les jeunes filles et les femmes se réjouirent alors, et surtout dame Chrimhilde! Pour célébrer la victoire, Gunther fit proclamer un grand tournoi; de toutes parts, les princes et les nobles affluèrent à Worms; pour prêter plus de

splendeur aux fêtes, le roi y avait aussi fait inviter la dame Ute sa mère et Chrimhilde, ainsi que toutes leurs dames d'honneur, car il ne lui était pas échappé que le héros des Pays-Bas avait des vues sur sa sœur, bien qu'il ne l'eût pas encore vue.

Le jour de la fête venu, Siegfried vit Chrimhilde qui brillait parmi les femmes, comme la lune parmi les astres, et il fut troublé au fond du cœur; car il se figura qu'il se pourrait bien que Chrimhilde ne l'aimât jamais.

Mais quelle fut sa joie, quand la fille du roi lui adressa des paroles obligeantes, son transport, lorsque le roi pria sa sœur de l'honorer d'un baiser, et quelle fut enfin la rougeur dont se couvrit le visage de la noble jeune fille, quand elle lui présenta ses joues virginales! alors, il lut dans le regard de la gracieuse Chrimhilde que son cœur était d'accord avec le sien. Il put jouir de la faveur de sa présence pendant les douze jours que dura le tournoi, après lesquels les rois Ludeger et Ludegart se retirèrent dans leurs états. A son tour, Siegfried conçut le projet de courir à de nouveaux exploits pour mériter mieux l'amante chérie dont il avait gagné les bonnes grâces. A peine Gunther eut-il connaissance de cette résolution, qu'il envoya Giselher, le plus jeune de ses frères, vers le héros, pour le décider à rester encore quelque temps dans le pays des Burgondes. Pour cela, il n'eut guère besoin des prières de son ami, car son cœur ne désirait rien tant que de vivre près de celle qu'il adorait, et de la pouvoir servir

comme amant et loyal chevalier. Il ne pouvait pressentir, l'illustre héros, qu'à l'amour le plus heureux succéderaient bientôt de grandes infortunes et des chagrins mortels.

V

Comment Siegfried alla avec Gunther en Islande, et comme quoi Gunther fit la conquête de Brunhilde.

La renommée de la belle Brunhilde, en Islande, était aussi parvenue à la cour des Burgondes; celui qui désirait mériter son amour devait vaincre en trois tournois successifs, au risque de perdre la vie. Le roi Gunther consentit à subir cette épreuve. Siegfried l'en dissuada; mais Hagen ayant fait à celui-ci la proposition d'accompagner le roi, ce héros y consentit, à condition qu'il lui donnerait sa sœur en mariage. Gunther en fit la promesse sacrée à Siegfried. Il aurait désiré se rendre à la cour de Brunhilde avec une armée puissante, mais Siegfried proposa, au contraire, de ne prendre avec lui que deux chevaliers, Hagen et Dankwart, pour les accompagner.

Le roi Gunther, transporté de joie, chargea sa

sœur de préparer, pour lui et pour ses compagnons, les habits les plus splendides, afin de paraître convenablement à la cour de Brunhilde. Chrimhilde fit ce qu'on lui demandait, bien que ce ne fût pas sans un profond chagrin, car son cœur lui disait que ce voyage n'amènerait que chagrins et calamités. Bientôt tout fut achevé, ainsi que l'équipement du vaisseau qui devait transporter en Islande le roi et ses chevaliers. Alors Chrimhilde supplia son frère de renoncer à ce voyage, de rechercher une autre femme en mariage, mais ce fut en vain; alors, les larmes aux yeux, elle recommanda au roi de ramener Siegfried, sain et sauf, sur les bords du Rhin; c'est ainsi qu'ils se séparèrent. Connaissant tous les détroits, Siegfried se constitua le pilote du vaisseau, de sorte que, dès le douzième jour, ils avaient abordé en Islande. Ils furent frappés d'étonnement à la vue de magnifiques forteresses, plus belles et plus fortes qu'aucune de celles qu'ils eussent jamais vues. Mais avant de se rendre au châtel d'Isenburg, où Brunhilde tenait sa cour, Siegfried ordonna aux chevaliers de le faire passer pour un homme de leur suite, s'ils paraissaient devant Brunhilde et ses femmes. Tous le lui promirent.

Les chevaliers se dirigèrent alors vers le palais. De toutes les fenêtres, de gracieuses jeunes filles épiaient avec curiosité l'arrivée des étrangers. Le roi demanda à Siegfried laquelle de toutes ces belles était Brunhilde : — « Celle qui est vêtue de blanc, » répliqua celui-ci.

Les femmes se retirèrent alors des fenêtres, les hommes d'armes abordèrent, et Siegfried aida sire Gunther à monter sur le cheval blanc. Son costume et celui de Siegfried étaient blancs; leurs boucliers, leurs armes et leurs selles éclataient de pierres précieuses; mais Hagen et Dankwart portaient de somptueux vêtements noirs, sur lesquels étincelaient maints diamants. Ainsi équipés, ils arrivèrent au châtel, dont les tours crénelées avaient vue sur la campagne. Les chambellans vinrent aussitôt à leur rencontre, et les prièrent de déposer leurs armes: ce qu'ils firent en effet, puis ils acceptèrent les rafraîchissements qu'on leur présenta. Brunhilde et ses femmes s'étaient parées pour recevoir ces illustres hôtes; mais ayant appris que Siegfried était parmi eux, la reine dit: « S'il vient pour me faire la cour, gare à lui, je ne le crains pas. »

Accompagnée de ses femmes et de cinq cents hommes d'élite, Brunhilde vint au-devant des chevaliers, et se tourna incontinent vers Siegfried, qu'elle salua gracieusement; mais celui-ci dit: « Vous me faites trop d'honneur, haute et puissante dame, car voici le roi Gunther, du Rhin, mon seigneur et maître, que son amour pour vous amène ici, et qui soutiendra l'épreuve, quoi qu'il puisse arriver. » Alors Brunhilde répliqua: « S'il est ton maître, il peut assister à mes tournois; s'il en sort vainqueur, je serai sa femme; s'il est vaincu, vous mourrez tous. Il doit combattre avec moi, ensuite manier ma lance; mais sachez bien qu'il y va de votre honneur et de

votre vie ! » Le roi Gunther lui répondit, d'après le conseil de Siegfried, qu'il consentait à subir toutes sortes d'épreuves, dût-il lui en coûter la vie. Brunhilde, ayant ouï ces paroles, se fit de suite armer pour le combat. Elle se revêtit de sa cotte de mailles, et par-dessus, de sa pesante cuirasse d'or pur. Hagen et Dankwart tremblèrent en pensant à l'issue de ce combat. Mais Siegfried avait secrètement regagné le vaisseau, et placé sur sa tête le casque qui le rendait invisible, de sorte qu'il retourna au lieu du combat sans être vu de personne.

Brunhilde s'avança alors tout armée; quatre de ses hommes portaient son lourd et puissant bouclier d'acier, richement orné de pierreries. Quand sir Hagen vit cela, il dit au roi Gunther : « Nous périrons tous ici; c'est un diable que cette femme à laquelle vous voulez faire la cour. » Trois hommes d'armes apportèrent à grand peine la lance de Brunhilde, laquelle était gigantesque; à cet aspect, Gunther commença à perdre courage, et à désirer *in petto* retourner au sein de ses Burgondes. Brunhilde ayant appris comment Dankwart et Hagen se vantaient, pour leur part, de braver son arrogance s'ils possédaient ses armes, leur dit en riant : « Quelque vaillants que vous paraissiez, je ne redoute personne. » Malgré cette bravade, Dankwart et Hagen n'étaient pas encore déconcertés, quand douze hommes vinrent apporter la pierre que Brunhilde voulait jeter à son adversaire. Sur ces entrefaites, Gunther s'était revêtu de ses armes. Brunhilde entra

dans la lice, releva ses manches, et mania avec une aisance admirable le bouclier et la lance. Siegfried, sans être vu, s'approche alors du roi et dit : « C'est moi, ton ami et ton compagnon ; je veux t'aider à soutenir l'épreuve ; fais les gestes, et je porterai les coups. » Que Gunther fut joyeux en reconnaissant Siegfried !

Au signal donné, Brunhilde agita sa lance gigantesque, qui mugit comme la tempête, et perça le bouclier de Gunther, au point que des étincelles jaillirent de la cuirasse de Siegfried, et que tous deux reculèrent en chancelant. Le fils de Siegmund, dont le sang sortit par la bouche, ayant bientôt repris courage, s'empara de la lance, et bien qu'il la tînt à rebours, des étincelles volèrent des armes de l'héroïne. Enflammée de courroux, la belle Brunhilde se releva bientôt, saisit sa pierre et la lança ; puis, la suivant elle-même, ses armes retentirent du bond qu'elle fit. Si son bras eût lancé la pierre à douze toises, elle l'aurait atteinte d'un saut. Siegfried ramassa cette pierre avec la main de Gunther, qu'il avait tenue dans la sienne, et le héros des Niebelungen la lança plus loin encore que n'avait fait Brunhilde ; puis ayant saisi le roi d'une main vigoureuse, il sauta avec lui plus loin encore que la pierre. Brunhilde, furieuse de se voir vaincue, se soumit néanmoins, et ordonna à ses hommes d'armes de se reconnaître sujets du roi Gunther. Tout le monde rentra ensuite au château ; Siegfried quitta le casque qui le rendait invisible, et, paraissant alors, feignit

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0301-3
DFG

d'ignorer l'issue du tournoi. «Je suis ravi d'apprendre, » dit Siegfried, « que votre orgueil est abaissé ; maintenant, noble dame, que vous avez trouvé votre maître, vous nous suivrez vers le Rhin. » Brunhilde ne voulut pas y consentir, avant d'avoir prévenu ses amis et ses parents de cette circonstance. Alors des messagers furent expédiés dans toutes les directions, et Hagen conçut des soupçons : il pensa que Brunhilde voulait se venger par trahison. Mais Siegfried promit d'amener au roi mille chevaliers, les meilleures épées qu'il eut jamais vues, et le roi fut enchanté de cette proposition.

Siegfried partit incontinent, et dirigea son vaisseau à travers les flots; tous pensaient que le vent l'emportait, car, au point du jour suivant, il arriva au pays des Niebelungen. Il se présente au château, qu'il trouve fermé. Il frappe. — Le gardien était un géant terrible qui, en ouvrant la porte, se précipita furieux sur l'étranger. Alors se livra un combat qui fit trembler la terre et les monts d'alentour. Toutefois Siegfried fut-il vainqueur ; il enchaîna le géant. Albérick, le puissant nain, ayant entendu la querelle, accourut armé de son fouet d'or. Le bouclier de Siegfried retentit des coups d'Albérick ; dans cette occurrence, le héros fut fort aise de la protection de son casque enchanté ; il saisit par la barbe le maudit nain, qui se mit à crier, puis se laissa enchaîner. Le vainqueur, s'étant alors fait reconnaître, lui ordonna de lui fournir mille Niebelungen. A peine la nouvelle fut-elle répandue dans le pays, que tous furent

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0302-9

prêts à suivre Siegfried ; et celui-ci choisit, parmi cent trente mille nains, les combattants qu'il jugea les meilleurs. Il ordonna à tous d'emporter leurs équipements les plus riches et les plus magnifiques ; car son trésor du Niebelungenhort, quoi qu'on pût en prendre, ne diminuait guère.

Quel fut l'étonnement de Brunhilde, et même du roi Gunther, lorsqu'ils virent arriver cette armée magnifique ! Le roi accueillit dignement ces étrangers, et donna bientôt l'ordre du départ. Brunhilde, subissant avec un chagrin secret la loi du vainqueur, fit remplir vingt grandes armoires de choses précieuses, choisit deux mille hommes d'armes et quatre-vingt-six dames, ainsi que cent jeunes filles pour l'accompagner, en qualité de dames d'honneur. Après avoir installé son cousin bailli du pays d'Islande, elle dit adieu à sa patrie, qu'elle ne devait jamais revoir, et versa beaucoup de larmes ; puis on mit à la voile.

XVI.

Comme quoi Siegfried fut envoyé à Worms, et comment Brunhilde y fut reçue.

Neuf jours entiers s'étaient écoulés depuis qu'ils avaient quitté leurs foyers ; Hagen de Troncek pensa

qu'il serait à propos d'envoyer à Worms un messager, pour y porter la nouvelle de l'heureuse issue de la demande en mariage. D'après ce conseil, le roi choisit Siegfried pour messager ; celui-ci se chargea volontiers de cette mission, car une douce récompense l'attendait dans le pays des Burgondes. Accompagné de vingt hommes d'armes, il prit donc la route de Worms. Lorsqu'il arriva, et qu'on ne vit pas le roi à sa suite, la désolation se répandit tout à coup dans le pays : tout le monde craignait que le roi n'eût trouvé la mort en Islande ; mais Siegfried rassura bientôt tous les esprits. Gernot et Giselher l'accompagnèrent chez leur sœur, à laquelle il apportait de joyeuses nouvelles. Il reçut de son amante, en récompense de son message, vingt-quatre agrafes enrichies de pierreries. La dame Ute, sa mère, fut également enchantée ; elle se chargea de pourvoir à la réception de ses hôtes, comme le roi, son fils, le lui avait recommandé.

Chrimhilde était à peine maîtresse de ses transports d'allégresse ; sa joie se peignait dans ses traits; elle aurait volontiers baisé le chevalier avec amour, lorsqu'il en demanda la permission.

Quel mouvement et quelle activité anima alors la ville de Worms! Sur les bords du Rhin furent préparées des réjouissances ; des messagers furent expédiés par tout le pays, pour inviter à la noce tous les amis du roi. Le palais reçut de nouvelles décorations ; les dames et les demoiselles préparèrent leurs toilettes pour la grande fête, et Chrimhilde et

ses dames, pour la réception du noble couple, lorsque l'on apprit la venue des hommes d'armes de Brunhilde.

Un cortége magnifique sortit à cheval du château, pour se rendre au bord du fleuve. Siegfried conduisait la haquenée de Chrimhilde, le chevalier Ortewein celle de la reine-mère; après elles, venaient toutes ses femmes et ses chevaliers. Dans la grande plaine de Worms, les chevaliers commencèrent un grand tournoi pour l'amour des dames, et mainte lance fut rompue dans la course.

Quand Brunhilde aborda, Chrimhilde la salua affectueusement, et elles s'embrassèrent. La beauté de la fiancée charma tout le monde; toutefois y en eut-il beaucoup qui donnèrent la palme à Chrimhilde. Les dames, après s'être ainsi donné le baiser d'amitié, allèrent se placer sous des tentes de soie dressées dans la plaine, pour assister aux tournois; puis, après les cérémonies, tout le monde se rendit au palais, où se trouvait préparé un festin magnifique.

Avant qu'on se mit à table, Siegfried rappela au roi sa promesse, de lui donner la main de sa sœur, en récompense de tout ce qu'il avait pour lui. Gunther voulut tenir sa parole, et fit appeler Chrimhilde dans la salle. Lorsque celle-ci parut, son frère lui demanda si elle voulait avoir le vaillant Siegfried pour époux. La noble vierge répondit avec pudeur qu'elle ferait la volonté de son frère. Siegfried fut transporté, la joie colora son visage; et quand le « *oui* » des fiançailles fut prononcé de part et d'au-

tre, Siegfried serra son amante dans ses bras, et déposa le premier baiser sur ses lèvres charmantes. Les convives se mirent gaîment à table. Brunhilde était assise près du roi, à ses côtés, Siegfried et Chrimhilde. Mais Brunhilde ne pouvait cacher sa jalousie, et des larmes s'échappaient de ses yeux, à l'aspect de l'heureux couple. Son époux lui en demandant la cause, elle dit : « Je suis profondément affligée de voir ta sœur avilie au point d'être la femme d'un de tes sujets ; comment puis-je ne pas pleurer ? »

Gunther cherchait à consoler l'orgueilleuse, et promettait de lui dire plus tard pourquoi il avait marié sa sœur au héros ; mais Brunhilde ne cessa de lui faire des questions, même lorsqu'il lui eut dit que Siegfried était roi lui-même. Après le festin, les époux se retirèrent dans leurs appartements. L'amour récompensa Siegfried ; mais Brunhilde répudia Gunther, et jura de rester vierge, jusqu'à ce qu'elle eut appris l'histoire de Siegfried. Celui-ci voulut faire valoir ses droits ; mais Brunhilde détacha sa ceinture, lia les mains et les pieds de Gunther, malgré sa résistance, et le suspendit, ainsi lié, à un crochet au haut de l'appartement. Le roi entra en fureur ; mais Brunhilde, dans sa colère, lui fit comprendre qu'elle le tuerait, s'il troublait encore une fois son sommeil. Ce n'est qu'au moment où le jour parut dans ses appartements que, cédant aux supplications de Gunther, elle consentit à détacher ses liens.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0306-1
DFG

Cependant les réjouissances continuaient au château de Worms ; mais celui qui aurait dû être le plus heureux de tous était triste et morose. Gunther et Brunhilde furent sacrés dans la basilique, et plus de six cents écuyers furent créés chevaliers en l'honneur de la reine. Siegfried ayant remarqué la tristesse de son maître, lui en demanda la cause ; celui-ci lui dit : « C'est le diable, et non pas une femme, que j'ai amené dans ma maison. » Et il lui raconta ce qui lui était arrivé la nuit des noces. Alors Siegfried promit au roi de venir à son aide la nuit suivante : il convint qu'il entrerait avec le casque qui le rendait invisible, et vaincrait cette femme indomptable, dût-il lui en coûter la vie. En pénétrant dans l'appartement, pour indiquer sa présence, il était dit qu'il éteindrait les lumières que portaient les pages. Gunther consentit à cet arrangement, et la journée, avec toutes ses fêtes, lui parut bien longue. Alors que, le soir, les couples quittaient la salle du festin, Siegfried, l'air caressant, était assis près de Chrimhilde, et tenait sa main de lis dans les siennes, tout à coup le héros avait disparu, sans que l'on sût ce qu'il était devenu : elle s'en informa à ses femmes; aucune ne put lui répondre. Siegfried, protégé par son casque, se rendit donc sans être vu à l'appartement de Brunhilde, éteignit les lumières que portaient les valets, afin que le roi reconnût sa présence. Celui-ci poussa lui-même les verroux, et Siegfried se dirigea vers l'opiniâtre. Comme la veille, Brunhilde voulut faire le même jeu ; alors Siegfried, qu'elle prenait

pour son époux, la saisit d'un bras vigoureux. Elle lui ordonna de cesser, et comme il ne voulait pas, elle le repoussa si fortement, que sa tête vint heurter durement contre un tabouret. Siegfried se releva incontinent, mais Brunhilde se mit en devoir de lutter avec lui; lutte d'abord inégale pour Siegfried, car l'héroïne le pressait si fortement entre une armoire et le mur, que ses forces l'abandonnèrent. Gunther commença à trembler pour le pauvre diable; mais celui-ci, honteux de se voir vaincu par une femme, déploya enfin toute sa force contre elle. Ils luttèrent avec une telle violence, que tout l'appartement en tremblait; bref, il la dompta, et la violence lui arracha des cris. Brunhilde prit sa ceinture pour lier Siegfried, mais celui-ci l'en empêcha, et la serra à son tour de telle force, que le roi Gunther se prit cette fois à trembler pour elle. Enfin Brunhilde s'écria: « Noble roi, épargne ma vie, tu as prouvé que tu peux être mon maître! » Siegfried se leva alors, mais il lui déroba secrètement une bague et sa ceinture. Dès ce moment, Brunhilde fut la femme de Gunther; sa force de géant avait disparu. Chrimhilde reçut son époux d'un air joyeux; Siegfried ne résista pas à ses instances, et lui fit présent des bijoux qu'il avait gagnés dans sa lutte avec Brunhilde. Combien il se repentit plus tard de cette confiance!

Les réjouissances de la cour durèrent quinze jours encore, et le plus joyeux, ce fut maintenant le roi Gunther; enfin les hommes d'armes reçurent de ri-

ches présents, et tout le monde s'en retourna chez soi.

VII

Comment Siegfried quitta de nouveau Santen, et comme quoi, à son retour dans le pays des Burgondes, les deux reines Chrimhilde et Brunhilde se dirent des injures.

Les hôtes s'en étant retournés comblés de riches présents, Siegfried dit alors à Chrimhilde: « Il est temps que nous nous préparions à partir aussi. » La haute dame entendit avec plaisir ces paroles; cependant elle voulut auparavant partager son héritage avec ses frères. Ceux-ci y consentirent; mais le fils de Siegmund, ayant appris cela, leur dit: « Dieu bénisse votre héritage; mon épouse n'a pas besoin de sa part: elle doit porter une couronne qui soit digne d'elle, et être plus fortunée que femme qui soit au monde. Si vous avez besoin de moi, je serai toujours prêt à vous servir. » Chrimhilde, voyant son héritage dédaigné, voulut du moins emmener quelques hommes d'armes des Burgondes; son frère Gernot lui offrit de choisir, parmi dix mille hommes d'armes, les mille qui lui plairaient le mieux. Chrimhilde envoya de suite demander à Hagen de Tron-

cek et à Ortewein s'ils voulaient être attachés à leur maison; mais Hagen, irrité, répondit: « Sire Gunther ne peut nous donner à personne; ce n'est que lui que nous servons. » Quant à Eckewart, le margrave, il se mit en route avec un grand nombre de gentilshommes, suivi de cinq cents hommes d'armes et de trente-deux caméristes. Après de tristes adieux, en se séparant de la dame Ute, leur mère, et de leurs frères, ils partirent enfin, et descendirent le Rhin, accompagnés d'une brillante escorte.

Lorsque le roi Siegmund reçut la nouvelle que son fils arrivait dans son pays, avec son épouse, il fut transporté de joie et s'écria: « Chrimhilde, la belle, sera couronnée ici, et Siegfried, le noble, sera roi! » Les chevaliers de Siegmund allèrent au-devant du royal couple, ainsi que beaucoup de nobles dames, pour le complimenter. Lorsqu'arrivés à Santen, ils entrèrent au palais, l'allégresse fut au comble: Chrimhilde et Siegfried y furent reçus avec cordialité; et si la magnificence des noces avait été grande à Worms, elle fut, à Santen, plus éclatante et plus somptueuse encore. Lorsque les gens de la cour et tous les chevaliers du pays furent réunis, le roi Siegmund prit la parole et dit: « Il est fait savoir à tous les parents de Siegfried qu'il portera ma couronne. » Alors Siegfried vécut en sage souverain, respecté et chéri. Chrimhilde lui donna un fils; il reçut le nom de Gunther. Sur ces entrefaites, la dame Siegelinde étant morte, fut sincère-

ment pleurée dans tous les Pays-Bas, et Chrimhilde hérita de ses titres.

Mais la dame Brunhilde voyait toujours avec envie les richesses de sa sœur Chrimhilde ; car Siegfried était non-seulement souverain maître des Pays-Bas, mais encore des Niebelungen et de leur trésor immense, de sorte qu'il pouvait passer pour la meilleure épée du Nord. Cela affligeait beaucoup Brunhilde, qui regardait Siegfried comme lui appartenant ; elle chercha donc longtemps à persuader au roi de mettre tout en œuvre pour qu'elle pût revoir encore une fois Chrimhilde. Mais Gunther éludait constamment, sous prétexte qu'elles vivaient à une trop grande distance l'une de l'autre ; alors Brunhilde disait d'un ton arrogant : « Eh ! quelle que soit la distance, l'homme à votre service fera cependant ce que lui ordonne son maître ! » Sur ce, Gunther souriait en secret, se rappelant très-bien les services que Siegfried lui avait rendus ; mais Brunhilde ayant joint les caresses aux prières, le roi ne put résister à ses douces paroles, il offrit d'envoyer près d'eux pour les inviter à venir à sa cour. Trente des plus nobles seigneurs furent choisis pour ce message ; Brunhilde leur fit cadeau d'habits les plus somptueux. Ainsi comblés de riches présents, et connaissant bien la nature de leur mission en Norwége, au château des Niebelungen, où Siegfried résidait alors, ils partirent. Au bout de trois semaines, ils étaient arrivés. A peine Chrimhilde eut-elle reçu la nouvelle que des chevaliers

de son pays venaient d'entrer au château, qu'elle courut à la fenêtre : elle fut transportée de joie en voyant sir Gère, le margrave, avec les seigneurs de la cour; toute joyeuse, elle annonça cette nouvelle à Siegfried, qui ordonna de faire un gracieux accueil à ses hôtes.

Tout fut employé pour recevoir dignement les chevaliers burgondes. Sir Gère exprima, au nom du roi Gunther, de Brunhilde et de la dame Ute, le désir de voir sire Siegfried et la dame Chrimhilde sur les bords du Rhin. Siegfried envoya chez ses amis, pour demander leur avis; ceux-ci lui conseillèrent d'accepter l'invitation, et de choisir mille d'entre eux pour les accompagner. Le roi Siegmund, lui-même, offrit de faire le voyage. Alors les messagers, chargés de si riches présents que leurs chevaux pouvaient à peine les porter, s'en retournèrent porteurs de cette heureuse nouvelle.

Tout ce que le château renfermait d'or et de bijoux, d'habits, de boucliers et d'armes, fut requis pour le voyage; et autant la joie avait été grande à la cour de Siegfried, autant elle le fut à Worms, quand les messagers revinrent avec la nouvelle tant desirée. Brunhilde s'informa avec curiosité si la reine Chrimhilde était encore aussi belle qu'autrefois; le margrave Gère lui répondit affirmativement, et loua beaucoup la munificence avec laquelle les messagers avaient été récompensés.

Mais depuis que le retour du noble couple avait été publié, tout se mit en mouvement pour le re-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0312-4

cevoir : des siéges furent placés, des buffets dressés en plein air. Dames et caméristes ne furent occupées qu'à orner leurs habits d'or et de pierreries.

Ayant avec lui le cortége le plus magnifique, environné de pompe, Siegfried arriva au Rhin avec la dame Chrimhilde, et reçut à Worms, avec les siens, les honneurs dus aux héros. Douze cents chevaliers furent traités à la table du roi, et tout fut si abondamment servi aux buffets, que le vin coula jusque dans la nuit.

Au point du jour, les hommes d'armes et leurs coursiers cavalcadaient dans l'arène pour le tournoi. Les timbales et les trompettes retentissaient, et les dames et les chevaliers affluaient, en habits de fête à la cathédrale où se célébrait la messe. Mais l'envie dévorait plus que jamais le cœur de Brunhilde, à l'aspect de Chrimhilde, dont la magnificence, les charmes et la beauté surpassaient celles de toutes les femmes qui l'entouraient. Onze jours s'écoulèrent ainsi, en divertissements et en plaisirs.

Un matin que les deux reines étaient assises l'une près de l'autre pour assister à un tournoi, Chrimhilde dit : En vérité, mon mari devrait être le maître de ces provinces! » — « Oui, » répliqua Brunhilde, « s'il n'en existait pas d'autre; mais Gunther vit encore! Après quoi, Chrimhilde s'écria: « Le vois-tu là-bas, dominant tous ces chevaliers comme la lune domine les étoiles? J'en suis ravie! » Brunhilde ne manqua pas de répliquer :

« Bien que tu loues ton mari, je lui ai ouï dire, quand je l'ai vu pour la première fois avec Gunther, qu'il était au service du roi, et alors je l'ai regardé comme un vassal. » — « Dispensez-vous, je vous prie, répliqua Chrimhilde, de m'adresser de tels discours; mon frère ne m'aurait pas donné un vassal pour époux. Brunhilde persista, et sa colère s'accrut à tel point, que Chrimhilde dit : « Puisque tu appelles Siegfried ton vassal, je vais prouver aujourd'hui à tes hommes d'armes que, pour aller à l'église, j'aurai le pas sur la femme de leur roi. »

Alors les deux dames, transportées de fureur, se séparèrent, et Chrimhilde ordonna à ses caméristes et à ses femmes de se parer le plus richement possible, et elle entra ainsi seule, dans la cathédrale, accompagnée de quarante-trois de ses femmes, de sorte que tout le monde s'étonna de voir les reines ainsi séparées. Mais la femme de Gunther était devant la cathédrale, et lorsque Chrimhilde s'approcha, Brunhilde lui dit fièrement : « La vassale n'aura jamais le pas sur la femme du roi! » Chrimhilde, rouge de colère, lui répliqua : « Tu aurais mieux fait de te taire! Comment une concubine peut-elle devenir jamais la femme d'un roi? Mon mari a eu tes premières faveurs. Tiens, vois ce ruban que Siegfried t'a dérobé et cette ceinture que tu portais; je l'ai mise, pour te prouver que Siegfried fut ton maître! »

Brunhilde, ayant vu la ceinture enrichie de pierreries qui ceignait la taille de Chrimhilde, se mit

à pleurer; Gunther étant survenu, lui demanda le sujet de sa douleur; elle versa, de nouveau, des pleurs de colère. Gunther envoya de suite chercher Siegfried, et lui demanda si, comme le prétendait la reine, il s'était jamais vanté d'avoir été le premier amant de Brunhilde. « Jamais, » dit Siegfried; « si elle a dit cela, elle s'en repentira amèrement. Je puis affirmer par mille serments, devant tes chevaliers, qu'il n'en a jamais rien été.» Ce qui eut lieu en effet, en présence de tous les gens de la cour. Néanmoins Brunhilde concentra sa fureur, et les femmes se séparèrent plus ennemies que jamais.

Hagen de Tronceck ayant trouvé Brunhilde en pleurs, et en ayant appris la cause, lui promit que le mari de Chrimhilde en porterait la peine; Gernot et Ortewein jurèrent aussi de se venger du héros; Giselher fut le seul qui pensât que Siegfried ne devait point perdre la vie pour satisfaire au courroux de deux femmes folles. Mais les chevaliers couvaient la vengeance au fond de leur cœur; Hagen conçut le plan suivant: à savoir qu'il fallait faire venir, dans le pays, des messagers pour annoncer que l'ennemi déclarait la guerre; indubitablement, Siegfried s'offrirait pour commander l'armée: c'est alors qu'on pourrait facilement s'en défaire.

Le roi Gunther écouta ce mauvais conseil; alors on ne s'occupa plus que de perfidie et de trahison.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0315-1

VIII

Comment Siegfried fut tué.

Peu de temps après, on vit entrer, au château, des messagers qui déclarèrent la guerre de la part des rois Ludegart et Ludeger, que Siegfried avait jadis domptés. Ne pressentant pas le mensonge, Siegfried s'offrit de suite pour terminer la querelle, et ravager le pays des ennemis avec ses hommes d'armes. Gunther feignit artificieusement d'accepter avec joie la résolution du héros. Siegfried et les siens s'équipèrent en hâte ; les cuirasses et les casques furent chargés sur les coursiers, et le petit drapeau fut attaché aux lances, comme c'était la coutume, quand on allait en guerre.

Alors Hagen alla trouver Chrimhilde pour prendre congé d'elle. Celle-ci le reçut sans méfiance, et se rejouit que son époux pût être au service de son frère ; puis elle pria Hagen de ne rien révéler à Siegfried de sa conduite envers Brunhilde : « car, » dit-elle, « je me suis déjà bien repentie d'avoir dit une chose qui l'afflige au fond de l'âme. » Hagen lui promit que, sous peu de jours, elle serait récon-

ciliée avec Brunhilde ; qu'elle n'avait qu'à lui dire en quoi il pouvait être utile à son mari. « Je suis, » reprit celle-ci, sans inquiétude pour son existence, pourvu qu'il ne s'abandonne pas aveuglément à son intrépidité ! » — « Si vous craignez, » reprit Hagen avec un air d'intérêt, « qu'il ne soit blessé, confiez-moi comment je puis le garantir ; je me tiendrai constamment à ses côtés. » Chrimhilde dit alors : « C'est à toi, à mon parent, que je confie celui qui m'est si cher, persuadée que je suis que tu le protégeras. » Et alors elle raconta au perfide ce qu'elle aurait mieux fait de ne pas révéler : à savoir que Siegfried avait défait l'hydre dans les monts, et s'était baigné dans son sang, de sorte qu'il était invulnérable ; mais que, lorsqu'il se baigna dans le sang de ce dragon, une feuille de tilleul lui était tombée sur l'épaule, et que Siegfried était vulnérable à cette seule place. — « Bien, » reprit Hagen ; « en ce cas, cousez une marque sur son vêtement, afin que je reconnaisse la place, quand nous serons sur le champ de bataille. » Chrimhilde, dans l'espoir d'assurer ainsi la vie de son époux, promit de broder sur le vêtement une petite croix à cette place. Hagen, voyant le héros ainsi trahi, prit congé de la haute et puissante dame, en lui promettant qu'il serait le défenseur de son époux.

Le lendemain matin, Siegfried se mit en marche avec mille hommes de ses troupes, pour venger, comme il le pensait, les outrages faits à ses amis. Hagen allait à cheval près de lui ; mais à peine eut-

il reconnu, sur le vêtement du héros, le signe convenu, qu'il s'éloigna. Presque aussitôt survint la nouvelle que le pays des Burgondes restait en paix, et qu'il était venu des messagers pour l'annoncer au roi, de la part de Ludeger. Siegfried renonça à grand regret au combat ; avec une joie feinte, Gunther vint au-devant du héros, pour le remercier de sa vaillance, et l'engagea à chasser avec lui dans la forêt de Wasgau, aux ours et aux sangliers, comme Hagen l'avait conseillé au roi.

On se réunit donc, avec un magnifique train de chasse, dans la forêt de sapins ; et la chasse commença. Siegfried tua force gibier ; ses traits abattaient sangliers, cerfs, élans, de telle sorte, que les veneurs burgondes ne trouvaient plus rien à faire.

Au moment où le cor du roi sonnait enfin l'arrêt, Siegfried aperçut un gros ours. « Hé ! » cria-t-il aux siens, « pour passer le temps, je vais lui faire la chasse ; il faut qu'il vienne avec nous à l'hôtellerie. Allons ! camarades, détachez le chien ! » Et alors Siegfried s'élança, prompt comme la foudre, avec son cheval, après l'animal furieux ; mais celui-ci tomba dans un précipice, où son adversaire ne put le suivre. Que fait notre héros ? il descend de cheval, poursuit l'ours, s'en saisit, le garrotte de sa propre main, puis l'attache devant lui sur la selle, et chevauche de la sorte au rendez-vous de chasse. Jamais on n'avait vu spectacle plus étrange. C'est dans cet attirail qu'il fit son entrée dans l'hôtellerie. A peine descendu de cheval, il détache

l'ours, qui, effrayé par les chiens, se réfugie à la cuisine. Alors cuisinières et marmitons de se cacher et de s'enfuir pêle-mêle, les maîtres d'accourir armés de pieux et d'arcs, accompagnés de leurs chiens ; mais Siegfried l'eut bientôt percé d'outre en outre avec son redoutable Balmung.

L'heure du repas venue, tous les gens de la chasse s'installèrent sur la pelouse. Il y eut abondance de mêts de toute espèce, mais le vin manqua. Siegfried en fut fâché ; le roi Gunther en rejeta la faute sur Hagen. Celui-ci s'excusa, ajoutant qu'au surplus, faute de mieux, il connaissait près de là, sur le revers de la montagne, une claire fontaine, à laquelle on pouvait, au besoin, se rafraîchir. Siegfried voulut s'y rendre, alors l'astucieux Hagen dit: « Vos gens assurent que personne ne peut vous suivre à la course : je voudrais en faire l'épreuve.» Siegfried proposa de parier qu'il arriverait le premier à la fontaine, bien qu'il voulût en outre porter, en courant, son équipage de chasse et ses armes. Le pari eut lieu, et ce fut lui qui atteignit en effet le but, le premier. Il déposa sa lance près du tilleul qui ombrageait la source, et se débarrassa également de son bouclier et de son épée. Gunther but le premier; Hagen mit promptement de côté l'épée et l'armure. Quand, à son tour, Siegfried se baissa pour boire, Hagen, ayant saisi la lance, lui en porta un coup violent : le fer s'enfonça dans la place vulnérable, à travers la nuque, et le sang coula à gros bouillons. Siegfried s'était relevé vive-

ment pour venger ce forfait, mais en vain il chercha son épée ; alors il saisit son bouclier, et poursuivit Hagen. D'un bras vigoureux, il porta un coup au traître ; le bouclier se rompit. Hagen chancela : il serait mort, si Siegfried avait eu son épée. Mais le héros pâlit, ses forces l'abandonnèrent, et, blessé à mort, il tomba sur le gazon, et son sang coula par torrents. Alors le mourant s'écria : « Ainsi donc, une mort ignominieuse est la récompense de ma fidélité ! Pour votre opprobre, je meurs de la main d'un lâche assassin ! » Il fut plaint d'une foule de chevaliers qui accoururent ; Gunther aussi voulut le plaindre, mais Siegfried lui fit de vifs reproches, et le pria de prendre soin de l'infortunée Chrimhilde. Cependant le héros luttait toujours contre la mort ; enfin, en rendant le dernier soupir, il prononça ces derniers mots : « Vous pleurerez mon trépas, car vous vous égorgerez tous, les uns les autres ! »

Or, la prédiction de l'infortuné Siegfried s'accomplit de tous points. Chrimhilde, en apprenant la mort de son héros, se livra à la plus violente douleur. Siegmund courut aux armes, pour venger l'assassinat de son fils ; les hommes d'armes du pays des Niebelungen versèrent, à leur tour, des larmes de rage, jurèrent d'exterminer la race des Burgondes.

De là des guerres terribles, des combats désespérés, des meurtres sans nombre, dont le récit lamentable vous ferait saigner le cœur... Bref, il en ad-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0320-9

vint, comme le mourant l'avait dit, de Gunther, de Brunhilde, d'Hagen, de Siegmund et de Chrimhilde; ils s'entregorgèrent tous les uns les autres, en sacrifiant à leur vengeance des nations entières.

E. Weyden.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0322-0
DFG

Table

DES MATIÈRES

La Tour du Cygne	Alfred Reumont. .	1
Les Onze mille Vierges. . . .	St.-Marc Girardin.	8
Albertus Magnus.	E. Weyden. . . .	13
Stolzenbourg.	Schroeder. . . .	18
Éginhard et Emma.	A. F. Beer. . . .	23
Le comte Palatin.	Alfred Reumont. .	34

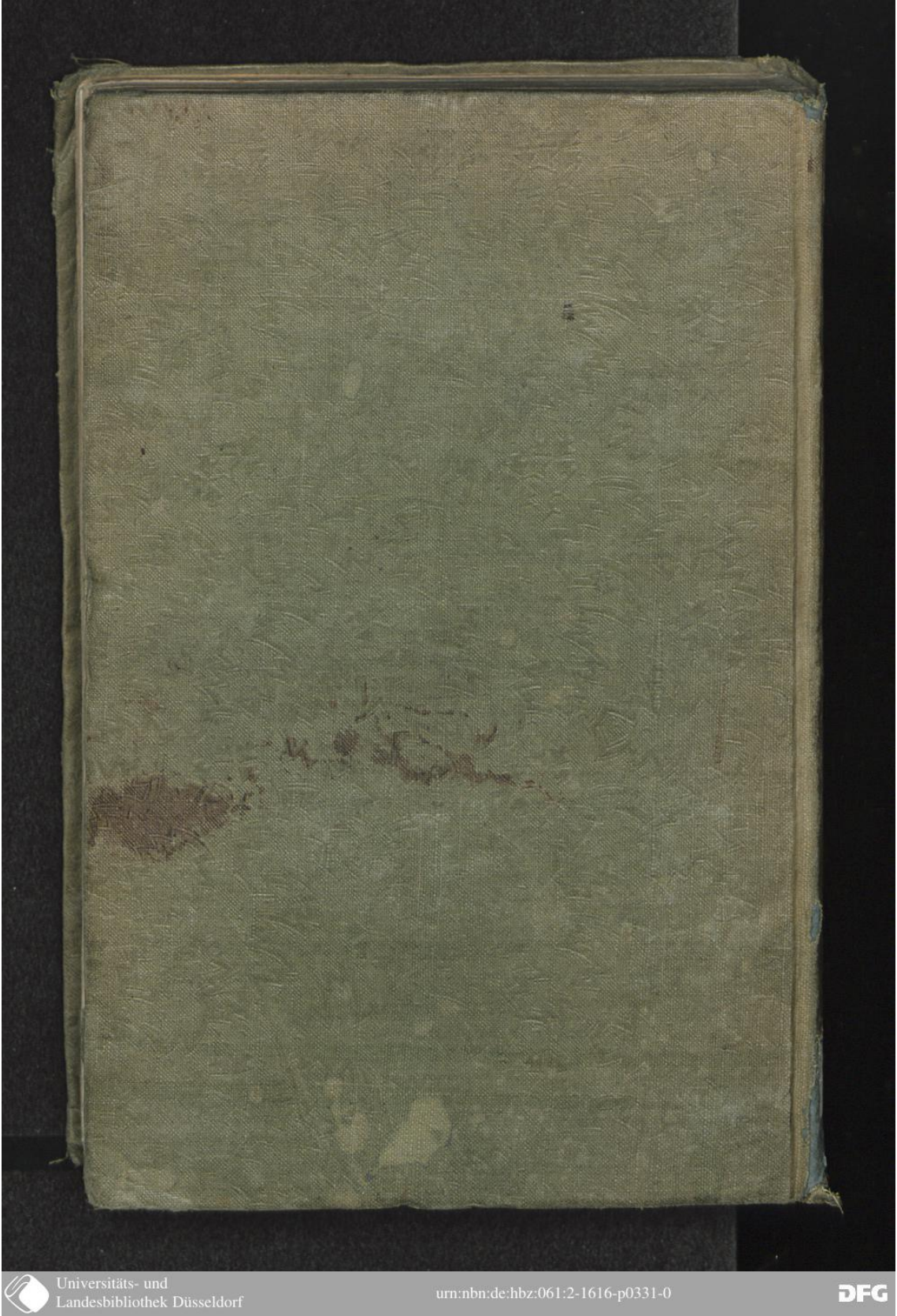
Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0323-5

Germain Joseph.	E. Weyden. . . .	43
Notburga	N. Vogt.	48
La Tour des Lutins.	Alfred Reumont. .	55
Le Wisperthal.	A. Schreiber. . .	61
La Cathédrale de Cologne. . .	St.-Marc Girardin.	68
L'Echelle du Diable.	Alfred Reumont. .	77
L'Impératrice Hildegarde. . .	Friedheim. . . .	83
L'Anneau de Fastrade. . . .	Alfred Reumont. .	94
Drachenfels et Rolandsech. . .	E. Weyden. . . .	99
Les Musiciens bossus.	Alfred Reumont. .	109
Le Fossé de la Poule.	A. Schreiber. . .	110
Ulric.	Alfred Reumont. .	116
Loreley.	E. Weyden. . . .	123
Le Teinturier	Simrock.	132
La Cathédrale d'Aix-la-Chapelle.	Alfred Reumont. .	136
La Fiancée de Rheinstein . . .	Friedheim. . . .	144
La Fontaine du Loup.	Alfred Reumont. .	153
Catherine de Heilbroun. . . .	A. F. Béer. . . .	157
Eppstein.	Alfred Reumont. .	175
La dame Richmodis.	E. Weyden. . . .	182
Henri IV à Klopp.	Alfred Reumont. .	186
La Fiancée-spectre.	V. Simrock. . . .	193
Broemser et Giséla	Alfred Reumont. .	199
La Tour d'Hatton.	Friedheim. . . .	214
Charlemagne à Heilbroun. . .	Alfred Reumont. .	218
Frédéric et Géla.	E. Weyden. . . .	223

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0324-1
DFG

Fondation de l'Abbaye de Steinfeld.	Alfred Reumont. .	228
Saint Rupert.	N. Vogt.	236
Le chevalier de Rodenstein . .	Alfred Reumont. .	244
Aventures merveilleuses de Siegfried.	E. Weyden. . . .	252

Fin


Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf
urn:nbn:de:hbz:061:2-1616-p0331-0
DFG